



Nouvelle Vie- TM

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pierre Bordage

Nouvelle Vie™



L'ATALANTE

Nouvelle Vie™



LA DENTELLE DU CYGNE

Pierre Bordage

Nouvelle Vie™

Nouvelles



L'ATALANTE Nantes

Illustration de la couverture : Gess

© Librairie L'Atalante, 2004

ISBN 2-84172-273-2

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves,
44000 Nantes

Sommaire

Préambule : Cheval de Troie

Nouvelle Vie™

Ma main à couper

La classe de maître Moda

Eurozone

Paix bien ordonnée

Paix bien ordonnée

Jour de noces

Dans le potager

Les frères du G5

Juliet

Godéron

Tyho d'Ecce

Préambule

Cheval de Troie

1^{re} publication : *Histoires de lecture*,
lire en fête, Centre national du livre,
ministère de la Culture et de la Communication, octobre 1999

LA CHALEUR, les charognards, les mors écumants et les robes luisantes des chevaux, les miroitements sur les casques, les hasts, les glaives, les armures, les boucliers, les chars...

Dans l'air brûlant montent l'âcre odeur des génisses immolées, les incantations des prêtres, les clameurs des soldats et puis, en fond sonore, le chœur lancinant des pleureuses et des blessés. Les silhouettes des archers troyens hérissent la ligne crénelée du rempart arrogant, inexpugnable. Quelques jours plus tôt, le bouillant Achille a attaché le corps sans vie du prince Hector à l'arrière de son char et l'a traîné autour de la cité sous les yeux horrifiés du roi Priam et de ses sujets. Les sanglots des femmes ont bercé la nuit étoilée de la musique amère et douce des défaites.

Jusqu'alors j'avais épousé la cause des Troyens, les chantres de l'amour et de la beauté, les agressés, les assiégés. Aujourd'hui j'ai retourné ma tunique et choisi le parti des Grecs. Je sens que le vent souffle en leur faveur, qu'Athéna la terrible aura bientôt raison de la douce Aphrodite. L'épouse de Zeus ne connaîtra pas de trêve tant qu'elle n'aura pas lavé dans le sang le jugement qui l'a souillée. Qui pourrait croire que la guerre et le malheur se cachent sous le goût acidulé de la pomme, ce fruit paisible de la discorde, ce symbole rond de toutes les malédictions, ce cadeau sournois du serpent, cette messagère aux joues fraîches et rouges des mauvaises fées ? J'ai donc revêtu mon armure, j'ai lacé mes sandales, je me suis équipé du javelot, du glaive, du casque, du bouclier. J'attends au pied du rempart sous le regard sombre des Troyens tandis que nos chefs complotent à voix basse sous la tente de Ménélas.

C'est moi qui ai eu l'idée du cheval, je l'avoue sans fausse modestie. Je l'ai soufflée au roi d'Ithaque, le rusé Ulysse, le héros que je suivrai plus tard dans son Odyssée et que j'aiderai à écraser les prétendants de Pénélope la tisseuse. Je sortirai également de mon sac à malices le coup des moutons pour échapper au cyclope à l'œil crevé et quelques autres dont je tire une légitime fierté.

« Pierre ? »

Mais revenons à nos mout... à notre cheval. Bien entendu je fais partie des soldats qui s'entassent dans l'immense sculpture en bois tandis que le gros de l'armée grecque simule la retraite. J'entends les ahanements des menuisiers, les coups sourds des marteaux qui clouent la trappe – ou est-ce mon cœur ? –, je vois le jour décliner par les interstices des planches, la fraîcheur piquante du crépuscule transperce mon armure et mes vêtements. La peur transite mes compagnons, choisis pourtant parmi les soldats les plus valeureux, les plus expérimentés. Seul le roi Ulysse, dont les yeux luisent comme des diamants dans la pénombre, semble épargné par l'inquiétude qui nous ronge. La ruse me paraît si grossière – c'est pourtant mon idée... – que je doute de la réaction des Troyens. Et s'ils criblaient le cheval de flèches enflammées ? Tout guerrier vous le confirmera, il n'y a rien de pire que de jouer la bataille avec les dés de l'adversaire.

« Pierre, tu veux venir une minute ? »

Des clameurs, soudain. Une foule déjà ivre déborde de la gueule béante du rempart comme une eau brisant la digue, des hommes, des femmes et des enfants célèbrent la fin du siège, le vin coule à flots, d'une belle couleur de sang. Les Troyens oublient Cassandra, brocardent ces couards de Grecs, chantent et dansent autour du cheval, des milliers de bras nous soulèvent, nous portent à l'intérieur des remparts, nous abandonnent sur une place de la cité après une nuit de libations.

L'aube blême surprend les Troyens enchevêtrés à même les rues, trop abrutis de vin pour discerner le craquement de la trappe qui s'ouvre sous le ventre du cheval. Nous sommes à cet instant des spectres silencieux dont une nuit de frayeur et d'inconfort a décuplé la haine, nous nous répandons dans Troie l'inviolable comme des loups féroces, nous trempions nos glaives dans les corps des dormeurs, nous n'épargnons personne, ni femme, ni vieillard, ni enfant, nous sommes les bras d'airain du roi Ménélas, de la déesse Athéna, de ceux qui ne transigent pas avec l'honneur.

« Où est passé ce bon Dieu de gosse ? »

Homère a emporté le bon Dieu de gosse avant papa, qui me huche depuis un bon moment pour me confier une de ces corvées qui cassent le moral et les reins. Les blessures gagnées dans les pages sont autrement plus glorieuses que les courbatures glanées dans les champs.

Papa fait semblant de me chercher ainsi que l'exige son état d'homme de la terre et de père de famille, mais il se garde bien de me trouver. Il sait qu'on ne dérange pas un guerrier grec – ou un héros troyen – pour de sordides questions de bois à couper, de légumes à ramasser ou de cochons à nourrir. Il a admis que je ne serai jamais un terrien, un manuel, que, comme Ulysse lié à son mât, je suis à jamais

envoûté par le chant des mots.

« Si je t'attrape... »

Il ne m'attrapera pas, on ne peut saisir un vertige. Le foin est odorant et confortable. Des poussières enflammées dansent dans le rayon oblique qui tombe de la lucarne.

Où en étions-nous ? La victoire me remplit le cœur d'amertume.

La trahison – ma trahison – a réussi là où ont échoué le courage et la force. Le temps est venu de voguer vers Ithaque, d'affronter le courroux de Poséidon, de défier monstres, magiciennes et demi-dieux.

Papa aura d'autres occasions de ronchonner. D'autres livres me transporteront sur de nouvelles rives, parfois si lointaines que les Terriens n'y mettront jamais les pieds, sur la Lune, sur Mars, sur la planète Dune où Atréides et Fremens chevaucheront les vers de sable pour laver leur honneur et restaurer la justice, dans le Japon d'un autre siècle où Myamoto Muschachi décrochera la parfaite lumière de la pointe de son sabre, dans tous ces mondes, aussi nombreux que les étoiles, où s'agitent à jamais les descendants des Grecs et des Troyens.

Papa est parti un beau jour sans m'avoir attrapé. Sans savoir que ces heures de lecture dérobées à la déesse Terre me conduiront dans les sillons tracés par le grand Homère et ses successeurs.

Nouvelle Vie™

ILS se présentèrent à cinq heures du matin. Un homme et une femme vêtus d'uniformes gris perle. Des envoyés du Nouvel Éden, sans doute. Il ne parvint pas à leur donner un âge – difficile, d'ailleurs, de donner un âge aux habitants du Nouvel Éden, originaires pour la plupart des régions de l'Amérique du Nord, de l'Europe et de l'Australie ; ils ne quittaient que rarement les cités flottantes dans lesquelles ils s'étaient retirés des dizaines d'années plus tôt.

Mal réveillé, il se demanda ce que ces deux-là fichaient devant la porte de son appartement niché au cœur de la vieille cité de Paris. Il commanda l'agrandissement de leurs visages sur l'écran mouchard du hall d'entrée.

« Emmerdements », lut-il sur leurs traits pourtant impassibles.

Il avait fêté son trente-cinquième anniversaire quatre jours plus tôt. L'occasion de faire un premier bilan de sa vie. Il ne s'en était pas mal sorti pour un type qui avait perdu ses parents à l'âge de neuf ans. S'il gardait de sa mère l'image chiffonnée d'une adolescente aux cheveux fous, au regard morne et au sourire las, il avait tout oublié de son père. Il se souvenait pourtant des heures qui avaient précédé leur disparition, la nuit engluée dans une chaleur moite, les éclats de voix au travers des minces cloisons, les sanglots étouffés, les bruits de pas, la porte refermée avec douceur, le silence retombant peu à peu sur le logement. Il s'était rendormi, débattu jusqu'à l'aube dans les cauchemars, réveillé avec un sentiment suffocant de frayeur et de solitude. Deux hommes l'attendaient dans la cuisine, vêtus d'uniformes gris. Il leur avait demandé où étaient passés ses parents. Sans dire un mot, ils l'avaient conduit dans un orphelinat de la ville basse. Là, on l'avait désinfecté, vacciné, nourri, logé, puis, comme il montrait certaines dispositions pour les mathématiques, on lui avait enseigné le métier d'aide-comptable. Jamais il n'avait reçu de nouvelles de ses parents. Ni ses professeurs ni ses éducateurs n'avaient répondu à ses questions. Plutôt bien traité, il avait parfois souffert de la solitude, les nuits d'été surtout, ces heures poisseuses où il se tournait et retournait dans ses draps sans trouver le sommeil. De cette

période il lui restait une poignée de camarades qu'il croisait de temps en temps dans le labyrinthe des ruelles sombres et sales. Ils buvaient alors une bière au comptoir d'un bouge de la ville basse, tentant de raviver les couleurs ternes de leur enfance et de leur adolescence. Même en reversant vingt pour cent de son salaire à l'orphelinat, il gagnait correctement sa vie, assez en tout cas pour s'offrir un logement décent et inscrire sa fille dans une école réputée.

Lisbeth, sa perle, la pupille de ses yeux.

La femme en uniforme gris eut une petite moue d'impatience avant de presser une deuxième fois la sonnette. Une vague de panique le secoua de la tête aux pieds. Peut-être étaient-ils envoyés par les services sociaux ? Peut-être le jugeaient-ils incapable d'élever sa fille seul ?

Le suicide de sa femme l'avait soulagé. Dépressive depuis la naissance de Lisbeth, elle demeurait toute la journée vautrée sur le canapé comme un phoque échoué sur une plage, les yeux rivés sur l'écran mural du salon, grignotant d'un air absent les saloperies sucrées et salées qu'elle commandait par l'antique Web – la Toile percée, le vraiment pas Net, le réseau pourri où s'organisaient tous les trafics, où saisir le code de son compte relevait du hara-kiri bancaire. Un soir en rentrant du boulot, il l'avait trouvée morte sur le canapé ; à ses côtés, Lisbeth finissait un paquet de chips, fascinée par la nouvelle réséale du canal 798 – la vie quotidienne de familles africaines acharnées à survivre au bord d'une montagne de détritiques ; le présentateur appelait à voter pour sa famille favorite, 2,80 euros la communication ; celle qui recueillait le moins de suffrages était éliminée ; la famille gagnante se verrait confier l'exploitation de la montagne d'ordures en exclusivité pour une durée de dix ans.

Les toubibs avaient conclu à une IVV – interruption volontaire de vie – par absorption massive de barbituriques. Il n'avait pas osé contester leur diagnostic bien que sa femme n'eût jamais manifesté la moindre velléité suicidaire. Après tout, qui pouvait savoir ce qui se tramait dans le cerveau d'une créature réduite à l'état de larve par l'abus de graisse et d'images ? On l'avait incinérée avec le cérémonial minimum – mille euros tout de même –, puis on s'était rendu avec l'urne funéraire au bord de la Fosse des cendres, une mare putride avec vent et vagues artificiels où, depuis l'interdiction d'enterrement des corps, la plupart des familles dispersaient les cendres de leurs morts.

Lisbeth n'avait pas souffert de la disparition brutale de sa mère. Au contraire même, la crispation de dégoût qu'elle promenait en permanence dans l'appartement s'était effacée de ses lèvres. Il n'avait pas voulu prendre une autre femme, d'abord parce qu'il s'était réhabitué très rapidement au confort du célibat, ensuite parce qu'il ne

voulait pas imposer une belle-mère à Lisbeth. Il dilapidait son énergie sexuelle une ou deux fois par semaine avec les jeunes – parfois très jeunes – et jolies putes de la rue de la Joie.

La femme sonna de nouveau puis sortit d'une poche de son uniforme un passe, une clef électronique qui décodait et forçait n'importe quelle serrure. Un petit bijou de technologie réservé aux keufs et autres cerbères assermentés du bas-pays. Il s'agissait donc d'une visite domiciliaire officielle. Il valait mieux leur ouvrir plutôt que les laisser flinguer en toute légalité la serrure *octopussy* – deux mille euros le système de sécurité, *huit serrures, huit codes, huit barrières pour le visiteur indélicat*. Il activa le micro extérieur.

« Une seconde, je vous ouvre. »

Il lui fallut bien plus d'une seconde, de son index tremblant, pour presser les touches du clavier sensitif serti dans le chambranle. La porte coulissante s'escamota dans le mur. La femme remisa son passe électronique dans la poche de son uniforme, l'homme le fixa avec un sourire indéchiffrable.

« Monsieur Quint ? »

Il acquiesça d'un hochement de tête. Longtemps qu'on ne l'avait pas appelé monsieur Quint. Pour ses collègues il était Jérémie ou Jem, selon leur degré de sympathie, pour Lisbeth il était pop ou papinet, pour les filles de la rue de la Joie il était mon loup, mon chéri, mon minou, mon biquet ou mon trésor.

Il s'effaça pour les inviter à entrer. Ils n'attendirent pas sa permission pour foncer dans le salon et s'asseoir sur le canapé acheté une semaine après la mort de sa femme. Il avait refilé l'ancien, complètement défoncé, aux récupérateurs de vieilleseries dont les camions bâchés sillonnaient en permanence les ruelles et les places de la ville basse. Il s'installa du bout des fesses sur un tabouret et posa un coude sur le comptoir servant de séparation entre la cuisine et le séjour.

« Vous êtes qui et vous voulez quoi ? »

La femme remua la tête avec une certaine grâce avant de répondre :

« Nous sommes venus chercher notre dû, monsieur Quint.

— Votre... dû ? »

Un sourire énigmatique s'afficha de nouveau sur les lèvres de l'homme. Sa collègue et lui ressemblaient aux couples de présentateurs vedettes des téléreseaux, traits réguliers, peau claire et lisse, cheveux épais et légèrement ondulés.

« Nous travaillons pour le compte de la société Vie™. Connaissez-vous la société Vie™ ?

— J'en ai entendu parler. Une boîte de biotechnologie, je crois.

— La plus grosse entreprise de biotechnologie de notre planète,

corrigea la femme. Elle possède quatre-vingt-dix pour cent des brevets.

— Vachement content pour vous. En quoi est-ce que ça me concerne ?

— Les brevets sur les gènes, monsieur Quint. Les génomes. »

Il avait acheté quelques jours plus tôt un excellent thé reconstituant au goût de café ; il ne lui vint pas à l'idée de leur en proposer une tasse. Ils n'éveillaient en lui aucune sympathie.

« Vous m'avez réveillé à cinq heures du mat' pour m'apprendre que votre compagnie écrase le marché des brevets génétiques ? »

La femme esquissa une moue de réprobation, aussitôt chassée par ce sourire énigmatique qui, chez elle et son confrère, évoquait un sigle, une marque de fabrique.

« Vous êtes concerné de très près par les brevets, monsieur Quint.

— Vos gènes ont une particularité qui intéresse beaucoup la Vie™, ajouta l'homme.

— Une mutation génétique.

— Êtes-vous tombé malade une seule fois au cours de votre vie ? »

Il lui fallut une bonne minute pour se pénétrer de la question, puis deux autres pour dévider en accéléré la pelote de sa vie. Aussi loin qu'il se souvînt, il n'avait jamais manqué l'école ni le boulot pour maladie. Les autres, ses collègues ou les parents des amies de Lisbeth, chopaient à longueur d'année des saloperies qui les clouaient une semaine au lit ou, parfois, les terrassaient définitivement. Le changement de climat, tiédeur et humidité persistantes, avait favorisé la prolifération des bactéries et des virus dans l'air et l'eau. On devait faire bouillir la flotte du robinet et lui ajouter des pastilles de chlore avant de la boire, ce qui n'empêchait pas de nouvelles maladies d'apparaître chaque mois.

« Jamais...

— Nous en déduisons que votre système immunitaire est très performant, monsieur Quint, dit la femme.

— Tout comme celui de vos parents, ajouta l'homme. Tellement efficace que la Vie™ l'a breveté. »

Ces mots lui firent l'effet d'un électrochoc. Des images lui revinrent avec une netteté stupéfiante, bouleversante. Il revit les symboles brodés sur l'uniforme des deux hommes qui l'avaient accueilli dans la cuisine le matin de la disparition de ses parents, un V à l'intérieur d'un cercle.

« Vous êtes en train de me dire que... que votre compagnie a breveté le génome de mes parents ? »

La femme lui retourna une moue d'encouragement, la moue décernée par un professeur à un élève sur le point de résoudre une équation difficile.

« Mais... on n'a pas le droit d'acheter les êtres humains... »

En même temps qu'il prononçait ces mots, la vérité s'imposa à lui, terrible, inconcevable.

« Tout est à vendre, monsieur Quint. Depuis l'affaire Erkhan, en 2023, les Nations unies ont admis le principe du brevet du génome humain. À condition que ce même génome présente une particularité remarquable et concoure au progrès de l'humanité. »

D'un mouvement de tête, il tenta de chasser la fatigue soudaine qui lui pesait sur la nuque.

« C'est votre entreprise qui est venue chercher mes parents il y a vingt-six ans, n'est-ce pas ? »

L'homme tira une feuille de papier d'une poche de son uniforme et la déplia avec soin.

« Ils étaient ruinés, sans ressources, sans avenir. Ils ont accepté les termes de ce contrat contre une prise en charge partielle de leur enfant. Notre société a respecté sa part du marché.

— Qu'est-ce qu'ils sont devenus ? »

L'homme posa délicatement la feuille dépliée sur la table basse et la lissa du plat de la main.

« Nous ne le savons pas. Ils ont été remis aux techniciens. La close de confidentialité nous interdit de... »

— Qu'est-ce que vous foutez chez moi si vous n'avez rien à m'apprendre sur eux, bordel ? »

Il regretta aussitôt son éclat de voix, tourna la tête vers la porte de la chambre de Lisbeth. Les regards de l'homme et la femme de la Vie™ suivirent le sien avec la vivacité de faucons lancés sur une proie. Le silence redescendit sur l'appartement, troublé par l'éveil de la ville basse, les sifflements des premiers métros aériens, les grondements des premiers bus, les cris des premiers vendeurs de café ambulants.

« Vos parents ne se sont pas engagés seulement pour eux, reprit la femme.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

Elle marqua un temps de silence avant de répondre.

« Ils ont vendu à la Vie™ les droits de trois générations. »

Il faillit éclater de rire. Un réflexe idiot. Les propos de ces deux charognards n'avaient rien d'une plaisanterie. Il commençait à transpirer sous l'ample peignoir offert par Lisbeth à la dernière fête des pères. Il jeta un coup d'œil par la baie vitrée dont le verre épais et feuilleté transformait en météores les phares des bus et des trains. L'appartement n'était pas situé dans le quartier le plus calme de Paris, mais il présentait le gros avantage d'être à mi-chemin entre l'école de Lisbeth et son propre lieu de travail. En outre, on pouvait encore distinguer le ciel au-dessus du cœur de l'agglomération parisienne que, pour des raisons de sécurité évidentes, les cités flottantes

n'avaient pas le droit le survoler.

« Impossible ! murmura-t-il. Les nouveaux droits de l'homme...

— ... ne signifient plus grand-chose à notre époque, coupa l'homme. Notre compagnie se réfère à l'arrêté du 13 juillet 2024.

— Vous avez sûrement entendu parler du procès Chabot, précisa la femme. Cette famille de Lyon qui contestait la validité juridique du prêt de cent vingt ans contracté par d'arrière-grands-parents. Il en est ressorti que les descendants sont bel et bien engagés par les contrats signés par les ascendants. »

Elle marqua un nouveau temps de pause avant d'ajouter :

« Vous êtes breveté, monsieur Quint. Engagé par le contrat signé par vos parents. Vous appartenez corps et biens à la Vie™. Le labo nous envoie vous chercher. »

Il resta un moment pétrifié sur son tabouret, incapable d'émettre une pensée, d'esquisser un geste.

« Pas possible, bredouilla-t-il. Vous n'avez pas le droit, je ne peux pas laisser ma fille seule.

— Notre compagnie prendra soin d'elle comme elle a pris soin de vous.

— Je ne veux pas, je ne veux pas... »

Les traits de la femme se durcirent.

« Je crains que vous n'ayez pas le choix, monsieur Quint. Le labo réclame aujourd'hui votre présence, vos gènes. »

Il sauta de son tabouret et, d'un geste brusque, s'arracha une poignée de cheveux.

« Prenez cet échantillon et débrouillez-vous avec ça ! Je ne vous suivrai pas.

— Vos cheveux ne suffiront pas, j'en ai peur, lança l'homme d'une voix parfaitement contrôlée. Le labo exige votre présence pour étudier vos réactions organiques à certains stimuli.

— Je ne suis pas un putain de cobaye !

— Ne soyez pas ingrat, monsieur Quint : le Vie™ vous a offert vos vingt-six plus belles années de liberté. »

Un voile de brume se déchira dans son esprit.

Il se retrouve allongé sur son lit vingt-six ans plus tôt, en sueur, haletant, comme émergeant d'un cauchemar. Des bruits graves s'échouent dans les ténèbres collantes. Il reconnaît la voix de papa, de maman et une autre, plus grave, qu'il n'a jamais entendue.

« À condition que vous ne veniez pas le chercher avant ses cinquante ans, pleurniche maman.

— Trente, fait la voix inconnue. Et, quand il aura achevé sa formation, il reversera dix pour cent de son salaire à notre établissement.

— Trente ? Pas assez long pour mener une vraie vie, objecte

papa.

— Coupons la poire en deux, suggère la voix inconnue. Nous ne le récupérerons pas avant ses quarante ans. En contrepartie, nous ne lui garantissons qu'une formation moyenne et il nous devra vingt pour cent de son salaire.

— Qu'est-ce que vous appelez moyenne ? »

Silence. Un cri inhumain déchire la nuit. Un passant agressé peut-être. Ou un dormeur voisin harcelé par un mauvais rêve.

« La liste des métiers correspondant à la formation moyenne, reprend la voix inconnue. Fonctionnaire premier échelon, aide-comptable, responsable de rayon en grande surface, commerçant...

— Aide-comptable, alors ! » s'exclame maman.

Elle a toujours voué une admiration sans borne aux métiers des chiffres, étant elle-même incapable d'additionner deux nombres entre un et neuf.

« Nous partons donc sur le contrat suivant : votre fils sera récupéré par le laboratoire à l'âge de quarante ans. Il recevra, en contrepartie, une formation d'aide-comptable et reversera vingt pour cent de son salaire à l'établissement formateur. Nous sommes bien d'accord ? »

Maman éclate en sanglots, papa donne son agrément d'un vague grognement.

« Mon Dieu, dans quel monde vivons-nous ? balbutie maman.

— Autrefois les gens donnaient leur sang ou leurs organes pour survivre, déclare la voix inconnue. La Vie™ a seulement... humanisé cette pratique. Les enfants de vos petits-enfants recouvreront leur liberté. En attendant, votre famille aura grimpé dans la hiérarchie sociale. Tout le monde y trouve son compte.

— Parlez pour vous ! gronde papa.

— Vous avez fait le bon choix, monsieur Quint : ce contrat assure une vie tranquille et confortable à votre fils jusqu'à l'âge de quarante ans. Combien d'êtres humains peuvent en dire autant ?

— Et s'il lui arrive malheur avant ? s'enquiert maman.

— Personne n'est à l'abri d'un accident. On ne peut pas gagner à tous les coups. Rassurez-vous : notre compagnie est assurée. »

Il revint dans le présent, dans le salon de son appartement, et soutint les regards des deux envoyés de la Vie™ qui le contemplaient avec leur horripilant petit sourire.

« Je crois bien que vous essayez de me gruger de cinq ans. Le contrat prévoyait que vous me fichiez la paix jusqu'à mes quarante ans. Or je viens tout juste de passer les trente-cinq. »

Il projetait déjà de mettre à profit ce sursis pour foutre le camp avec sa fille, gagner l'une de ces zones de non-droit où il pourrait effacer leur piste.

« Juste, monsieur Quint, dit la femme. Cependant, le contrat prévoyait des clauses de pénalité. Vos parents, votre père en particulier, ne se sont pas montrés aussi coopératifs que le stipulait leur contrat. Leur attitude vous a coûté cinq ans de pénalité. Voyez-vous même. »

L'homme lui tendit le papier. Il s'approcha et découvrit en bas de la page un paragraphe intitulé « clauses de pénalité ». Ses yeux brouillés par la colère et les larmes ne parvinrent pas à déchiffrer les lettres minuscules et serrées. À quoi bon ? Ces deux vautours ne s'étaient pas déplacés chez lui sans être sûrs de leurs droits. La seule façon de leur échapper, c'était de s'emparer du flingue rouillé que lui avait vendu un fourgue du quartier des Abattoirs et de leur vider le chargeur dans le ventre. À condition que le pistolet en question ne lui explose pas dans la main. À condition qu'ils ne le paralysent pas avec les neutralisateurs cérébraux dont étaient équipés les keufs et autres cerbères du bas-pays.

« Qu'allez-vous faire de ma fille ?

— Si vous vous montrez coopératif, nous la récupérerons à l'âge de quarante ans selon les termes du contrat. En attendant, elle recevra une formation de type moyen dans l'un de nos établissements.

— Vous... vous ne me laisseriez pas un ou deux jours pour préparer mon départ ? »

Des lueurs d'ironie dansèrent dans les yeux de ses interlocuteurs.

« Votre départ ou votre évasion, monsieur Quint ? lança l'homme. Inutile de vous illusionner : la Vie™ possède votre trace ADN, votre signature. Grâce aux satellites et à votre biopuce, nous serions capables de vous localiser, d'aller vous chercher dans n'importe quelle partie du monde, y compris les zones non couvertes par le droit international.

— Croyez-nous, monsieur Quint, vous avez tout intérêt à nous suivre sans faire de difficultés, déclara la femme d'une voix tranchante. Pour vous et pour votre fille.

— Vous n'auriez tout de même pas le cœur de la priver de précieuses années de vie. »

Un vent de colère se leva sous son crâne. Comment ses propres parents avaient-ils pu les vendre, sa fille et lui, à ces ignobles trafiquants de gènes ? La misère avait-elle effacé en eux tout sentiment, tout amour, toute tendresse ? L'espace de quelques secondes, il fut tenté de courir dans sa chambre, de se saisir du pistolet tapi dans le tiroir sous ses chaussettes, de mettre fin à cette farce absurde.

Oui, mais combien d'années de pénalité coûterait son suicide à Lisbeth ? Il devait se raisonner, se contenir, offrir un ultime présent à sa fille, lui permettre de vivre le plus longtemps possible. Peut-être les

choses changeraient-elles avant l'anniversaire fatidique de ses quarante ans ? Peut-être l'humanité recouvrerait-elle son bon sens, peut-être des hommes se rebelleraient-ils et dénonceraient-ils ce genre de contrat, peut-être... peut-être...

Il reprit son souffle, secoua la tête avec résignation.

« Laissez-moi au moins le temps de m'habiller.

— Bien entendu, monsieur Quint. »

Il se rendit d'un pas lourd dans sa chambre. Il eut un tressaillement en passant devant la porte de Lisbeth. Avait-elle surpris leur conversation comme il avait entendu ses parents et le visiteur vingt-six ans plus tôt ? Il refoula une envie poignante d'entrer dans sa chambre. De lui crier qu'il l'aimait. Elle s'était montrée distante ces derniers temps, presque vexante. Normal, assuraient les psys des réseaux, consultables à toute heure du jour et de la nuit pour la modique somme de vingt euros : votre fille va sur ses douze ans, premières velléités d'indépendance, syndromes habituels de la préadolescence.

Des larmes roulaient sur ses joues. À l'idée de ne plus la revoir, de ne plus la serrer dans ses bras, de ne plus se repaître de ses mots, de ses sourires, de ses bouderies, il faillit s'écrouler sur son lit. Il éteignit comme il le put une nouvelle flambée de rage. Il n'avait pas le droit de se révolter. Ce foutu contrat et ses clauses de pénalité. Il s'habilla avec des gestes maladroits, dépecé déjà par les regrets, sortit de la chambre, s'avança d'une allure chancelante vers les deux employés de la Vie™.

« Je suis prêt... »

L'homme et la femme se levèrent et l'escortèrent vers le hall. Le jour se glissait timidement par les interstices des persiennes. Ils passèrent sur le palier où attendaient deux hommes vêtus des mêmes uniformes gris, les employés de la compagnie chargés d'accueillir Lisbeth à son réveil et de la conduire dans sa nouvelle demeure. Ils saluèrent leurs collègues d'un hochement de tête avant de s'introduire à leur tour dans l'appartement.

La Vie™ ne laissait rien au hasard.

Il évita de contempler son reflet dans le grand miroir fixé au mur du palier. Il ne s'appartenait plus.

Lisbeth éteignit les écrans mouchards. Les deux hommes en uniforme gris étaient sortis en laissant le dossier bien en évidence sur la table basse du salon. Réveillée par les trois coups de sonnette, elle n'avait rien perdu de la conversation entre les visiteurs et son père. Elle avait truffé les lieux de micros, de caméras, de systèmes d'enregistrement. Elle adorait espionner ses parents et leurs interlocuteurs, capter leurs chuchotements, percer leurs secrets.

Depuis qu'elle était en âge de comprendre, elle se doutait qu'un jour son existence dépendrait des renseignements qu'elle aurait réussi à glaner. Sa mère s'était suicidée après avoir appris, par l'antique Web, que leur famille était vendue à la Vie™ jusqu'à la troisième génération. Papa n'en savait rien et Lisbeth s'était bien gardée de le lui révéler. Elle avait eu l'idée de racheter le contrat avec l'argent récupéré sur un compte secret de maman – secret, tu parles ! Comme il lui manquait cinquante mille euros, elle avait proposé un troc à la compagnie : sa liberté définitive contre les cent onze mille euros de maman et cinq années de la vie de son père. La Vie™ s'était débrouillée pour transformer leur petit arrangement en pénalité contractuelle. Aucun juriste ne fouinerait dans le dossier puisque aucune plainte ne serait déposée.

Elle était enfin débarrassée de ses parents. Elle avait eu peur un moment que papa se suicide dans sa chambre, une mort prématurée qui aurait fichu son plan par terre. Elle avait suivi tous ses gestes sur l'un de ses écrans mouchards, elle l'avait vu hésiter, se lamenter, pleurer. Il aimait trop sa fille pour prendre le risque de se révolter. Elle ne ressentait pour lui qu'une indifférence teintée de mépris. Elle ne s'était jamais encombrée d'émotions. La Vie™ veillerait sur elle jusqu'à sa majorité – depuis l'arrêté du 16 novembre 2018, une personne morale pouvait servir de tuteur à une personne mineure physique. Séduite par ses talents d'informatrice et de négociatrice, la compagnie lui avait déjà réservé une place en or dans ses bureaux des cités flottantes.

Lisbeth avait tout le temps de réfléchir à son avenir. Elle se leva comme d'habitude à six heures, s'accroupit devant la table basse du salon, ouvrit le dossier, vérifia rapidement les termes du nouveau contrat puis, satisfaite, fila dans la cuisine préparer son petit-déjeuner.

Ma main à couper

1^{re} publication : « La nuit de l'écriture », Rezé, juin 1999

Si quelqu'un m'avait dit qu'un jour je jouerais ma chienne de vie dans la ville de Rezé, je l'aurais sans doute pris pour l'un de ces voyants à la petite sauvette qui prolifèrent comme des rats sur les trottoirs des satellites franciliens (une nouvelle directive ministérielle a frappé d'interdit le mot « banlieue »). Avant cette nuit fatidique, j'aurais été incapable de situer Rezé sur une carte. La première fois que j'ai entendu prononcer ce nom, j'ai cru qu'il s'agissait d'une sphère biologique sur Mars, le nouvel Eldorado (j'avais probablement confondu avec Zœré, la première biosphère fondée sur la colonie rouge). Aussi, quand Joa, ma compagne, m'a parlé d'un petit boulot à Rezé – « une seule nuit, m'a-t-elle susurré sur l'oreiller, c'est super bien payé, on a vraiment besoin de fric » –, je me suis d'abord demandé si elle n'avait définitivement fondu les plombs puis, comme elle insistait, j'ai glissé la main dans le lecteur mural, prononcé mon mot de passe et consulté l'atlas du réseau.

Pour un euro j'ai appris que Rezé était une ville de la périphérie de Nantes, pour un euro supplémentaire que Nantes était une agglomération des bords de l'Atlantique et qu'un UltraTGV pouvait m'y déposer en moins d'une heure... Deux euros la leçon de géographie, je n'ai pas cherché à creuser le sujet.

« C'est quoi, ce boulot ? » ai-je demandé.

Allongée sur le lit, Joa a continué de feuilleter d'un air pénétré sa revue pour CO, chômeuses offensives. Elle lisait un article intitulé « Garder le moral, la ligne, la forme et son mec après un an de chômage ». Elle s'est brusquement retournée et m'a lancé un regard qui a déchiré la pénombre de notre logement, un squat d'un quartier délabré de l'ancienne Marne-la-Vallée.

« J'sais pas exactement, a-t-elle déclaré. Une sorte de jeu de rôle grandeur nature, ils cherchent des figurants. Et ils paient le voyage. »

Ses yeux, si ternes d'habitude, brillaient comme des ampoules nues, un éclat brutal qui m'a fait froid dans le dos. Cela faisait bien longtemps qu'il n'y avait plus de place chez nous pour les sentiments. Nous partagions l'espace, les factures, les emmerdes en tout genre, les

poignées d'euros glanés au hasard des boulots précaires, les désirs mécaniques, mais chacun de nous rentrait en lui ses rêves, ses caresses et ses envies d'abandon.

« Par qui t'as eu ce boulot ? ai-je insisté.

— Une copine...

— Payé combien ?

— Appelle le keum, j'ai son codecom sur le frigo. »

Le mec en question m'a fixé rendez-vous le lendemain matin à Nantes, près de la nouvelle gare UltraTGV de l'île Beaulieu. Comme il est resté très évasif, j'aurais sans doute refusé sa proposition s'il n'avait eu la bonne idée de m'expédier un billet aller-retour par le courrier de la NCFF (Nouveaux Chemins de fer français). Cette nuit-là, Joa m'a embrassé, cajolé, aimé comme aux premiers temps de notre rencontre. J'ai bien décelé du désespoir dans ses griffures, dans ses morsures, dans ses soupirs, mais j'étais loin de me douter qu'elle me donnait le baiser de la trahison.

Mon « employeur » m'a détaillé de la tête aux pieds avec l'expression d'un organisateur de combats de chiens jugeant une nouvelle race de pitbulls transgéniques. Il avait l'élégance à la fois neutre et rassurante d'un cadre supérieur, avec ce qu'il faut de rides, de bronzage et de dents blanches pour plaire aux femmes en quête d'un deuxième père. De son vaste bureau lumineux d'un immeuble de l'île Beaulieu, on avait une vue imprenable sur la Loire et l'agglomération nantaise. Il a sorti une liasse de billets d'une serviette en cuir et l'a posée sur la table en me fixant d'un air provocateur.

« Vingt mille euros, a-t-il dit avec une étrange douceur dans la voix. Ils sont à vous si vous acceptez le job. »

J'ai dégluti, mes pensées se sont entrechoquées comme des boules de billard, j'ai ébauché des dizaines de projets, puis je me suis souvenu de cette fable, *La Laitière et le Pot au lait*, et je suis redescendu sur terre aussi sec.

« C'est quoi, ce job ? »

Il a marqué, avant de répondre, un long temps de silence qui a déclenché une petite sonnette d'alarme dans un coin de ma tête. « Très simple, a-t-il fini par répondre. On vous remet les vingt mille euros et on vous lâche la nuit prochaine dans un quartier de Rezé. Si vous réussissez à passer la nuit, vous gardez votre fric. »

J'ai eu besoin d'une bonne minute pour laisser à ses paroles le temps de resurgir à la surface de mon cerveau.

« Comment ça, si je réussis à passer la nuit ?

— Je représente une compagnie internationale qui organise des jeux de rôle à caractère réaliste, a-t-il expliqué en se carrant dans son fauteuil en cuir. Notre produit phare, c'est la chasse à l'homme en

environnement urbain. »

La colère m'a embrasé comme un arbre frappé par la foudre, le feu s'est propagé jusqu'au bout de mes ongles. J'aurais voulu l'ensevelir sous les injures, lui et son costard déstructuré, lui et son sourire de requin, lui et son aplomb de maquereau. *Je suis resté incapable de proférer le moindre son*, tremblant de tous mes membres, suffoqué par l'indignation.

« Ils seront quatre, armés de fusils à deux coups, a-t-il poursuivi, impavide. La partie commence à minuit et se termine à cinq heures. On vous lâche sur le secteur à onze heures et demie. Vous gagnez, vous disparaissiez dans la nature avec votre prime ; vous perdez... »

Je me demande encore pourquoi je ne lui ai pas balancé mon poing dans la gueule. Peut-être l'idée était-elle déjà en train de se frayer un chemin dans ma tête ? Peut-être ai-je admis à cet instant que ma vie ne valait guère plus que vingt mille euros ?

« Je veux une réponse avant ce soir dix-sept heures, a repris mon "employeur". D'ici là, vous avez tout le temps de visiter Rezé. L'expérience montre qu'un gibier qui connaît son territoire augmente ses chances d'échapper à ses prédateurs. »

Il parlait en type sûr de son fait, il semblait n'avoir aucun doute sur ma décision, il y avait quelque chose d'inéluctable dans sa façon de sceller mon destin.

« Et si je refuse ? » ai-je bredouillé.

Il a levé les bras au ciel et lâché un rire presque enfantin.

« Rassurez-vous, je ne vous demanderai pas de me rembourser l'UltraTGV !

— Rezé, c'est grand, non ? »

J'avais déjà la fièvre du joueur, la liasse sur le bureau attirait mon regard comme un aimant.

« Environ cinquante mille habitants. Mais la règle m'interdit de vous préciser votre secteur.

— La municipalité, la population acceptent que vous... »

Il m'a coupé d'un geste péremptoire.

« C'est notre problème.

— Pourquoi moi ?

— Vous correspondez au profil, vous êtes venu au rendez-vous.

— Et votre compagnie, elle gagne combien dans l'affaire ?

— Un bon contrat est un contrat qui satisfait l'ensemble des parties. Votre réponse avant dix-sept heures. »

Il s'est levé pour me signifier que l'entretien était clos. Une fraction de seconde, j'ai eu l'idée de rafler les billets et de courir droit devant moi, mais un balèze est entré dans le bureau, le genre de gorille à qui il vaut mieux éviter de chercher des poux dans la tête, et m'a raccompagné jusqu'à la sortie.

Au lieu de prendre le premier train pour l'Île-de-France, comme ma raison me le dictait, j'ai sauté dans le premier tramway pour Rezé. Sur les conseils d'un contrôleur, je suis descendu à la station Pont-Rousseau et j'ai commencé à explorer la ville. Le temps était malade, un soleil voilé dispensait une chaleur étouffante, la moiteur me plaquait les cheveux sur les tempes et la chemise dans les reins. J'allais sur mes vingt-deux ans et je n'étais encore jamais sorti de la jungle de l'Île-de-France, aussi ai-je eu l'impression de débarquer dans une zone frappée de la maladie du sommeil. J'avais constaté, par la fenêtre de l'UltraTGV, que la lèpre urbaine avait gangrené Nantes, que les nœuds autoroutiers et les nouvelles barres d'immeubles étouffaient peu à peu l'agglomération comme un odieux python de béton, mais, une fois passée la Loire, on pénétrait dans un autre monde ; un monde de rues tranquilles et de maisons basses ; un monde à qui les tuiles rouges et les fleurs aux balcons donnaient un air de vacances ; un monde où le temps s'était figé. Bien sûr j'ai aperçu quelques bâtiments reliés par des passerelles qui planaient au-dessus des toits comme de grands vautours, j'ai su que des tours ou des pyramides s'élèveraient bientôt au-dessus des pavillons éventrés, mais la frénésie architecturale qui s'était emparée de la France au sortir de la grande guerre des Balkans avait pour l'instant épargné le satellite nantais. Il y flottait un doux parfum de ^{xx}e siècle, le même qu'on humait dans les vieux films diffusés sur le réseau.

Je me suis rendu dans le quartier de l'hôtel de ville où j'ai récupéré un plan de papier glacé. J'ai laissé tomber le site gallo-romain et le château. Même si, par le jeu des mélanges, je porte un nom français, je ne me sens pas concerné par l'histoire de France. Mes arrière-grands-parents sont venus d'un autre continent, d'Afrique du Nord plus précisément, mais là-bas non plus je n'ai ni passé ni avenir. Mes parents sont morts, et mon prénom, Azem, est de nulle part. J'ai contemplé d'un œil distrait la Cité Radieuse, un bloc sur pilotis qu'on présente comme l'œuvre d'un génie de l'architecture, Le Corbusier. Ça m'a juste rappelé la Cité de l'Espoir, le satellite de Noisy-le-Grand, un gigantesque troupeau de cubes gouvernés par les trafics et dans lesquels les habitants n'ont rien d'autre à foutre que de proliférer comme des mouches.

À chaque instant je me demandais dans quel quartier se déroulerait le jeu proposé par mon employeur. Pas dans la ville même en tout cas, sûrement dans un espace clos, désert. Je n'avais toujours pas l'intention d'y participer, mais je faisais comme si, au cas où... Je m'imaginais déjouant les manœuvres de quatre dingues armés de fusils. Rien à voir avec les rigolades virtuelles du réseau. Les vingt mille euros me trottaient dans la tête et ma résolution mollissait. Au bout d'un moment j'ai oublié le plan, j'ai erré au hasard dans les rues,

je suis passé devant une vraie ferme avec un champ et des vaches, je suis resté une heure à les observer. J'étais allé une fois au Salon de l'agriculture, mais une chose est de voir des bêtes enfermées dans des boxes, une autre de les découvrir dans un champ parsemé de fleurs jaunes et planté au beau milieu d'une ville.

J'ai repris mon errance, j'ai traversé une rue Aristide-Briand – qui c'est, ce gazier ? –, je suis entré dans un bar où j'ai acheté un sandwich et un coke – cinq euros, merde, cette virée commençait à me coûter la peau des fesses. Au comptoir et sur les tables, des hommes et des femmes buvaient en silence, le nez plongé dans un verre de vin blanc, le regard perdu dans le vague, incapables de fixer leur attention sur les gros titres du journal déplié devant eux. Chacun son désespoir. Je me suis enfoncé dans l'entrelacs de ruelles bordées de maisonnettes qui descendent vers la Sèvre, je me suis promené dans un parc pas assez sauvage à mon goût, la Morinière il s'appelle, puis je me suis engagé dans une allée de terre qui longeait la rivière. J'ai touché un énorme platane dont le tronc bosselé et l'allure penchée m'ont fait penser à un ancêtre ployé par la sagesse et les ans.

Cinq cents mètres plus loin, au bout de la promenade du Delta, j'ai cru avoir trouvé le secteur évoqué par mon employeur : d'un côté une haie d'arbres plus que centenaires dont les branches basses tombaient dans l'eau comme des cheveux gras ; de l'autre un terrain vague envahi par les herbes et où avait débuté la construction d'un programme intitulé – c'est l'affiche qui le disait – « Front de Sèvre ». Pas d'habitations, un terrain en friche, des monticules de terre et de pierres, des pans de murs et des escaliers inachevés, des engins de chantier, un terrain idéal pour jouer aux chats et à la souris. L'endroit offrait pas mal de planques, sans compter la rivière, une échappatoire possible au cas où les choses tourneraient mal, et j'ai été bercé par un doux vent d'optimisme : cinq heures à tenir, pas la mer à boire, vingt mille euros au bout, le jeu en valait la chandelle. Aussitôt, une autre partie de moi-même a hurlé que le fric n'a jamais fait le bonheur d'un mort. C'était bien de ça qu'il s'agissait, de quatre cinglés qui auraient payé très cher le droit de me trouer la peau et qui en voudraient pour leur argent. Seigneur, notre monde était tombé bien bas et, moi, je pataugeais dans ses égouts. Je me suis assis au bord de la Sèvre et j'ai laissé mon regard dériver sur le miroir frissonnant de la rivière. La chaleur m'a engourdi, j'ai eu la sensation que tout ce qui me restait de volonté s'étiolait sur le fil de l'eau. Les oiseaux chantaient au-dessus de ma tête, l'odeur de l'herbe me défonçait mieux qu'un pétard, le reste de coca avait un goût prononcé de médicament. Un rire a retenti quelque part sur ma gauche, le rire d'une femme sur le point de s'offrir, un rire gorgé de sève. Je me suis allongé, j'ai fermé les yeux, j'ai revu Joa : elle aussi était gorgée de sève quand je l'avais croisée ;

la fourmilière démente de l'Île-de-France et ses trente millions de résidents l'avaient vidée de sa vie.

Je me suis réveillé en sursaut. Seize heures, indiquait ma montre. Le voile nuageux s'est subitement déchiré, la rivière a charrié l'or fondu du soleil et l'évidence m'a frappé plus fort qu'un coup de talon au foie. J'ai couru comme un dératé jusqu'à la première borne transcom, place Sarraill. Le cœur battant, le souffle court, j'ai posé le dos de ma main gauche contre le lecteur de borne et j'ai prononcé le codecom de Joa.

« Tu le savais, hein ? ai-je craché dès que j'ai entendu sa voix ensommeillée.

— Azem ? Mais qu'est-ce que...

— Le job à Rezé. Tu savais que je risquais ma peau. Combien tu as touché pour me vendre à ces types ? Mille, deux mille euros ? »

À cet instant, il m'a semblé discerner une voix masculine tout près de Joa. Si la borne avait été équipée d'un écran, j'aurais sûrement découvert un mec allongé à poil sur mon lit, vautre dans mes draps, sirotant une de mes bières. Elle m'avait remplacé à une vitesse effarante, persuadée que j'accepterais le contrat et que je n'y survivrais pas.

« Salope ! »

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire avant de retirer ma main du transcom. Un euro la rupture, elle aurait pu m'épargner ça. Je suis resté planté là, comme un vieux meuble abandonné, jusqu'à seize heures cinquante-cinq. À seize heures cinquante-neuf, j'ai composé le codecom de mon employeur et je me suis entendu dire, comme dans un cauchemar, que j'acceptais le boulot.

Je m'étais planté en beauté. Le terrain de jeu n'était pas la rive de la Sèvre mais la zone industrielle qui bordait la Loire au nord de la ville. Onze heures venaient de sonner, et la nuit se coulait entre les bâtiments bleu et blanc de l'usine Champ... quelque chose, je n'ai jamais eu la patience de lire les enseignes en entier.

« Voici les limites du secteur. » L'index de mon employeur a couru sur la carte électronique affichée sur l'écran de sa bagnole genre grosse berline de luxe. « La Loire au nord, la ligne de chemin de fer au sud. À l'ouest, l'avenue de la Loire et l'avenue De-Lattre-de-Tassigny. À l'est enfin, la place Sarraill, le point de jonction entre le fleuve et le boulevard De-Gaulle.

— Et si je sors des limites ? » ai-je lancé.

Il m'a fixé avec un petit sourire.

« Vous ne pourrez pas sortir des limites. »

J'ai palpé la liasse de billets dans la poche de mon pantalon et j'ai balancé pendant quelques secondes entre frayeur, regrets et excitation.

Ce fric, faudrait qu'ils viennent me l'arracher, les quatre tarés.

« Le coin n'est pas habité ? ai-je demandé.

— En partie. » Il m'a jeté un regard consterné. « Vous ne l'avez donc pas exploré ? Ne comptez pas sur l'aide des habitants. Aucun d'eux ne tient à recevoir une balle perdue.

— Vous connaissez un truc qui s'appelle la conscience ? »

Il n'a pas répondu, il a seulement haussé les épaules. J'ai failli lui rendre son blé et filer sans demander mon reste, mais quelque chose m'en a empêché, la part aventureuse qui sommeille dans chaque être humain, je suppose. Lui et son gorille m'ont lâché à onze heures trente à l'entrée du secteur, rue des Abattoirs, ça ne peut pas s'inventer, je n'y ai pas vu un bon présage.

Étrange comme une ville qui paraît si paisible le jour peut virer si menaçante la nuit. Le copieux repas que mon employeur m'avait généreusement offert vers vingt heures me pesait comme une pierre sur l'estomac. J'ai pissé une première fois contre une palissade en béton, mais ma vessie m'a presque aussitôt réclamé une deuxième purge. Bon, ne pas perdre la tête, j'avais encore une demi-heure, non, plus que vingt minutes, pour m'orienter, me dénicher des cachettes, organiser ma survie. D'abord j'ai voulu vérifier que je ne pouvais pas sortir des limites, comme mon employeur me l'avait affirmé. Je suis revenu sur mes pas, je me suis approché de la ligne de chemin de fer qui épouse la quatre-voies, j'ai tenté de la traverser. Une barrière grésillante et bleutée d'une hauteur de dix mètres s'est soudain dressée devant moi, m'a balancé une violente décharge électrique et m'a projeté trois mètres en arrière. La vache ! je n'étais pas tombé sur des amateurs. Ils disposaient de moyens gigantesques pour installer et contrôler ce genre de gadget. La peur est revenue me visiter en force, mon cœur a rué dans ma poitrine, ma respiration s'est raccourcie. Je me suis demandé si les vingt mille euros n'étaient pas la prime promise au chasseur qui m'abattrait, un remboursement de la mise ou quelque chose d'approchant. Une idée stupide : ces gars-là avaient probablement acheté plus de cent mille euros leur permis de tuer. Et, pour la première fois, j'ai pris conscience que la mort se terrait dans la nuit qui me cernait comme un filet sournois et poisseux. J'ai paniqué, j'ai parcouru la rue des Abattoirs ventre à terre, j'ai escaladé un grillage pourri fermant un terrain vague où se dressait un hangar en tôle. J'ai martelé la porte à coups de pied, la tôle a miaulé comme un chat en rut, le vacarme m'a effrayé, je me suis immobilisé, je suis resté un long moment à l'écoute des bruits. J'ai consulté ma montre, minuit moins dix, bordel, c'est fou ce que le temps vous glisse entre les doigts quand on essaie de le retenir par la queue.

Le vent soufflait une haleine chaude, humide et chargée d'odeurs d'usine. Pas une étoile ne brillait dans l'encre lourde du ciel, les

ténèbres gobaient avidement les ombres grises et figées des bâtiments proches. J'ai fermé les yeux et je les ai rouverts en espérant me réveiller dans mon squat de Marne-la-Vallée, avec Joa à mes côtés, emmurée vivante dans ses rêves à quatre centimes. Un animal, un rat peut-être, a jailli des herbes folles quelques mètres plus loin, son couinement m'a ramené à la réalité. Je me suis rendu compte que ma chemise et mon pantalon clairs n'étaient pas le camouflage idéal. Trop tard pour en acheter d'autres. Me restait plus qu'à m'en débarrasser et à m'enduire la peau d'un truc sombre, j'ai vu ça dans les vieux films d'aventure. Je me suis déshabillé, j'ai gardé juste mon caleçon, noir heureusement, ma montre, mes chaussures, des godasses de marche dont Joa m'a souvent vanté la ringardise, et le fric, évidemment, que j'ai glissé dans mon sous-vêtement. L'air a léché ma sueur comme une langue insaisissable. Puis j'ai avisé un bidon où croupissait un liquide puant que j'ai identifié comme de l'huile de vidange. J'ai serré les dents pour ne pas vomir quand j'y ai plongé les mains et que je m'en suis barbouillé le visage, le torse et les membres. Je me suis roulé sur un tas de terre en priant un dieu quelconque de ne pas m'écorcher sur un tesson de bouteille ou une pierre. Je ne crois en rien, mais il y a des nuits comme ça où on se croit autorisé à emprunter les dieux d'autrui.

Minuit ! ont hurlé les chiffres lumineux de ma montre, les fauves sont lâchés, une putain d'envie de vivre m'a ébranlé, à m'en donner la nausée. J'ai encore essayé de m'introduire dans le hangar, mais la porte, brinquebalante pourtant, a refusé de s'ouvrir. Je n'ai pas insisté, j'ai attendu comme un rongeur paralysé par un serpent, le système nerveux débranché. Et j'ai entendu un rire puis des pas, puis encore des éclats de voix. Pas discrets, mes tueurs. J'ai compris qu'ils voulaient me faire réagir, comme ces chasseurs du ^{xx}e siècle qui effrayaient volontairement le gibier pour donner un peu de piment au carnage. J'ai jeté mes fringues dans le bidon, j'ai contourné le hangar, je me suis retrouvé devant un autre grillage mangé par les ronces et que j'ai escaladé le plus discrètement possible. Je me suis écorché le bras à une saillie métallique ou à une branche d'épines, j'ai étouffé un gémissement. Je les ai entendus ricaner et prononcer quelques mots en anglais. J'avais vraiment été embauché par une compagnie internationale. J'ai sauté dans une autre cour, vide celle-là, je l'ai traversée au triple galop, les herbes folles me fouettaient les jambes, les orties me harcelaient les mollets comme des chiens enragés. Une brèche s'ouvrait dans le mur d'en face, je m'y suis faufilé. Mes poumons réclamaient déjà de l'air, je n'ai pas l'habitude de courir – vous avez le profil, m'avait dit mon employeur, on trouve des recruteurs plus fûtés.

J'ai failli me cogner le nez sur une nouvelle grille avalée par

l'obscurité. Je n'ai pas cherché d'autre issue, je l'ai franchie dans un style chaotique. De l'autre côté, j'ai repris contact avec le béton d'une cour d'usine où flottait une âpre odeur de savon, de détergent. J'ai fait ce que font tous les animaux traqués, j'ai voulu m'introduire dans un bâtiment, mettre un toit et des murs entre les chasseurs et moi. Mais les portes étaient closes, et même bouclées pour certaines avec de grosses chaînes et des cadenas à faire frémir tous les voleurs de bécanes de l'Île-de-France. L'huile et la sueur me dégouлинаient dans les yeux. J'ai dû essuyer le cadran de ma montre sur mon caleçon pour lire l'heure : minuit dix, le temps se gelait, je n'ai jamais pigé les théories d'Einstein, mais j'avais une assez bonne définition de la relativité. En tout cas, ma pauvre vie m'apparaissait maintenant comme un présent inestimable. Si je m'en sors, plus question de la brader, même pour un milliard d'euros.

Si je m'en sors...

Il a fallu que je m'arrête pour reprendre mon souffle et dissiper le point de côté qui me clouait le bas-ventre. Des éclairs silencieux ont dansé au-dessus des nuages et jeté leurs éclats livides sur les tôles ondulées de l'usine. Un vent violent se levait et, avec lui, un concert de craquements, de grincements. Un cliquetis a retenti non loin, le bruit caractéristique d'un fusil qu'on arme. Ils m'avaient retrouvé avec une facilité déconcertante, ils n'avaient pas de chiens pourtant. Je me suis élancé dans la direction opposée, j'ai dépassé l'angle d'un grand bâtiment, j'ai vu, dix mètres plus loin, une silhouette grise qui se découpait sur le fond des ténèbres. Les enfoirés, ils m'avaient encerclé. Le type a levé son fusil, des tonnes de glace me sont tombées dessus. J'ai eu le réflexe de me jeter sur le côté juste avant le coup de feu. Le canon a craché une langue étincelante, la balle a ricoché sur le béton et est allée se perdre en miaulant dans les profondeurs de la nuit. Le tueur a tiré une deuxième balle qui a sifflé au-dessus de ma tête. Aujourd'hui, quand j'y repense, je suis persuadé qu'il m'a raté volontairement, qu'il voulait prolonger le jeu jusqu'à l'aube, comme ces taureaux qu'on larde, qu'on pique, qu'on fatigue, qu'on berne avant de leur donner le coup de grâce dans les arènes du Sud. Je lui ai foncé dessus pendant qu'il rechargeait, je l'ai percuté de l'épaule, il a valdingué sur le bitume en poussant un juron, j'ai repris ma course folle.

Le jeu s'est prolongé pendant trois heures. Je les semais, ils me rattrapaient, ils variaient les approches, tantôt groupées, tantôt isolées, tantôt concertées, ils me débusquaient, je détalais en louvoyant, les coups de feu claquaient, les balles me frôlaient, ils me manquaient, ils riaient, ils buvaient – un moment, mon pied a roulé sur une canette de bière –, ils prenaient leur temps, les sadiques, ils brûlaient ma vie à petit feu. À plusieurs reprises, j'ai franchi sans le

vouloir les limites, la barrière électrique a jailli des profondeurs du néant et m'a repoussé à l'intérieur du secteur. J'étais épuisé, et déjà j'admettais l'idée de ma mort. J'imagine que, dans l'arène, le taureau exténué accueille l'estocade comme un baiser de paix. J'escaladais des murs, des grilles, des toits, des haies, je traversais des cours, des terrains vagues, je revenais sur mes pas, je tournais en rond comme un fauve dans un zoo. Je ne pensais plus, j'étais une marionnette agitée par les réflexes, par la peur, par ce manipulateur automatique qu'on appelle l'instinct de survie.

L'orage a éclaté, m'offrant un répit. Des éclairs longs, puissants, ont sabré le ciel, des coups de tonnerre ont ébranlé le sol, un vent tourbillonnant s'est acharné sur les arbres, sur les tôles, des trombes ont dégringolé comme des cataractes. Je me suis abrité dans une petite cabane de tôle devant un entrepôt, une ancienne niche à chien comme me l'a suggéré l'odeur. Un refuge dérisoire au regard de la colère des cieux. Je ne savais pas où étaient passés mes tueurs. Ils avaient payé au prix fort le droit de m'abattre, mais ils n'étaient pas fous au point d'affronter la pluie torrentielle qui transformait le bitume en peau de poulet.

J'ai commencé à cailler mais la pluie m'a bercé, m'a rassuré, m'a rendu à mes pensées. Mon regard est tombé sur ma main gauche, là où on m'a greffé à la naissance ma puce biologique. Il sert à tout, ce microcerveau en ADN de synthèse : identité, carnet de santé, transactions bancaires, achats, transcom, codecom, voyages aériens et spatiaux, permis de conduire, lien avec les réseaux... Les bergers ont marqué leurs troupeaux.

J'ai soudain compris pourquoi les quatre tarés me retrouvaient aussi facilement, pourquoi la barrière se dressait à chaque fois que j'essayais de franchir les limites. Ma puce biologique. Cette vipère de Joa leur avait fourni mon numéro d'accès à ma fréquence confidentielle, elle me l'avait demandé quelques jours avant de me parler de Rezé, « juste pour comparer avec le mien », avait-elle fredonné avec son air de ne pas y toucher. Ils me pistaient via le réseau des satellites, ils avaient branché leurs propres puces et leur saloperie de clôture sur ma fréquence. Ils ne se pressaient pas tout simplement parce qu'ils captaient le moindre de mes déplacements, qu'ils jouissaient de ma trouille, de ma douleur, de mes soubresauts dérisoires. Les dés étaient pipés, le gibier était programmé pour perdre, mon employeur avait un sens particulier de l'égalité des chances.

Un reportage animalier m'est revenu en mémoire, un loup blanc pris au piège : il se ronge la patte broyée par les mâchoires métalliques, le sang marbre ses babines et son pelage magnifique, il ne profère pas une plainte lorsque l'os cède, il s'éloigne en boitant sur la

neige.

Me couper la main, effacer ma trace...

Je me suis révolté contre cette idée, personne n'accepte la mutilation d'un cœur léger. Si je voulais rester en vie, je n'avais pas le choix. J'ai contemplé ma main souillée par l'huile, la terre et la rouille des grilles. La main du piège. J'ai effleuré les billets au travers de mon caleçon. Le fric pourrait me payer une greffe, les biotechnologistes savent maintenant reconstituer n'importe quelle partie du corps humain avec l'ADN. Un service réservé aux nouveaux riches, mais vingt mille euros suffiraient peut-être... J'ai pris ma décision et je me suis levé, indifférent à l'orage. J'avais besoin d'une lame, propre de préférence. J'ai marché comme un somnambule, j'ai vu le panneau de Haute-Île, bizarre, je ne l'avais pas remarqué jusqu'à présent. Je suis entré dans un petit village où les maisons s'imbriquaient les unes dans les autres, où les terrasses et les verrières s'enchaînaient dans les toits, dans les courettes. J'aurais aimé habiter un tel endroit, il m'a semblé qu'ici on pouvait prendre le temps de se rencontrer, de se découvrir. Je suis arrivé au bord du large sillon noir de la Loire, labouré par la pluie. Un éclair blême a révélé des bateaux et des barques de carte postale, un pont de fer sur la droite et, sur l'autre rive, une ligne sinistre d'entrepôts rouillés, de quais soutenus par des piliers. Un deuxième éclair, plus court, a illuminé plus loin deux bâtiments surélevés et une haute cheminée bleu et blanc. Je me suis avancé jusqu'à la grève de terre – le quai de l'échouage, ai-je lu machinalement sur un panneau défoncé. L'odeur de vase et de poisson pourri m'a remué les tripes. Je me suis retourné et j'ai observé les maisons, toutes plongées dans l'obscurité. La pluie me lavait de mes souillures, l'orage s'éloignait. La certitude s'est ancrée en moi que les quatre tarés s'étaient remis en chasse, et, à nouveau, la peur m'a submergé. Je ne suis pas un loup, je n'ai pas de crocs pour me ronger le poignet. Ils approchaient pourtant, je le sentais dans ma chair, la pluie les avait dégrisés, ils voulaient conclure la partie, cette fois ils ne me rataient pas.

J'ai foncé vers les maisons et j'ai tambouriné sur une porte. Personne ne m'a répondu. Le vent mollissant a colporté les voix des tarés, des voix fortes, dures, des grognements de prédateurs qui s'excitent avant la curée. Ils seraient sur moi dans vingt secondes, peut-être trente.

Et puis je l'ai aperçue derrière les voilages d'une baie, juste au-dessus de moi. La silhouette fantomatique d'une femme. Blonde sans doute, car, même si je ne crois pas aux contes, elle m'a fait penser à une fée. Elle a écarté les voilages et m'a regardé à travers la vitre. Je l'ai implorée des yeux, de mes yeux de loup battu.

Elle a ouvert la baie, s'est avancée d'un pas sur le balcon, m'a

désigné du doigt l'escalier tournant caché par une haie de lauriers. J'ai grimpé quatre à quatre la volée de marches. Quand j'ai surgi sur le balcon, ses yeux déjà immenses se sont agrandis encore plus. Faut dire qu'un type quasiment nu et couvert d'huile, de terre, de pluie et de sueur qui débarque en pleine nuit dans l'existence d'une femme ne lui fait pas spontanément penser au prince charmant.

« J'ai besoin d'un couteau, ai-je haleté. Vite. »

Elle s'est effacée pour m'inviter à entrer. J'ai lancé un coup d'œil sur la ruelle pour tenter d'apercevoir mes poursuivants, mais la nuit restait hermétique. Je suis entré dans une pièce qui était sans doute un salon, j'ai entrevu un canapé et l'œil vitreux d'une antique télé.

« Pour quoi faire ? m'a-t-elle demandé.

— Je suis pourchassé par quatre types, ai-je articulé rapidement. Ils me pistent grâce à ma puce biologique. Si je veux les semer, faut que je me coupe la main. »

Elle a eu une réaction étrange, elle a hoché la tête, elle s'est éclipsée, elle est revenue quelques secondes plus tard avec un énorme tranchoir. Ou cette femme avait un sang-froid peu commun, ou elle était complètement déjantée.

« Par ici », a-t-elle chuchoté.

Je l'ai suivie dans la cuisine, une petite pièce éclairée par deux appliques. Sa jeunesse m'a surpris. Sa beauté aussi. Son corps blanc se devinait à contre-jour sous le tissu de sa longue chemise de coton. Elle n'avait sans doute pas trente ans, et son visage, encadré de longs cheveux clairs, avait la pureté d'une icône. Elle a posé une planche à découper la viande sur la table.

« Vous savez faire un garrot ? » ai-je demandé.

Elle a acquiescé d'un mouvement de menton.

« Comme ma biopuce continuera d'émettre, il faudra jeter ma main le plus loin possible, sinon les tueurs débouleront chez vous, d'accord ? »

Elle a opiné, pas contrariante. C'était comme si elle avait toujours attendu ma visite, comme si elle participait au jeu. Je lui ai pris le tranchoir, je me suis assis, j'ai posé ma main à plat sur la planche, les doigts écartés, j'ai arraché ma montre, levé la lame, maîtrisé tant bien que mal mes tremblements, visé le poignet, hésité... J'ai abattu le tranchoir de toutes mes forces. Je n'ai pas senti grand-chose et, comme le loup, je n'ai pas poussé un cri. Puis, quand j'ai vu le sang jaillir à gros bouillons de mon avant-bras sectionné, quand j'ai vu ma main abandonnée sur la table comme une étoile de mer desséchée, je me suis évanoui, je ne suis pas un loup.

J'ai rouvert les yeux. Les premières lueurs de l'aube se glissaient en obliques pâles par les vitres de la fenêtre. J'ai eu besoin d'un long

moment pour émerger, pour me relier à mes souvenirs. J'étais allongé sur un lit, dans une petite chambre, la douleur qui partait de mon avant-bras me dévorait jusqu'à l'épaule. J'avais l'impression d'avoir toujours ma main, c'est ce que ressentent, paraît-il, tous les pauvres bougres qu'on vient d'amputer. Un énorme bandage taché de sang me recouvrait le poignet. La fraîcheur des draps m'enveloppait comme un baume apaisant. Quelqu'un m'avait lavé, retiré mes chaussures, mon caleçon... et mes vingt mille euros.

La porte s'est ouverte et a livré passage à la femme. Elle s'appelle Marie. Je ne suis pas chrétien, mais le nom de Marie fleure bon la compassion. Elle s'est assise sur le bord du lit et son odeur m'a envoûté. Elle m'a expliqué d'une voix douce qu'elle m'avait noué un bandage de fortune autour du poignet avant de glisser ma main coupée dans un sac en plastique. Elle avait ensuite baladé les quatre tarés par une succession d'escaliers, de toits et de terrasses, puis elle avait jeté ma main dans la Loire, était revenue chez elle par un autre chemin et m'avait posé un garrot. Enfin elle avait contacté un ami toubib qui s'était déplacé en pleine nuit et m'avait anesthésié pour cautériser mes plaies.

« Quand ta main a touché l'eau, ça a fait une grande lumière bleue, a-t-elle ajouté. J'ai entendu les tueurs en revenant. Il y en a un qui parlait anglais avec un accent allemand ou russe. Ils ont cru que tu t'étais noyé. »

Elle ne m'a jamais posé de question sur cette histoire. Un jour peut-être je la lui raconterai. Elle m'a recueilli comme un chien sans collier, et c'est ce que je suis, un homme sans puce, un fantôme pour le reste du monde civilisé. J'ai rejoint les rangs des millions de miséreux qu'on n'a pas pu marquer dans certains pays en voie de développement. Je ne m'en porte pas plus mal d'ailleurs. Marie a été déçue par la vie, par les hommes, mais elle a encore beaucoup d'amour à déverser, et moi beaucoup à recevoir. Quand je déborderais, je lui rendrais au centuple ce qu'elle m'a donné. Elle dit souvent en riant qu'elle m'aime comme je suis, avec une main en moins, que je devrais oublier ce projet de greffe. Mais j'ai le ferme espoir qu'un jour je pourrai pétrir ses deux seins en même temps. Elle parle de vendre sa maison de la Haute-Île, un héritage de ses grands-parents, et de m'emmener sur Mars, où tous les rêves sont permis. En attendant, je me sens bien à Rezé. Lorsqu'elle part au travail – vous ai-je dit qu'elle est infirmière ? le destin parfois vous embrasse à pleine bouche –, je m'occupe de la maison, je cuisine, je bricole, je renais à la vie. Ailleurs sans doute, d'autres paumés dans mon genre se trémoussent pour une poignée d'euros devant les fusils d'autres tarés en mal de sensations. Je vais souvent m'asseoir au bord de la Loire ; son cours tantôt paisible, tantôt chagrin, finira bien par emporter mes larmes.

La classe de maître Moda

1^{re} publication : « Cinq scénarios pour le futur »,
CREPAC d'Aquitaine,
ministère de l'Éducation nationale, juillet 2002

Parents, ne laissez pas vos enfants passer à côté de leur vie. L'École à la maison™ est un programme du groupe AvanTech.

LA LENTEUR de João exaspérait Emna. Depuis qu'il était arrivé dans la classe, maître Moda avait considérablement ralenti la cadence.

Emna, elle, assimilait les connaissances avec une voracité jamais assouvie. Sa préférence allait aux sciences physiques, à l'histoire et aux langues mortes, en particulier le sanskrit. Maman disait en riant qu'elle était un véritable aspirateur à savoir. Papa l'avait une fois embrassée (embarrassée...) devant d'autres grandes personnes en affirmant bien haut qu'elle était la future Einstein. Einstein Albert, le physicien, elle connaissait, et la comparaison ne la flattait pas. Papa ignorait-il que la théorie de la relativité était démodée depuis déjà plusieurs mois ? Ne savait-il pas que l'Indien Ramesh Varaj et d'autres physiciens dans son sillage avaient redéfini les relations du couple espace-temps ?

João avait intégré la classe d'Emna après la signature d'un accord de coopération économique et culturelle entre l'Europe unie et une partie de l'Amérique du Sud. Le Brésil, l'Argentine et l'Uruguay avaient décidé d'essayer le nouveau programme scolaire mis en place depuis cinq ans par les sept États de l'Union.

Emna ne comprenait pas pourquoi on avait imposé João aux douze autres élèves de maître Moda. Il avait obtenu un honorable 227/046 au test du NQI, le nouveau quotient intellectuel, mais il peinait dans certaines matières, il retardait les autres et, s'il n'améliorait pas rapidement son rendement, la classe perdrait toutes ses chances d'accéder au niveau supérieur avant la trêve de Noël.

Emna s'en était ouverte à ses parents.

« Voyons, chérie, il faut bien que les enfants de tous les pays puissent bénéficier d'une école de qualité, avait répondu maman.

— Sans compter que, si les pays en question sont satisfaits du programme, ils passeront une commande ferme, avait ajouté papa. Une bonne rentrée de devises pour l'Europe unie.

— Je croyais que tu militais contre l'Europe unie !

— Je parlais d'économie et non de politique, Emna. Tu comprendras plus tard qu'il vaut mieux éviter de mélanger argent et idéaux. »

Plus tard ?

Emna étudiait les sciences économiques depuis près de deux mois. Elle était parfaitement consciente que les hommes d'affaires comme son père combattaient la nouvelle Europe tout en exploitant sans vergogne les avantages offerts par l'Union ; elle savait également que des femmes comme sa mère se targuaient de préoccupations humanitaires tout en vérifiant chaque jour à dix reprises le système de sécurité de la maison. Maman dissimulait mal sa terreur et son dégoût lorsqu'elle évoquait les « hordes des laissés-pour-compte, ces pauvres gosses abandonnés, déconnectés, qui n'ont rien de mieux à faire que piller, violer et s'injecter du poison dans les veines ».

Emna avait interrogé ses condisciples et obtenu des réponses qui la confortaient dans ses propres convictions : João, le seul non-Européen de la classe, était un empêcheur de progresser en rond. Pourquoi l'avait-on placé dans une CFA, une classe de formation accélérée, alors qu'il avait besoin de deux fois plus de temps que les autres pour mémoriser les nouvelles données ?

Ils avaient décidé de poser la question au maître. À une majorité écrasante (onze voix contre une), les comploteurs avaient élu Emna comme porte-parole. Honorée de leur confiance, elle avait estimé que la visite personnalisée hebdomadaire de maître Moda lui offrirait une excellente occasion de s'acquitter de sa mission. En attendant, entre deux lectures des Veda dans leur langue originelle, elle consacrait ses heures de récréation aux nouvelles théories de Vikaj Singh et de ses disciples (passionnante, d'ailleurs, la comparaison entre les anciens textes védiques et les hypothèses les plus récentes de la physique moderne).

« Tu viens jouer avec nous ? »

Emna reconnut la voix de Salomé, l'Espagnole, avant même que son visage brun et grave n'apparaisse dans la fenêtre de l'écran transparent. Elle était accompagnée d'Anet, une Allemande aux cheveux aussi dorés qu'un soleil d'été.

« À quoi ? »

— Un nouveau jeu de stratégie. On peut entrer dans une partie contre des CFM. »

Une classe de formation moyenne ? Des élèves légèrement plus vieux, légèrement moins intelligents. Orientés en général vers l'administration, vers une carrière politique pour les plus brillants. Pas le genre à entraîner l'humanité sur des voies nouvelles, mais de bons exécutants. Quel intérêt de jouer contre eux ? Même en s'y mettant à

vingt, ils n'étaient pas de taille à battre une fille ou un garçon de CFA, encore moins un élève de maître Moda. La dernière fois qu'Emna avait accepté d'affronter une bande de CFM sur le Net, la partie n'avait pas duré deux minutes.

« Demandez à João ! »

Elles éclatèrent de rire toutes les trois. Maître Moda leur avait enseigné que la moquerie n'était pas une preuve d'intelligence, mais, loin des oreilles et des regards indiscrets, elles s'autorisaient de temps à autre une pointe de méchanceté et de bêtise. Elles se sentaient alors unies et troublées par une complicité qu'elles n'éprouvaient jamais pendant les cours. Il leur fallait ces infractions minuscules pour oublier leur rivalité. Dotées toutes les trois d'un NQI de plus de 300 (Emna devançait cependant Salomé et Anet de quelques poussières décimales), elles se livraient une compétition acharnée pour occuper la première place des évaluations hebdomadaires.

Emna se souvenait de la terrible déception de papa et de maman lorsque l'évaluation de la quatrième semaine s'était affichée sur l'écran transparent du salon.

« Bien la peine de te payer le meilleur programme scolaire d'Europe unie si c'est pour finir à la troisième place ! avait maugréé papa.

— Allons, allons, il en faut pour les autres, avait objecté maman. Ta fille ne peut pas toujours occuper la première place. Et puis il ne s'agit que d'une évaluation. Attendons le classement de fin de trimestre. »

Cependant, maman n'avait pas esquissé le moindre geste de consolation. Ses yeux exprimaient une colère froide qui, davantage que les grognements de papa, avait poussé Emna à se hisser dès la semaine suivante sur la plus haute marche du podium. Elle avait dès lors basé son année scolaire sur le postulat suivant : ma propre tranquillité dépend de la satisfaction de ses parents.

Parents, c'est à vous et personne d'autre de décider de l'avenir de vos enfants. L'École à la maison™ vous propose une scolarité unique qui respecte les biorythmes et l'équilibre de votre enfant. L'École à la maison™ a reçu l'agrément du ministère européen de l'Éducation.

Le maître, lui, ne manifestait jamais d'impatience. La première fois qu'il s'était présenté à ses élèves, il avait expliqué l'étymologie de son nom : Moda comme mode, mode d'acquisition, mode de fonctionnement, et aussi comme Yoda, le Jedi de *La Guerre des étoiles*, un archétype qui, dans l'inconscient collectif, symbolisait le maître, le précepteur.

La Guerre des étoiles ? Un truc pour NQI de moins de 150 ! Emna

ne comprenait pas l'enthousiasme de papa pour cette antiquité américaine du xx^e siècle. Comment pouvait-on se passionner pour une histoire aussi prévisible, aussi dérisoire ?

Le maître avait une voix musicale et persuasive. Tous les matins, il présentait les cours du jour avant de lancer le programme. La puce supplémentaire insérée dans leurs cerveaux (l'opération était comprise dans le forfait) plaçait les élèves dans un état de réceptivité absolue proche de l'hypnose. Le flot d'informations, images et sons, déferlait pendant une vingtaine de minutes, puis maître Moda donnait des exercices qui, tout en validant les connaissances, sollicitaient la mémoire, la logique, l'esprit d'analyse et de synthèse. C'était à cette occasion que se gagnaient ou se perdaient les places à l'évaluation hebdomadaire. Si elle n'était pas la meilleure dans la résolution des problèmes mathématiques ou dans l'apprentissage des langues vivantes, Emna montrait une efficacité inégalable en histoire et en sciences physiques. De même elle marquait de nombreux points avec les versions et les thèmes des langues mortes. Pour le reste, français, économie, sociologie, arts plastiques, musique, elle se maintenait dans la moyenne haute.

« Tes parents et moi sommes très contents de toi, Emna. »

Le visage de maître Moda s'était affiché dans la fenêtre de l'écran. L'icône symbolisant la classe avait disparu, signe que cette conversation se déroulait dans la plus stricte intimité.

« À quoi bon ? lança-t-elle avec une moue. Nous n'aurons pas fini le cycle avant Noël. »

Elle guetta une éventuelle réaction sur les traits de son interlocuteur, mais, comme d'habitude, maître Moda restait parfaitement impénétrable. Il n'exprimait aucune émotion humaine tout simplement parce qu'il n'était pas humain.

« De mon temps, les profs étaient de chair et d'os, radotait papa. » Ça le prenait chaque fois qu'il dépassait la dose d'alcool prescrite par la loi. « Comme leurs élèves. On les faisait enrager ! Ils y tenaient, pourtant, à leur fichu boulot : ils ont failli mettre l'Europe à feu et à sang quand le ministère de l'Éducation a proposé les nouveaux programmes scolaires.

— Pas le ministère, AvanTech, corrigeait Emna.

— Notre fille a raison : il reste encore beaucoup de professeurs dans le public, intervenait maman. Tout le monde n'a pas les moyens de suivre un cursus scolaire à domicile. »

Emna avait entendu dire que, dans les quartiers les plus défavorisés, des garçons et des filles s'entassaient dans des pièces exiguës pour recevoir des bribes de connaissances. Elle supposait qu'un système aussi archaïque engendrait une perte de temps et d'énergie énorme. Elle, elle n'avait pas besoin de se déplacer, pas

besoin de partager son espace avec quelqu'un d'autre. Elle s'abreuvait à une source de savoir infinie, elle progressait selon ses capacités, selon son rythme, selon ses envies. Le programme avait calculé son NQI puis l'avait automatiquement inscrite dans une classe de son niveau. Tout était prévu pour son bien-être, y compris les heures de gymnastique, un mélange de tai-chi-chuan, de yoga et d'étirements qui la détendait tout en lui procurant un surcroît d'énergie. Elle n'avait pas à braver le monde extérieur, ce monde qui provoquait chez maman une fièvre charitable entrecoupée de spasmes de terreur. En quatre ans, elle avait appris à parler trois langues vivantes, l'anglais, l'espagnol et le russe, à maîtriser deux instruments de musique, clavier et violon, à résoudre des équations complexes, à lire Apulée en latin, Platon en grec et les Veda en sanskrit. Elle consacrait ses heures libres à explorer le réseau, à regarder des films ou des émissions sur Cablenet. Les sécurités imposées par la commission européenne Protection de l'enfance l'empêchaient d'accéder aux sites interdits – et terriblement attirants pour une curieuse de son espèce.

Parfois elle ressentait une douleur aiguë dans la nuque, comme un coup de couteau : un symptôme absolument normal, avait certifié la pédaço-commerciale à ses parents. Cela montre que la biopuce de votre... puce ! ah ! ah ! est en train de se faire sa place dans son cerveau.

« Est-ce donc si important de finir le cycle avant Noël ? demanda maître Moda.

— Je m'ennuie dans cette classe. Je voudrais commencer les cours de philo.

— Est-ce toi qui t'ennuies ou bien un élément extérieur qui te perturbe ? »

Difficile de cacher ses sentiments au maître. Papa avait expliqué que le programme, expert en morphopsychologie, devinait les pensées de ses interlocuteurs rien qu'en observant les mouvements de leur visage. Emna s'appliquait à rester impassible, à ne rien dévoiler d'elle-même, mais, tôt ou tard, elle s'oubliait, elle perdait le contrôle et redevenait ce livre ouvert dans lequel maître Moda pouvait piocher à loisir.

« João...

— Je trouve pour ma part que João a progressé de manière spectaculaire.

— Il nous retarde, insista Emna. Je ne suis pas la seule à le penser. Les autres m'ont chargée de vous le dire.

— Je ne peux pas changer João de classe. Il s'agit d'une expérience pilote imposée par le ministère européen de l'Éducation.

— Que vient faire le ministère là-dedans ? Ce programme est commercialisé par une entreprise privée. Mes parents ont payé une

fortune pour m'inscrire dans votre école !

— Nous relevons effectivement du privé. Mais, comme toute entreprise qui œuvre dans le domaine de l'éducation, nous avons besoin de l'agrément du ministère pour continuer notre activité.

— Je pense plutôt qu'AvanTech cherche à gagner de nouveaux marchés.

— Je vois que tu as parfaitement assimilé mes derniers cours d'économie. »

Emna se leva et esquissa des mouvements d'assouplissement devant son écran, consciente que maître Moda continuait de l'observer par le truchement des webcams disposées tout autour de la pièce. Dans un coin, un appareil maintenait la pièce dans une hygrométrie parfaitement adaptée à sa physiologie. Tout comme le repas, tout à l'heure, serait préparé selon ses besoins énergétiques. Tout comme ses heures de sommeil seraient établies en fonction de ses biorythmes. L'École à la maison™ ne se contentait pas de garantir à ses élèves les meilleurs résultats scolaires, mais également un développement harmonieux, un équilibre parfait entre les activités cérébrale, créatrice et physique.

« Ça veut dire que nous allons traîner João comme un boulet toute l'année ?

— Au moins jusqu'à ce que quelqu'un, en haut lieu, décide de mettre fin à l'expérience. »

Parents, n'oubliez pas que votre futur dépend de votre enfant. L'École à la maison™ : l'éducation en phase avec votre présent.

Emna convoqua les autres élèves – hormis João, bien entendu – sur sa page perso pour leur faire part de son entrevue avec le maître. Ils exprimèrent leur déception, voire leur colère pour les plus vindicatifs, et décidèrent de se plaindre auprès de leurs parents. La pression conjuguée d'une douzaine de familles réussirait peut-être à infléchir la direction de L'École à la maison™.

Emna n'y croyait pas trop : ses parents ne prendraient sûrement pas le risque d'entrer en conflit juridique avec la pédagogie-commerciale.

« C'est vrai que la présence d'un NQI moyen dans une classe de CFA n'était pas prévue au contrat, soupira papa. Je devrais peut-être en parler à mon avocat.

— Allons, allons, gardons notre sang-froid, intervint maman. Encore une fois, il ne me paraît pas injuste que d'autres régions du monde bénéficient des toutes dernières avancées en matière d'éducation.

— Nobles pensées, très chère, mais c'est nous qui finançons.

— Qu'est-ce qui prouve que ce petit Brésilien n'a pas payé son

cours lui aussi ? »

Maman se frotta les mains, signe chez elle de nervosité.

« Et puis les classes moyennes sont prêtes à se ruiner pour inscrire leurs rejetons à L'École à la maison™, ajouta-t-elle à voix basse. La boulangère m'a dit qu'elle comptait y mettre sa fille l'année prochaine. La boulangère ! Les places seront de plus en plus chères. Que deviendrions-nous, Seigneur, si nous devons mettre mon Emna dans une école ordinaire ? »

Le lendemain, une demi-heure avant le début du cours, les douze élèves de maître Moda se connectèrent et admirèrent qu'il ne fallait pas compter sur les parents pour résoudre le problème.

« Associons-nous, proposa Salomé. À douze, nous devrions bien trouver une solution.

— Douze fois 300, ça fait 3 600, un sacré NQI ! » dit Théo, le Belge.

Ils rirent, conscients tout à coup qu'ils formaient probablement l'une des phalanges les plus brillantes d'Europe unie. Le moment était venu de le démontrer. Comme ils ne connaissaient pas grand-chose du sujet à éliminer, à part son visage noir et toujours affublé d'un sourire éclatant, ils décidèrent de collecter des informations sur João. Théo, Armand, le Marseillais, et Olga, la deuxième Allemande de la classe, les plus doués en électronique, reçurent pour mission de visiter par effraction les archives virtuelles de L'École à la maison™. Emna se proposa de nouer une amitié factice avec le petit Brésilien : quand elle aurait gagné sa confiance, elle découvrirait certainement une ou plusieurs failles exploitables. Les huit autres furent chargés d'exercer une pression constante sur les parents et maître Moda.

Après la classe, Emna s'invita sur la page perso de João. Il accepta de la recevoir après qu'elle eut décliné son identifiant et son mot de passe. Il souriait, et ses grands yeux brillaient comme deux lunes pleines dans le noir profond de son visage.

« Salut, dit Emna. Ça ne te dérange pas si on parle en français ?

— J'aime très bien cette langue, répondit João.

— Je venais... voir comment tu allais. On ne prend jamais le temps de discuter. Je ne te connais pas, je ne sais même pas quel est ton âge ni où tu habites. »

Le sourire s'effaça un bref instant des lèvres de João.

« Je n'ai pas très le temps de discuter maintenant. J'ai du travail.

— Du travail ? On a fini les exercices. »

Emna se retint de justesse d'ajouter : même toi.

« Chez vous il est quatre heures de l'après-midi, chez moi il est huit heures du matin. »

Emna n'avait jamais pensé au problème du décalage horaire. Pour elle, la classe débutait le matin et finissait au milieu de l'après-midi.

Elle se rendait compte, tout à coup, que João se levait aux alentours de minuit – ou veillait jusqu'à minuit – pour suivre les cours de maître Moda.

« Faut que j'aille, reprit le Brésilien.

— Je pourrai te revoir quand ?

— Essaie dimanche. Vers onze heures. Enfin, dix-neuf heures pour toi. »

Il interrompit la connexion sans laisser à sa correspondante le temps de réagir. Emna demeura un long moment songeuse avant de réunir les autres sur sa page perso.

« Il a du... travail ? s'étonna Salomé. Mais les enfants ne travaillent pas !

— Que tu crois ! Les entreprises délocalisées de mon père emploient des enfants, affirma Théo. Et même très jeunes. Je l'ai appris en visitant sa double comptabilité.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé dans les archives ? demanda Emna.

— Aucune inscription. Aucun ordre de virement. Aucune trace d'un quelconque João.

— Attendons dimanche, proposa Emna. Je réussirai peut-être à en savoir un peu plus. »

L'après-midi du dimanche s'égreña avec une lenteur désespérante. En proie à une fébrilité inhabituelle, Emna levait sans cesse les yeux sur la pendule fin ^{xx}^e que ses parents avaient dénichée à prix d'or sur un site de vente aux enchères.

Elle rongea son frein jusqu'à dix-neuf heures. Elle essaya de tromper son impatience en consultant les archives de la télévision du ^{xxi}^e siècle. Ces extraits la fascinaient : issus d'une époque très proche, ils semblaient surgir d'une période lointaine, oubliée, de l'humanité. Papa et maman les regardaient avec émotion, s'extasiaient bruyamment sur le naturel de tel homme ou de telle femme enfermés dans un loft, regrettaient l'innocence perdue des humains modifiés. Pourtant, sans la correction génétique, sans le développement fulgurant de la biotechnologie, ils n'auraient pas gardé cette apparence de jeunes gens de vingt-cinq ans, eux qui en avouaient soixante-deux pour papa et soixante-six pour maman. Ils n'auraient même pas eu d'enfant. Maman avait conçu Emna à soixante ans et porté sa fille les trois mois réglementaires exigés par la loi Éthique et Maternité, quatre-vingt-dix jours amplement suffisants pour, selon les embryopsychiatres, nouer un lien charnel avec le fœtus.

À dix-neuf heures précises, Emna se rendit sur la page de João. Il l'attendait, souriant comme toujours.

« Tu ne souhaites pas être mon amie mais, les autres et toi, vous me considérez en tant que gênant et cherchez un moyen de m'éliminer

de la classe, lança-t-il en guise de bienvenue.

— Mais...

— Laisse-moi finir. Après tu seras libre d'agir comme à ta guise. Je t'invite dans une visite guidée. »

Le visage de João s'effaça, supplanté par l'image d'une pièce. La caméra se déplaça sur les murs, sur le sol, sous le plafond, révéla des cloisons de tôle et de bois, des tentures de jute, des banquettes défoncées. C'était l'une de ces baraques de bric et de broc qu'on voyait dans certains reportages sur le Cablenet. Par les trous du plafond tombaient des rayons de lumière sale qui révélaient des dizaines de visages, jeunes et moins jeunes, entassés devant un antique écran à plasma.

« Mes condisciples, dit la voix de João. À chaque fois que je me connecte sur L'École à la maison™, nous sommes entre trente et cinquante à suivre le cours. »

La webcam s'éloigna de la maison et se promena le long d'une favela jonchée d'immondices. Des flaques d'une eau noire parsemaient la terre battue entre les constructions enchevêtrées. Des nuées de grosses mouches recouvraient des corps recroquevillés et criblés de plaies purulentes.

« Tu m'as demandé où j'habitais, l'autre jour, poursuivit João. Pas la peine de dire, il suffit de montrer. C'est la même chose sur des dizaines de kilomètres. »

L'image tressauta pendant quelques instants avant de se stabiliser à nouveau. Le Brésilien avait gravi une éminence d'où il avait une vue d'ensemble de l'agglomération. Ni les colonnes de fumée, ni les clochers ni les minarets ne parvenaient à briser la monotonie de l'océan de tôles ondulées, rouillées, cabossées. Des gémissements et des vociférations se détachaient de temps à autre de la rumeur assourdissante.

Emna faillit interrompre la connexion : elle ne sortait pas souvent de chez elle (une fois par semaine, et encore), et elle rencontrait les pires difficultés à affronter un environnement pourtant ordonné, agréable, rassurant. Une réaction absolument normale, disait la pédago-commerciale. Votre fille s'adaptera très vite quand le temps sera venu pour elle de s'insérer dans la communauté.

Parents, L'École à la maison™ ne fait pas de votre enfant un inadapté social. Au contraire : il apportera son propre équilibre, sa propre harmonie au monde, il sera l'un de ceux qui auront entraîné l'humanité sur la voie de la connaissance et du progrès.

L'objectif de la webcam revint se fixer sur le visage de João. Dans la lumière du jour, il paraissait nettement plus vieux que dans la

fenêtre de sa page perso.

« Le prix d'une année scolaire à L'École à la maison™ est de trente mille euros de l'Europe unie. C'est vingt-cinq ans de salaire pour cinquante ouvriers de chez moi. Impossible pour nous de payer. Notre gouvernement est en faillite, nous n'avons plus d'écoles, plus de professeurs. Un jour, une femme est venue dans la favela et nous a montré comment pirater les cours. Elle appartenait à un mouvement international clandestin pour la gratuité et la diffusion des connaissances. Elle a reprogrammé maître Moda pour qu'il m'accepte dans sa classe. Simplement lui et vous, les douze autres élèves, êtes informés de ma présence. Pas L'École à la maison™. »

Son sourire se voila d'une légère amertume.

« Nous n'avons pas la puce biologique, reprit-il. Nous sommes des naturels. Et puis il faut que tous mes condisciples comprennent les exercices. C'est pourquoi nous sommes souvent en retard.

— Pourquoi... pourquoi... »

Sa question s'étrangla dans la gorge d'Emna.

« Nous n'avons pas le choix. Vous non plus : des millions d'enfants de chez moi meurent du sida. Les autres ont faim et sont prêts à se transformer en bombes humaines. Le Mouvement pour la diffusion de la connaissance dit que la seule façon d'éviter le conflit, c'est d'instruire des gens qui pourront prendre dans leurs mains les rênes de leur pays.

— Pourquoi... me raconter tout ça ? »

La caméra recommença à se promener entre les toits de tôle, se perdit un instant dans la grisaille du ciel, s'attarda sur un groupe d'enfants au ventre distendu en train de barboter dans une mare de boue.

« Vous êtes parmi les élèves les plus intelligents de l'Europe unie et, tôt ou tard, vous auriez fini de savoir que j'étais un clandestin. Autant vous le révéler tout de suite. À vous à prendre votre décision. Si elle n'est pas favorable, nous piraterons un autre cours.

— Nos familles le savent. Tôt ou tard, L'École à la maison™ l'apprendra.

— Vos parents ne se plaindront pas : ils ont trop peur que vous soyez exclus. »

Emna comprenait maintenant pourquoi maître Moda agitait le spectre du ministère de l'Éducation : même conseillés par les avocats les plus renommés, les gens fortunés hésitent à s'attaquer à une administration européenne. Ses parents, qui râlaient en privé, n'avaient jamais adressé de plainte officielle à la pédagogie-commerciale.

« Et le test NQI ? Vous l'avez trafiqué aussi ? »

João eut un rire musical qui déclencha des frissons dans la nuque d'Emna.

« C'est le seul truc que maître Moda n'a pas voulu – ou pu – changer. Nous étions quarante-deux à passer le test ! C'était un bordel joyeux, comme vous dites en français !

— Et tout le monde se lève à minuit ?

— Quand l'un de nous manque, c'est qu'il est mort.

— Tu as quel âge ?

— Douze ans. Six de plus que toi.

— Ton travail, c'est quoi ?

— La récupération du verre et du plastique dans les champs d'ordures. J'ai de la chance : certains n'ont pas d'autre choix que de se prostituer ou de vendre un de leurs organes. »

Emna refoula à grand-peine une violente montée de larmes. Depuis combien de temps n'avait-elle pas pleuré ? Prise de panique, elle coupa la connexion et resta hébétée devant son écran transparent souligné par des contours lumineux. Une douleur aiguë lui irradiait la nuque.

L'École à la maison™ vous assure à vous, parents, la tranquillité de l'esprit ; à vous, enfants, une connexion infinie avec le monde. L'École à la maison™, un programme AvanTech.

Les larmes roulaient en silence sur les joues d'Emna. Elle n'était pas allée au monde extérieur, le monde extérieur était venu à elle. Elle eut envie de crier, mais on n'élevait pas la voix dans une maison où régnaient calme, luxe et volupté. Pourrait-elle un jour pardonner à papa et à maman de lui avoir caché la cruauté des hommes ?

« Nous étudions d'abord la réaction des élèves face à ce qu'ils considèrent comme une injustice puis, comme vous pouvez le constater, nous développons leurs capacités compassionnelles, déclara la péda-go-commerciale. Votre fille a parfaitement réussi son examen de passage. Nous veillons à ce que le progrès biotechnologique n'étouffe pas l'humanité des enfants.

— Et les autres élèves de la classe ? demanda papa.

— Ils seront soumis au test d'une manière ou d'une autre. Certains refuseront l'épreuve par manque d'intérêt, d'autres échoueront, défaut d'empathie. Ils seront orientés vers une autre voie. Nous pensons, et le ministère européen avec nous, que la compassion doit faire partie de la panoplie des futurs dirigeants de ce monde. À propos d'avenir, je vous conseille en toute amitié d'investir dans les actions AvanTech : elles ont triplé en deux ans.

— Très fort, le coup du Brésilien dans son ghetto ! s'exclama papa. D'un réalisme terrifiant. On s'y croyait.

— J'espère bien : *c'était* réel, dit la péda-go-commerciale avec un

petit sourire. Nous ne combattons pas le piratage, nous préférons le recycler. Ainsi nous ne manquons jamais de cobayes pour tester le quotient émotionnel de nos élèves.

— Pas trop souvent quand même ! soupira maman. Je n'aime pas voir pleurer ma fille. »

Eurozone

1^{re} publication (en allemand) : *One Trillion Euros*,
anthologie européenne d'Andréas Eschbach,
éditions Lübbe, 2004. (Inédit en français.)

« COMBIEN de zéros après le un, t'as dit ?

— Douze, j crois bien. Peut-être même plus.

— Qu'est-ce qu'on peut acheter avec ça ?

— Tout ce qu'on veut.

— On pourra se tirer de ce bordel ?

— Y a de grandes chances, Ed ! »

La puanteur de la ville flottait dans la chaleur poisseuse de ce mois de janvier. L'électricité n'avait pas été rétablie dans le quartier depuis le passage dévastateur de Valy, le dernier cyclone, et les bâtiments restaient plongés dans une obscurité si dense qu'on ne voyait pas à cinq pas devant soi. Comme chaque soir, des milliers de HZ s'étaient rassemblés dans le grand hall de l'ancienne gare de l'Est. Bien que partiellement détruit, le toit de verre et d'acier offrait un abri sûr contre les averses torrentielles qui traversaient la nuit comme des escadres étourdissantes. Et puis les chasseurs d'organes et autres trafiquants de viande humaine ne s'aventuraient jamais dans un campement gardé du crépuscule à l'aube par des sentinelles armées.

J'ai repoussé ma couverture et me suis redressé pour mieux dévisager Nat. Jamais encore elle ne m'avait entraîné dans un coup foireux.

« T'as dit des... euros ? »

Son hochement de tête a fait danser ses mèches folles devant ses yeux globuleux.

« J'croyais que l'euro valait plus que dalle... »

Nat a eu ce mouvement des lèvres dont je n'ai jamais su si c'était un sourire ou une grimace, puis elle a jeté un coup d'œil furtif par-dessus son épaule.

« Faux, Ed. On a jusqu'au 31 juillet pour changer les euros ou les riyals en dolluans.

— À la banque ? T'es ouf ! Ils ne nous laisseront même pas entrer !

— J'connais un fourgue. La moitié pour lui, la moitié pour nous.

— Putain, l'arnaque !

— C'est ça ou rien, Ed. »

Les frissons qui me parcouraient l'échine chuchotaient que j'avais déjà accepté sa proposition, mais j'ai ressenti le besoin de discuter, de me rassurer. Non loin, un ronflement tapageur dominait un chœur d'expirations sifflantes.

« Pas dangereux, tu dis ?

— Du gâteau, Ed !

— Comment tu l'as eu, ce plan ? »

Son nez s'est plissé. Une fraction de seconde, j'ai entrevu la petite vieille qu'elle ne serait sans doute jamais.

« J'ai mes sources... »

J'ai feint de tourner et de retourner ses arguments dans ma tête, puis j'ai prononcé la phrase fatidique.

« C'est pour quand ? »

Elle s'est approchée de moi. Son odeur forte, troublante, m'a enveloppé comme une ombre. Elle a remonté un pan de sa veste en cuir. Une crosse cabossée dépassait de son pantalon et s'enfonçait dans les plis de son ventre.

« Pour tout de suite, Ed. »

Je me suis mordu la lèvre inférieure jusqu'au sang. La nuit, les risques étaient multipliés par dix, par cent, par mille. Les trafiquants de viande humaine, les gangs tribaux et les brigades du JP, le Jihad permanent, se partageaient les quartiers non contrôlés de la ville, et ni les uns ni les autres n'accordaient la moindre valeur à la vie d'un hors-zone – hormis ses organes, revendus aux riches zonards retranchés dans leurs quartiers forteresses. Ils ne daignaient même pas achever leurs proies avant de leur prélever les yeux, le foie, les poumons, les reins, les testicules, un bras ou une jambe. J'ai failli dire à Nat que je me défilais, mais la peur de la décevoir fut plus forte que ma frayeur. J'ai passé mon treillis et je me suis levé, abandonnant ma couverture roulée en boule sur le carton qui me servait de matelas.

Elle m'a entraîné entre les corps endormis vers la sortie de l'ancienne gare de l'Est. L'homme de faction devant la petite porte latérale a pointé le canon de son flingue sur la nuit chahutée par des haleines tièdes.

« Vous êtes bien sûrs de vouloir sortir ? »

Nat l'a fixé d'un air provocant avant de s'engager d'un pas résolu sur la place vide.

L'averse nous a surpris alors que nous parcourions une avenue anonyme criblée de cratères. Nous nous sommes réfugiés à tâtons dans un immeuble éventré et recroquevillés sous un plafond à moitié défoncé. Les gouttes ont dégringolé pendant une heure dans un grondement de fin du monde. Nat profitait de l'exiguïté des lieux pour

se serrer contre moi, du moins c'est ce que je me suis plu à croire. Je serais bien resté jusqu'à l'aube dans sa tiédeur. Je la connaissais depuis deux mois, un bail plutôt long pour des hors-zone, mais je commençais tout juste à la regarder comme une fille. Elle ne présentait aucune de ces tares apparentes inoculées par les néovirus, c'est déjà un critère de beauté. Je l'avais rencontrée sur un coup de tête : un soir, alors que je marchais à quatre pattes vers mon carton, mon front avait heurté le sien avec une telle force que je lui avais ouvert l'arcade sourcilière.

« Le mec, c'est un vieux, a-t-elle murmuré. Y a personne pour le défendre. Il nous le refilera, son putain de blé, ou on lui défonce sa sale tronche ! » Je l'ai soupçonnée de parler pour dissiper son propre trouble. Elle a allumé une lampe de poche qu'elle avait récupérée Dieu seul sait où. Le rayon faiblard s'est aventuré dans l'entrebâillement de sa veste où il a déniché un bout de peau et la crosse rouillée de son flingue. J'aurais donné cher pour me trouver à la place du canon.

« Un trillion, ça vaut le coup, non ? »

J'ai acquiescé, même si je n'avais aucune idée de ce que représentait un trillion. Majoub, un ancien professeur échoué chez les HZ, m'a inculqué des notions rudimentaires de calcul, mais j'ai toujours un peu de mal avec les nombres à plus de six chiffres.

« On se casse d'ici, Ed ! »

Avec un rire sauvage, elle m'a tiré par la manche. Le grondement de l'averse s'éloignait comme les tambours d'une armée en campagne. Les vieux affirmaient que de leur temps les tempêtes n'étaient pas aussi fréquentes ni aussi fortes, qu'il n'y avait pas beaucoup de monde à dormir dans les rues, qu'on pouvait se la couler douce devant des centaines de chaînes de télé. J'avais failli à plusieurs reprises leur demander pourquoi ils avaient laissé leur ancien paradis se transformer en enfer.

Le temps pourri a ceci de bon qu'il maintient les prédateurs dans leur antre, y compris les fanatiques du Jihad. Ceux-là préparaient depuis des lustres l'invasion de l'Europe, mais le gros des armées islamiques s'était déployé sur les plaines du Kazakhstan et de Russie pour enrayer la progression des troupes de libération sino-américaines. Majoub, le prof, comparait la vieille Europe à un navire sur le point de sombrer : l'affairisme et la corruption avaient ouvert les premières voies d'eau, les poussées nationalistes les avaient agrandies, les brigades martyres du JP avaient porté les derniers coups. Il disait aussi qu'elle ressemblait à une vieille femme abandonnée, mourante, figée dans sa splendeur passée, rongée par l'acidité de ses souvenirs.

De la ville d'avant, de la ville du paradis, ne subsistaient que des façades aux fenêtres sombres et béantes comme des orbites vides.

Seuls les véhicules munis de chenilles pouvaient franchir les rues et les places défoncées. Une végétation luxuriante soulevait le bitume ou le ciment écaillés, courait le long des murs, s'engouffrait sous les toits, envahissait les porches et les cours intérieures. Des rugissements de moteur, des détonations, des explosions, des hurlements retentissaient dans le lointain.

La main glissée sous sa veste, Nat marchait désormais d'un pas nerveux. Elle s'est arrêtée à deux reprises dans l'ancien quartier du Châtelet pour sonder la nuit. J'ai espéré, je l'avoue, qu'elle nous ramènerait tout de suite à la gare de l'Est, mais elle s'est enfoncée dans les ténèbres en direction de la Seine. Nous sommes arrivés devant le Change, l'un des trois derniers ponts qui n'ont pas été détruits par l'une ou l'autre faction.

Nat a tiré son flingue et déverrouillé le cran de sûreté avec l'assurance d'une vraie pro. Un drôle de calibre, sans doute l'une de ces imitations grossières fabriquées par les clans tibétains avec des matériaux récupérés dans les décombres. Avec ce genre de pétard, on n'était jamais sûr de quel côté allait partir la balle. Je n'ai pas osé lui demander si elle s'en était déjà servie, ni même où elle l'avait déniché. Moi, je n'avais pas assez de fric pour m'en acheter un aux revendeurs qui pullulaient le long des berges. Je devais me contenter pour l'instant du couteau hérité de mon père – c'est tout ce que j'avais réussi à récupérer sur son cadavre.

Nat s'est engagée sur le pont avec une prudence de chatte échaudée. Elle s'est tassée cinq mètres plus loin contre le parapet et, d'un geste du bras, m'a fait signe de la suivre. La lune et les étoiles ont choisi ce moment pour briller entre les nuages déchirés. Accroupi derrière un tas de pierres, j'ai hésité un long moment avant de me lancer sur les traces de Nat, la gorge sèche, le cœur déglingué, les yeux rivés sur les ténèbres. Elle m'a accueilli avec un sourire narquois et s'est aussitôt remise en marche. Au milieu du pont, la panique est montée en moi à la vitesse d'un cheval au galop. Les trafiquants de chair humaine pouvaient maintenant surgir des deux côtés à la fois. Il ne nous resterait plus, pour sortir du piège, qu'à sauter dans une Seine écumante, gonflée de rage par les pluies incessantes – je n'ai jamais appris à nager.

Un vrombissement a retenti derrière nous, la lumière de phares a éclaboussé le revêtement luisant du pont.

« Fonce ! » a hurlé Nat.

Elle s'est redressée et a couru en direction de l'île de la Cité. Au rugissement du moteur s'est associé un grincement de chenilles sur les pavés. J'ai pris mes jambes à mon cou, tenaillé par la peur atroce de tomber de l'autre côté sur un deuxième véhicule ou sur une horde de pilliers d'organes. Par chance, nos agresseurs n'avaient pas eu le

temps d'occuper les deux rives. J'ai accéléré l'allure et je me suis jeté, au sortir du pont, dans la zone de ténèbres où s'était déjà évanouie Nat.

« Par là, Ed ! »

Je l'ai suivie dans un dédale de ruines. Nous nous sommes arrêtés après avoir franchi le gué de pierres et de poutrelles métalliques qui relie la Cité à la rive gauche. Nous avons repris notre souffle et nos esprits sur le parvis d'une ancienne église.

« C'était qui, à ton avis ? Des dépeceurs ?

— J'dirais plutôt une brigade du Jihad.

— On n'était pas obligés de cavalier comme des oufs, alors ? »

Le regard oblique qu'elle m'a jeté m'a transpercé comme une lame.

« J'sais pas si tu l'as remarqué, Ed, je suis une fille ! Les mecs du JP, ils aiment pas voir les meufs dehors. Surtout en pleine nuit. Surtout sans voile. Ils m'auraient chopée, ils m'auraient... ils m'auraient... tu comprends ? »

J'ai acquiescé d'un clignement de cils.

« Tu veux que je te dise, Nat, je sais pas si un tri... trillion d'euros valent le coup de se foutre des trouilles pareilles. »

J'ai regretté d'avoir dit ça, mais les mots s'étaient envolés de ma bouche comme des papillons ivres et je ne pouvais plus les rattraper. Elle m'a alors caressé le crâne, que je rase tous les trois jours pour couper les cheveux sous les pieds des poux et autres parasites. La tendresse de son geste m'a bouleversé.

« Tu comptes rester jusqu'à la fin de ta vie dans un merdier pareil, mec ? On n'aura peut-être jamais une autre chance de foutre le camp.

— Pour aller où ?

— Le plus loin possible. »

Nous avons enfin vu de la lumière. Une débauche de lumière le long des avenues, sur les façades, dans les boutiques. Le Montparnasse, la ville protégée, la Zone où nous ne pouvions rien acheter ni vendre, où les gens comme nous n'existaient pas. Nous étions dépourvus du précieux sésame, la puce biologique insérée dans le dos de la main, qui sert à la fois de pièce d'identité, de carte bancaire et de portail d'accès au réseau. La loi européenne permet en principe d'en obtenir une après constitution d'un dossier, mais il ne reste pratiquement plus de bâtiments administratifs, ni d'administrations d'ailleurs.

Le Montparnasse grouille de monde à toute heure du jour et de la nuit. On y trouve toutes les drogues qu'on puisse imaginer, des prostituées de toutes sortes, de gigantesques tripots où les joueurs

parient sur les courses, les guerres et les catastrophes naturelles. Alimentée par une centrale nucléaire gardée en permanence par des centaines d'hommes, la Zone ne connaît jamais de panne d'électricité.

Nous nous sommes aventurés sur les trottoirs ruisselants de lumière. Des rigoles agonisaient dans les caniveaux.

« La meilleure façon de ne pas se faire remarquer, c'est de se fondre dans la masse », m'a soufflé Nat.

Même si le bruit et la clarté éloignent les dépeceurs et autres espèces de vampires, nous n'étions pas vraiment en sécurité dans le Montparnasse : que des zonards abrutis de drogue ou d'alcool décident de s'amuser avec nous, de nous prendre pour cibles, de nous vider leur chargeur dans le ventre, et personne ne les en empêcherait, ni les passants, ni les milices, ni l'europole (les ruines de la police européenne, les euroflics, les zéroflics). Comme nous, les HZ, n'avons pas d'existence légale, nous ne valons pas davantage que les rats. Et ceux d'entre nous qui s'essayaient à la prostitution finissent presque toujours étranglés, éventrés ou découpés en morceaux par des tarés en mal de sensations fortes.

Nous avons longé les vitrines, éblouis par les panneaux clignotants. Une pute noire, adossée à une porte cochère, nous a fixés d'un air absent en fumant une cigarette au papier doré.

On ne voyait pas les billets circuler comme dans les autres quartiers : une poignée de main et quelques mots échangés sur un trottoir ou dans une boutique, et des milliers de dolluans voyageaient instantanément d'un compte à l'autre, d'une banque à l'autre, d'un continent à l'autre. J'ai aperçu une fois un billet d'un dolluan, la monnaie de l'axe sino-américain qui a détrôné l'euro et le riyal. Je le trouve plutôt moche, ce bout de papier verdâtre et barré de deux traits rouges, mais je le préfère, et de loin, au troc virtuel. Je détesterais avoir une puce savante à l'intérieur de mon corps, un parasite capable de vous traquer dans n'importe quelle situation, dans n'importe quelle planque.

Nat évitait de relever la tête. Par chance, nous n'étions pas les seuls à porter des fringues crasseuses et puantes. Bien qu'équipés de l'eau courante, les zonards n'ont pas toujours le courage de laver leurs vêtements. Des bagnoles plus ou moins rafistolées fondaient dans les flaques et soulevaient de somptueuses gerbes de boue. Des cascades de cris et de rires tombaient des fenêtres entrouvertes.

Nous avons contourné GZZ 12, l'énorme colline de débris laissée par l'effondrement de la tour Montparnasse. Elle a été démolie, selon Majoub, par deux hélicos suicides bourrés d'explosifs. GZZ signifie Ground Zéro Zone, et on lui accole le chiffre de 12 parce qu'elle a été la douzième tour occidentale dégommée par le Jihad.

Nous avons à nouveau plongé dans une obscurité trouée par instants par les phares des bagnoles.

« C'est plus très loin », a soufflé Nat.

Un grondement assourdissant accompagné d'un éclat intense nous a fait tressaillir. Sans doute la déflagration d'une de ces mines posées par les gangs ou les brigades du JP. Nous sommes restés planqués dans une cour intérieure jusqu'à ce que le silence retombe. Le vent chaud a dispersé les odeurs de poudre et de métal fondu.

Nous nous sommes engagés dans une rue en apparence intacte, trop étroite pour les blindés et les camions, bordée de bagnoles tapies le long des trottoirs comme des sauriens engourdis. Des ombres s'agitaient mollement dans des niches ténébreuses, des types défoncés au chlaach, une saloperie venue de l'Est qu'on s'injectait dans les veines et qui vous transformait en légume béat au bout seulement de quelques semaines. Nous n'avions pas grand-chose à craindre d'eux – en principe – car tous les jours arrivent de nouveaux mélanges dont personne ne connaît les effets secondaires.

Des voix pâteuses, traînantes, nous ont interpellés.

« Hé, hé, vous deux, z'avez pas un petit virement, mille dolluans, allez quoi, z'avez juste à nous donner la main et prononcer votre foutu code... »

J'ai entendu le grincement d'un cran de sûreté. J'ai cru que Nat avait tiré son flingue pour tenir les défoncés à distance – une idée stupide, le chlaach inhibe toute notion de danger –, mais elle s'est arrêtée devant une porte et a pressé une dizaine de touches sur un antique clavier encastré dans une niche murale. Le battant métallique s'est ouvert dans un claquement et Nat s'est glissée dans un hall d'où s'envolaient les marches blêmes d'un escalier tournant. Ma petite voix intérieure m'a soufflé que je me précipitais la tête la première dans une putain d'embrouille. Le cœur brinquebalant, les pensées emmêlées, j'ai fini par suivre Nat : elle avait raison, je n'allais tout de même pas rester toute ma vie dans le foutoir de l'Eurozone. Le rayon de sa lampe a révélé un plâtre craquelé, parsemé de taches grises.

À la pierre des premières marches a rapidement succédé un bois en partie vermoulu. Chaque craquement des lattes semblait réveiller la Terre entière. Ça m'a rappelé l'histoire, racontée par Majoub, de ces oies sacrées dont les cris ont empêché un chef gaulois de conquérir Rome.

Sur le palier du troisième étage, Nat s'est dirigée sans hésiter vers une porte blindée. Elle a planqué son flingue sous sa veste, m'a fait signe d'approcher et m'a montré un petit œil sombre ouvert dans le métal criblé d'impacts de balles.

Une caméra de surveillance.

Mon sang s'est gelé, j'ai failli prendre mes jambes à mon cou,

mais, rassuré par le calme de Nat, je me suis contenté de serrer le manche de mon couteau dans la poche de mon treillis. Un grésillement s'est insinué dans l'obscurité plus épaisse que de la boue. Un regard invisible, inquisiteur, m'a incendié le front, le nez, les joues. Le genre de regard que jettent les dépeceurs à leurs victimes. J'ai frissonné, le manche de mon couteau m'est rentré profondément dans la paume. Nat m'a souri comme si tout ce cirque n'était pas sérieux, comme si elle me faisait une bonne farce. J'ai eu l'envie, brève mais violente, de lui écarter sa veste, de contempler enfin ses bosses intrigantes sous le cuir usé.

La porte s'est ouverte avec une telle soudaineté que j'ai reculé d'un pas. Un carré de lumière rougeâtre s'est découpé sur le parquet. Nat m'a saisi par le poignet et tiré à l'intérieur de l'appartement.

Un canapé, deux fauteuils et une table basse meublaient la première pièce. D'immenses miroirs piquetés s'ouvraient comme des fenêtres absurdes sur les murs parés de tentures sombres. L'odeur indéfinissable, oppressante, m'a retourné les tripes.

« Bon, il est où, ce... »

Nat m'a ordonné de me taire en me posant l'index sur les lèvres. Elle a ouvert une porte et est entrée dans une seconde pièce beaucoup plus grande, éclairée par des appliques d'angle. Nous nous sommes avancés dans l'allée encombrée d'une forêt de meubles, de livres et d'objets. La poussière tendait un linceul blême sur des centaines d'existences passées. J'aurais bien pris un peu de temps pour explorer ces gisements d'un siècle encore tiède, mais, d'une mimique, Nat m'a indiqué que nous n'étions pas là pour nous attendre sur les mondes morts.

Nous avons longé un couloir obstrué de piles de journaux. Nat ne marquait aucune hésitation pour s'orienter dans l'appartement. Elle l'avait déjà visité, et à plusieurs reprises sans doute. Nous nous sommes engouffrés dans une chambre mal éclairée. L'odeur âcre, piquante, m'a obligé à me pincer les narines.

Le vieil homme était adossé à la tête d'un immense lit, soutenu par un énorme coussin. Crâne chauve, tavelé, yeux vitreux, rides foisonnantes, cou décharné, vêtu d'une ample chemise constellée d'auréoles.

« Te voilà, ma beauté. Tu m'as amené un petit ami, c'est bien. Très bien. »

Sa voix éraillée m'a vrillé les nerfs pire que le crissement d'un caillou sur un vieux rail.

« J'te présente Ed », a dit Nat en s'asseyant sur le lit.

Elle a posé sa main sur l'avant-bras du vieux. Pas possible qu'elle, si jeune, si pleine de vie, et ce débris humain... Je me suis contenu pour ne pas sortir mon couteau et le leur planter dans la gorge à tous

les deux. J'ai avisé la cuvette d'un chiotte entre deux monceaux de fringues et j'ai compris que la puanteur venait de là. J'avais maintenant hâte de déguerpir, de me replonger dans l'haleine tiède de la nuit.

« Tu as pu t'acheter ce que tu voulais avec l'argent que je t'ai donné la dernière fois, ma beauté ? »

Nat m'a lancé un regard de biais où j'ai décelé à la fois de la détresse et de la détermination.

« J'ai eu juste assez. » Elle a changé de position et glissé la main sous sa veste. « Mais il m'en faudrait plus. Beaucoup plus. »

Le vieux lui a caressé la joue en lâchant une série d'expirations sifflantes, sa manière à lui de rire, je suppose. La vue de ses grosses veines se baladant sur la peau mate et lisse de Nat m'a révolté.

« Ne deviens pas trop gourmande, ma mignonne. Voyons plutôt comment nous pourrions nous amuser tous les trois... »

Elle s'est dégagée d'un retrait du torse, a dégagé son bras et pointé son flingue sur la face du vieux. La vitesse à laquelle son visage s'est transformé en un masque implacable m'a sidéré.

« J'veux tout ! Tout, t'entends ? ou je t'explose ta sale gueule ! »

Il n'a pas eu l'air surpris, pas vraiment en tout cas, il s'est enfoncé dans son coussin avec un borborygme de tuyau crevé.

« Qui t'a envoyée la première fois ? »

— On s'en fout ! Je sais que tu planques un trillion d'euros en espèces quelque part dans ton bordel et, si tu ne me dis pas où, je te jure, je te jure que je te défonce le crâne. »

Il l'a dévisagée avec tout le mépris qu'il n'avait pas encore réussi à écouler dans sa longue vie, puis il a levé une main et montré l'éclat rougeâtre de sa puce sous sa peau fissurée.

« Je suis un zonard, ma beauté. Si ma puce s'éteint, les euroflics débarqueront chez moi en moins de trois minutes. »

Nat a ricané.

« Les zéroflics, ils ont d'autres choses à foutre ! Alors, où tu le planques, ton fric ? »

Il a repoussé la couverture rouge et matelassée, dévoilant des jambes nues, velues, si maigres qu'elles n'avaient sans doute plus la force de le porter. Des pattes d'araignée.

« Si je ne te le dis pas, tu me tueras. Si tu me tues, tu ne sauras jamais où je l'ai caché. »

Son ton, provocant, ironique, a soufflé comme un ouragan sur la colère de Nat. Elle lui a abattu le canon de son arme sur l'arête du nez. Il a poussé un couinement, joint ses mains au-dessus de sa bouche. Des larmes se sont échappées de ses yeux, du sang a coulé entre ses doigts croisés. J'ai compris à cet instant qu'elle lui faisait payer toutes les heures – les nuits ? Nat n'était pas venue à la gare de l'Est pendant

une semaine et elle ne m'avait jamais donné d'explication sur cette éclipse – qu'il l'avait obligée à passer avec lui. Elle l'a frappé une deuxième fois, sur le crâne, avec la crosse. Un craquement sinistre a retenti. Le vieux s'est affaissé sur le lit comme un sac vidé de ses grains. Le rouge presque noir de son sang s'est dilué dans le rouge de la couverture. Son interminable gémissement s'est terminé par des mots hachés qui ont fini par s'agencer en phrases.

« Ces salauds, ils ont tout bousillé... Les spéculateurs, les boursicoteurs... Ils ont fini par avoir la peau de l'euro... Le dolluan, la monnaie bâtarde, le mariage du dollar et du yuan, l'union des extrêmes... La pince s'est refermée sur la grande Europe... Nous avons dormi trop longtemps sur nos certitudes, sur nos richesses... L'Europe en est morte. Morte... Et vous, petits charognards ! pas... pas question de vous refiler un seul de mes euros. Vous ne les aurez jamais... jamais... »

Un gargouillement s'est échappé de ses lèvres entrouvertes, suivi d'une expiration sifflante. Il n'a plus bougé, et nous sommes restés un long moment sans réaction avant que Nat lui soulève le menton avec le canon de son flingue.

« Mort, ce con ! J'ai dû cogner un peu fort. Merde, faut fouiller tout ce putain d'appart' maintenant.

— Et si les zéroflics se pointent ? »

Elle a haussé les épaules.

« Faut savoir prendre des risques dans la vie, Ed.

— T'as pas une petite idée d'où il a planqué son fric ? »

Elle a secoué la tête dans un froissement de cuir.

« T'as... t'as pourtant fait tout ce qu'il te demandait, non ? »

Ses yeux se sont embués. Elle a contemplé le cadavre en se mordillant la lèvre inférieure.

« C'est... c'était un vieux, Ed, il voulait juste me... enfin, me regarder. Et aussi me peloter, un peu. Il peut plus, il pouvait plus... tu comprends ? »

Nous avons décidé de chercher ce qui pouvait ressembler à la porte d'un coffre. Au bout de trois heures, alors que nous avions déjà remué des tonnes de meubles, de journaux, de bouquins et de poussière, une phrase du vieux m'est revenue en tête.

Nous avons dormi trop longtemps sur nos richesses...

J'ai aussitôt foncé dans sa chambre, suivi par les jurons et les pas précipités de Nat, j'ai planté mon couteau dans le matelas et pratiqué une large déchirure dont j'ai écarté les bords. Quand j'ai entrevu les premières liasses, un tressaillement de joie m'a décollé du plancher.

« Il dormait dessus ! T'es génial, Ed ! J'aurais dû y penser ! »

Nat m'a sauté au cou, m'a embrassé sur la joue, puis elle a poussé le cadavre qui s'est affaissé sans un bruit dans l'espace entre le lit et le

mur.

Un trillion, ça représente un sacré paquet de billets, même en coupures d'un million d'euros. Nous avons bourré quatre grands sacs trouvés dans l'ancien salon et vidés de leurs fringues ou de leurs paperasses. Curieusement, notre euphorie est retombée comme un soufflet. Nous réalisions pourtant le rêve de tout HZ, mettre la main sur un magot, entrouvrir la porte d'une nouvelle vie, mais nous devions encore transporter les sacs jusqu'à la tanière du fourgue, récupérer nos dolluans, filer sans encombre de la ville, gagner une de ces régions où la liberté n'est pas qu'un mot du dictionnaire.

Nous ne sommes pas allés bien loin. En bas de l'escalier, un faisceau de lumière vive nous a éblouis, pétrifiés. Des ombres ont bougé dans l'obscurité, des semelles ont crissé sur le carrelage. Dehors, un crachin continu tirait un voilage sinistre sur la cour de l'immeuble.

« Un tuyau de première, hein, Nat ? Comme tu vois, t'auras pas besoin de crapahuter jusque chez moi. Je savais bien que t'étais une petite maligne. Moi, j'ai jamais réussi à lui tirer les vers du nez, à ce vieil enfoiré ! T'as assez bossé comme ça. Je suis venu récupérer le paquet. »

Les menaces contenues dans la voix pourtant grave et calme m'ont transi jusqu'aux os. Nat a posé les sacs par terre et s'est essuyé le front d'un revers de main.

« T'as les dolluans en échange ? »

Je ne distinguais pratiquement rien, mais je me doutais qu'il n'y avait pas que des regards braqués sur nous.

« Laisse-moi d'abord vérifier. Ça risque de prendre un peu de temps. »

Elle a acquiescé d'un hochement de tête en apparence résigné, mais j'ai décelé une peur immense dans ses yeux.

« De toute façon, a repris la voix, ce papelard, c'est de la monnaie de singe. Ça vaut quoi ? Dix ou quinze mille dolluans à tout casser. »

Dix ou quinze mille ? Moins impressionnant qu'un trillion, mais plus parlant, et ça représentait largement de quoi se payer un voyage vers un pays sans chien ni puce.

« Tu te fous de moi ? a rétorqué Nat. J'changerai pas ce fric pour moins d'un million de dolluans !

— Tu le changeras pour le prix que j'aurai fixé, petite pute ! C'est pas parce que t'as baisé avec moi que... »

Nat a plongé hors du faisceau lumineux.

« Sauve-toi, Ed ! »

Un coup de feu a claqué, un éclat rageur a déchiré les ténèbres, j'ai entendu le bruit mou d'une balle s'engouffrant dans les chairs. Le faisceau a vacillé, s'est baladé sur les murs, sur les pierres de l'escalier,

sur le carrelage fendillé. D'autres coups de feu ont répondu, la nuit s'est emplie d'une violente odeur de poudre. Affolé, tétanisé, je me suis tassé contre un mur et planqué derrière mes deux sacs. Nat a riposté sans cesser de bouger. D'autres faisceaux ont essayé de la capturer, mais à chaque fois elle leur a échappé d'une roulade, d'un crochet, d'une pirouette.

« Sauve-toi, Ed ! »

Sa voix m'a sorti de ma torpeur. Les balles miaulaient autour de moi. J'ai profité d'une brève accalmie pour me glisser sous l'escalier. Je me suis cogné contre une porte, elle s'est ouverte dans un craquement.

« Le gosse ! Il se tire ! »

J'ai dévalé une échelle de meunier sur les fesses. Me suis retrouvé les quatre fers en l'air sur une terre humide. Tenant toujours les sacs, je me suis relevé, j'ai couru droit devant moi, incapable de penser, talonné par la douleur et la peur. J'ai traversé plusieurs caves en enfilade. Les cris et les coups de feu se sont estompés. J'ai franchi une sorte de tunnel, gravi un autre escalier qui m'a déposé au milieu d'une bâtisse à demi effondrée. Je n'ai pas cherché à savoir où j'étais, j'ai foncé dans la première ruelle, accrochant au passage les jambes traîtresses d'un légume défoncé au chlaach. Je ne me suis arrêté qu'après avoir parcouru à toute allure une dizaine de rues. Alors j'ai pris conscience que j'avais abandonné Nat face à une horde de tueurs, mes jambes m'ont lâché, je me suis effondré sur un trottoir et, harcelé par les remords, j'ai mêlé mes larmes à la pluie.

Majoub a estimé qu'un demi-trillion d'euros valaient à peu près cent mille dolluans : « Il a fallu une sacrée dévaluation pour mettre sur le marché des coupures d'un million. Les hors-zone sont les descendants des millions de pauvres bougres acculés à la ruine après la crise des années 25. Celui qui n'a pas les moyens de consommer n'existe plus dans un monde gouverné par l'économie... »

Nat n'est jamais revenue à la gare de l'Est. Elle a sans doute reçu une balle dans la tête ou dans le cœur, mais je n'ai jamais eu le courage de m'en assurer. J'ai acheté un flingue aux réfugiés tibétains. Dix millions d'euros. Ces mecs-là, ils achètent, ils vendent, ils convertissent tout, même les billets des siècles derniers, les francs, les livres, les marks... Peut-être qu'un jour je changerai ma moitié de trillion. Peut-être qu'un jour le fantôme de Nat ne hantera plus cette putain de ville et qu'alors je n'aurai plus une seule raison de rester.

Paix bien ordonnée

1^{er} publication : *Inventons la paix*, « Librio »
éditions J'ai lu, mars 2000

CE MATIN-LÀ, après une nuit à se tourner et à se retourner sur sa couche de bois, monsieur Traoré-N'Tong se réveilla avec une certitude plus lumineuse, plus glorieuse qu'un soleil d'été.

De l'avis de tous, et en particulier des habitants de la ville de la côte atlantique où il avait ouvert son commerce quelque quarante ans plus tôt, monsieur Traoré-N'Tong était un type bien. Il n'était jamais entré en politique ni même n'avait adhéré à l'une de ces associations bénévoles dont on dit qu'elles tissent la trame sociale d'une communauté, mais son nom était sorti comme un lapin farceur du chapeau de l'ordinateur chargé de recruter les cent membres de la Conférence internationale qui allait bientôt s'ouvrir à Lhassa, la capitale du Tibet libre. Comme tous les locataires de la planète Terre, monsieur Traoré-N'Tong était relié à la toile informatique par la biopuce sertie quelque part dans son corps – il ne savait plus où, car on la lui avait greffée dans sa tendre enfance et il atteignait maintenant l'âge respectable de soixante-sept ans.

Il s'était demandé d'où lui tombait cette redoutable faveur. Il n'avait jamais reçu de condamnation, ni pour meurtre, ni pour violence, ni pour vol, ni pour fraude fiscale, ni même pour incivisme démocratique, abus génétique ou procréation excessive, mais cette virginité judiciaire, bien que fort louable, ne suffisait pas à expliquer pourquoi il avait été choisi pour faire partie d'une délégation sur laquelle reposaient les derniers espoirs du monde.

« Une erreur, ça ne peut être qu'une erreur », avait-il bredouillé lorsque la foule s'était rassemblée devant la vitrine pour commenter la nouvelle et scander son nom. Son surnom, plutôt, « *mister* TNT », parce qu'il mettait un point d'honneur à être en permanence achalandé en feux d'artifice, feux de Bengale et autres pétards.

Eh bien, jamais il n'aurait cru qu'il avait autant d'amis dans cette ville ! Être élu parmi les cent personnes qui vont décider de l'avenir de l'humanité, dites-moi ! Des esprits chagrins auraient pu objecter que, lorsque les professionnels du pouvoir se fourvoient dans l'impasse, qu'ils risquent donc d'entamer un crédit déjà maigre auprès de leurs

électeurs, ils s'en remettent au bon vieux système de la démocratie directe qui leur permet de s'en laver les mains et de détourner le mécontentement général sur une poignée d'anonymes. En joueur de go averti, monsieur Traoré-N'Tong n'ignorait pas que ses nombreux et récents amis deviendraient ses plus féroces détracteurs si, au sortir des trente jours de la conférence de Lhassa, aucun traité n'était signé. Il avait bien entendu envisagé de remettre sa démission dans le délai imparti par la loi, mais, sans bien savoir pourquoi, il avait fini par se faire à l'idée de tenir un centième de l'avenir du monde entre ses mains. Non par vanité, mais par volonté de saisir cette chance unique d'accomplir quelque chose d'important dans sa vie.

Il s'en était ouvert à sa femme, Denise, madame DD pour « Denise Dynamite », une robuste femme originaire d'un pays du Nord, aussi forte, blonde et blanche de peau que lui était mince et noir des cheveux à la pointe des pieds. Ils avaient cessé de s'aimer depuis bien longtemps, ils faisaient compte et chambre à part, mais, associés pour le meilleur et pour le pire (rayer la mention inutile), ils continuaient de se consulter pour les décisions importantes. Madame Traoré – en femme pratique, elle avait supprimé le N'Tong à son nom, trop long, trop difficile à prononcer – s'était contentée de hausser les épaules et de lever sur lui un regard d'un bleu navré et pailleté d'ironie qui signifiait : « Êtrre ton prrrblème, pauvrre vieux Trrrraorré, débrrrouiller-toi... »

Comme il n'y connaissait pas grand-chose en matière de relations internationales, il avait passé plusieurs jours à consulter le réseau, à recueillir toutes les informations possibles sur l'origine du conflit qui secouait le monde depuis maintenant plus de cinquante ans – huit cents millions de morts selon les chiffres officiels, pratiquement deux milliards selon un groupe de presse indépendant, cinq milliards selon les ultra-pessimistes et autres théoriciens des complots. Il était ressorti de ces séances de rattrapage avec une terrible migraine et une tenace impression de n'avoir rien appris de nouveau. Car, et c'est là où il avait pris conscience de la difficulté de la tâche, les politiciens, les historiens, les spécialistes avaient des événements une vision, une interprétation influencées par leur appartenance à l'un ou l'autre camp. Entre les campagnes de propagande, les pressions médiatiques, les accusations des uns, les ripostes des autres, les contre-vérités et les contradictions, les membres de la délégation, tous de simples citoyens comme monsieur Traoré-N'Tong, auraient bien du mal à démêler le vrai du faux. Les professionnels du pouvoir avaient fait appel à ces cent-là parce que, n'étant pas impliqués dans le conflit, ils auraient des choses une vision neuve, mais la neutralité totale n'existait pas – bien que résidant dans une région épargnée par le conflit, bien qu'écartelé entre ses racines asiatiques, européennes et africaines, monsieur

Traoré-N'Tong lui-même avouait une légère préférence pour l'alliance IAA, Inde-Afrique-Amérique. Par ailleurs, certains analystes du réseau soupçonnaient les élus d'avoir organisé cette conférence dans le seul but de gagner du temps et, sous l'influence de certaines grandes compagnies, d'obtenir les délais nécessaires au lancement des nouveaux programmes d'armement.

Monsieur Traoré-N'Tong se sentait donc dépassé, mais, comme le délai imparti par la loi était lui aussi dépassé, il n'avait plus la possibilité de remettre sa démission, et il risquait jusqu'à vingt ans de vieillissement accéléré s'il refusait de se rendre à Lhassa. Voilà pourquoi, tandis que le cercle grandissant de ses amis célébrait sa nomination comme une improbable manne touristique pour leur petite cité, il avait passé quelques nuits blanches dans le silence de sa chambre surchauffée – il avait demandé la climatisation trente-deux ans plus tôt, mais jusqu'alors il ne faisait pas partie des prioritaires, « une anomalie à laquelle nous devrions pouvoir remédier le plus rapidement possible », avait promis le maire, avide de se draper dans un pan de l'honneur échu à son administré. Comment un homme qui vivait dans une bourgade paisible où la guerre n'était qu'un flot d'informations parmi tant d'autres, comment un homme qui ne connaissait du fracas des armes que les détonations des pétards qu'il vendait aux enfants, comment cet homme manipulé par les professionnels du pouvoir et des médias, choisi par un supercalculateur qui avait probablement mal digéré le bogue de l'an 2000 pouvait-il emporter dans ses bagages un micron d'estime de soi-même à la conférence de Lhassa ?

Telle était la question que monsieur Traoré-N'Tong avait tournée et retournée dans sa tête jusqu'à ce que la réponse, ce matin-là, s'impose à lui.

Il se leva, se doucha, s'habilla, puis, au lieu de descendre dans la cuisine pour y préparer le petit-déjeuner comme à son habitude, il se rendit directement à la chambre de sa femme, située sur le même étage que la sienne et non climatisée elle aussi. Son cœur battait tellement fort qu'il n'eut pas l'impression d'avoir toqué à la porte lorsqu'elle vint lui ouvrir, les yeux encore bouffis de sommeil, les cheveux emmêlés, vêtue du déshabillé noir qu'il lui avait offert quelque trente ans plus tôt et qui, sur son corps déformé, ne produisait plus désormais qu'un vague effet de naufrage.

« Qu'est-ce tu vouloirrr, Trrraorrre ? »

Cette voix bourrue et cet air torve eurent sur ses résolutions le même effet qu'un coup de fusil sur une nuée d'oiseaux perchés dans l'un des grands arbres du jardin public : elles s'envolèrent toutes en même temps. Il faillit tourner les talons, prit une longue inspiration, se

raccrocha à sa résolution comme un naufragé au cou de son sauveteur :

« Discuter », réussit-il à répondre sans desserrer les dents. Elle haussa les épaules. Le haussement d'épaules était, avec le froncement de sourcils et le claquement de langue, son occupation favorite. Elle retourna s'abattre sur le lit défait, remonta le drap sur elle et lui fit signe d'entrer d'un geste las. Il se faufila entre les nombreux meubles et s'assit sur une chaise métallique à distance respectable du regard conjugal.

« Ça te prrrrendre depuis quand, envie de discuter ? Depuis que tu grrrand homme ? »

Il constata qu'elle ne s'améliorait ni en ironie ni en français, une langue devenue régionale et donc condamnée à disparaître depuis que les têtes d'œuf de l'ONU avaient imposé l'américain comme langue officielle et unique – selon les analystes du réseau, cette résolution, la 20256, n'était pas étrangère à la réaction ultranationaliste de la Chine et de certains pays européens qui s'étaient regroupés pour former la ligne PMP, Paris-Moscou-Pékin.

« Depuis ce matin. »

Il se rendit compte qu'il transpirait. Les mots n'étaient pas faciles à évacuer de sa bouche, plus sèche qu'un gâteau offert par madame DD aux bons clients malchanceux.

« Qu'est-ce que vouloirrr dirre ?

— Eh bien... »

Vraiment pas facile.

« Est-ce que je t'ai déjà... blessée ? »

Les yeux de madame DD s'ouvrirent tellement grand qu'un moment monsieur TNT crut que le ciel tout entier était passé par la fenêtre pour s'y loger.

« Mal ? Toi jamais frrrrappé moi. Et jamais me fairrre mal avec... tu savoirrrr... »

Et le regard de madame DD de plonger entre les cuisses de son mari pour souligner le « tu savoirr » en question.

« Il ne s'agit pas de cela ! » s'emporta monsieur Traoré-N'Tong.

Elle avait vraiment l'art et la manière de le sortir de ses gonds. Chez elle, les gestes de tendresse se transformaient en gifles ou coups de coude, les parties de « tu savoirr » en corvées éreintantes, les discussions franches en monuments érigés à la gloire de l'incompréhension, les dîners chez les amis en règlements de comptes publics et les silences en pénitences. Il adressa une brève prière à quelques-uns des dieux africains et asiatiques qu'il connaissait et à quelques autres qu'il ne connaissait pas, prit une longue inspiration, se tamponna le front d'un revers de manche, parvint à garder le contrôle de lui-même.

« Je voulais dire : est-ce que je t'ai déjà... vexée ? »

Madame garda le silence, les yeux larmoyants soudain, avec une expression tragique qui faisait affleurer l'enfance sur les reliefs de son visage boursoufflé. Il prit conscience qu'il avait une grande part de responsabilité dans le désastre de son couple, qu'il n'avait pas su s'immerger dans les yeux clairs de cette femme qu'il avait choisi d'épouser pour le meilleur et pour le pire (rayer la mention inutile). Il avait été ému, les premiers temps, par son air de petite fille perdue, par le contraste entre leurs peaux, entre leurs cheveux, entre leurs odeurs, mais, la lassitude étant rapidement venue s'inviter à leurs ébats amoureux, il s'était laissé dériver sur les courants sournois de la paresse, du ressentiment, de l'indifférence, de l'échec. Elle ne lui avait pas donné d'enfant ni n'avait souhaité recourir à ces techniques onéreuses de clonage mixte qui combinaient les ADN du père et de la mère, et il lui en avait gardé une rancune tenace.

« Bien sûr, tu souvent vexer moi, répondit enfin madame, la bouche entrouverte comme si elle cherchait de l'air.

— À quelle occasion ? »

Elle joua un petit moment avec un coin du drap avant de lui lancer un regard perplexe.

« Plein de fois ! Plein de fois ! Et surtout quand tu me rrrrrrocher ne pas avoir d'enfant... »

Il se leva, se rendit près de la fenêtre, vit, entre les lamelles du store, la rue s'habiller de ses couleurs hurlantes sous les premiers rayons du soleil. La journée s'annonçait chaude, moite, irrespirable. Des anciens – des plus anciens que lui – lui avaient dit que la côte atlantique avait autrefois connu des hivers rudes, que « cette saloperie de guerre avait fini par détraquer le temps ». De fait, il avait lu dans les dossiers du réseau que le climat tropical ne s'était instauré sur le sud de l'Europe de l'Ouest qu'à partir de la moitié du ^{XXI}^e siècle et que, au train où allaient les choses, le continent entier serait bientôt transformé en désert.

Qu'ont-ils fait de cette terre ? songea monsieur Traoré-N'Tong.

Qu'*ai-je* fait de *ma* terre ? rectifia-t-il aussitôt.

Les marchands ambulants déployaient leurs étals sur les trottoirs, les rideaux de fer des commerçants se soulevaient avec la vivacité silencieuse de paupières de saurien, les premières navettes aériennes gobaient les grappes de passagers sur les quais suspendus. Derrière les haies de palmiers plantées tout le long du front de mer malgré les protestations du PECD, le Parti écologiste du centre droit, les lignes blanches et fuyantes des vagues brisaient la monotonie lointaine et scintillante de l'océan Atlantique.

Ma terre, se répéta monsieur Traoré-N'Tong.

« Je voulais être père, dit-il en se retournant.

— Ah, l'orrrrgueil des mâles ! s'exclama madame DD avec un sourire amer. Tu vouloirrr êtrrrr pèrrrrr pour prrrrolonger ton nom, hein ? »

Elle n'avait pas tout à fait tort sur ce point, il dut en convenir. Les hommes des cinq continents se rejoignaient dans l'obsession de laisser une trace, d'être un maillon de la chaîne de l'éternité. C'était pour eux le seul moyen d'exercer un semblant de contrôle sur le mystère de la maternité, de l'enfantement, de la vie.

« Tu fairrrr mal à moi parrrrr que tu me voirrrr uniquement comme un ventrrrrr, Trrrraoré. Mais mon ventrrrrr aussi arrrride que les trrrrois quarts de la terrrrr. Et moi laisser fairrrr la naturrrr, pas vouloirrrr clonage. »

Il l'examina avec la stupeur de celui qui découvre un trésor dans une terre tellement familière qu'elle en est devenue abstraite. Une fois usées les premières envies, une fois consommé le détachement, il l'avait considérée comme une sorte de machine à distribuer les récriminations sans deviner un seul instant qu'elle souffrait, qu'elle aspirait à être regardée au fond de l'âme, là où n'existaient ni homme ni femme, ni passé ni futur, seulement le frémissement fondamental et pur de l'être. Pendant près de quarante ans et sans s'en rendre compte, monsieur Traoré-N'Tong avait sacrifié sa femme au nom d'un idéal paternel implanté en lui par des générations et des générations d'hommes en quête d'une immortalité chimérique.

Pendant près de cinquante ans, deux milliards d'hommes avaient été sacrifiés de la même façon sur l'autel des idées, des principes.

« Je suis venu te demander pardon », dit-il d'une voix si faible qu'il douta d'avoir parlé.

Et elle douta d'avoir entendu puisqu'elle se redressa sur le lit et se figea dans une posture d'incrédulité, le dos droit, les traits tendus, les yeux écarquillés. Le drap glissa dans un froissement et emporta dans son mouvement une des bretelles de son déshabillé.

Il se surprit à lui trouver de la beauté, oh ! pas la beauté parfaite, glaciale, des hommes et des femmes retouchés par les génoplasticiens, mais l'incomparable beauté de l'âme, une beauté qui semblait se redéployer sous la magie de son regard comme les pétales des lotus génétiquement modifiés sous la lumière encore chétive de l'aube.

« Je suis... euh... venu te parler du fond de mon cœur, reprit-il après s'être éclairci la gorge.

— Est-ce qu'un jourrr nous avoirrr déjà parrrrlé avec cœurrrr ? »

La voix de madame ne vibrait pas d'agressivité mais d'espérance. Sans doute n'avait-il pas eu la volonté d'établir la différence tout au long de ces quarante années d'existence commune, sans doute s'était-il accommodé de voir en elle l'ennemie, la coupable, la mécanique à briser ses rêves... Il retourna s'asseoir sur le lit, fut à nouveau

subjugué par la blancheur de son teint, par la blondeur de ses cheveux, par les courbes affaissées de ses seins sous le tissu noir, par l'odeur de son corps qui perçait sous le parfum légèrement aigri par la transpiration.

« Il n'est peut-être pas trop tard pour commencer. »

Il essuya d'un revers de manche les larmes qui lui agaçaient les yeux, il se sentait ému tout à coup, comme le soir où il avait osé lui donner le premier baiser. Le cœur battant, il lui prit la main. Il interpréta la légère crispation de ses doigts non pas comme une réticence, comme un geste de défiance, mais comme un réflexe de peur. Elle ne chercha pas à lui échapper, cependant. Depuis combien de temps ne s'étaient-ils pas touchés ? Depuis combien de temps vivaient-ils sous le même toit tels de parfaits étrangers, tels ces peuples qui partageaient la terre et le ciel et que séparaient des siècles et des siècles de malentendus ?

« Je te demande pardon d'être passé à côté de toi pendant toutes ces années, poursuivit-il, la gorge serrée. Pardon de ne pas t'avoir acceptée comme tu es, pardon d'avoir été un mauvais mari, pardon de... »

Les lèvres de Denise s'écrasèrent sans prévenir sur sa bouche et l'empêchèrent de vider tout son sac. Il se retrouva, sans trop savoir comment, nu et allongé contre sa femme, tendu par un désir qu'il avait cru définitivement laminé. Elle lui fit l'amour avec une douceur et une tendresse qu'il ne lui connaissait pas. Elle fut la terre sur laquelle ils se réconcilièrent, le feu qui réduisit en cendres leurs ultimes rancunes, le vent qui souffla leurs derniers préjugés, l'eau qui apaisa leurs anciennes blessures. Leurs corps n'avaient ni la fermeté ni la vigueur de la jeunesse, mais jamais ils ne s'étaient épousés avec une telle force, jamais ils n'avaient accepté de perdre ainsi leurs limites, jamais ils n'avaient baigné dans une telle légèreté, dans une telle volupté.

Ils se séparèrent avec des regrets déchirants, regrets de mettre fin à la fête tardive de leurs sens, regrets d'avoir attendu tout ce temps pour renverser la tyrannie des apparences et s'explorer en toute indulgence.

« Je croyais être un homme bien, soupira monsieur Traoré-N'Tong, essoufflé. Comment ai-je pu à ce point être aveugle ?

— Difficile d'avoirrrr bonnes lunettes pour rrregarder soi-même ! dit madame DD avec un petit rire. Moi parrreil : plus facile pourrr moi de dirrrre toi rrresponsable de mes malheurrrs. »

Il se redressa sur un coude et fixa sa femme d'un air grave.

« Pourquoi n'avons-nous jamais divorcé ?

— Sans doute parrre que savoirrrr que nous deux capables de grrrandes choses ensemble. »

Il hocha la tête : comme elle, il avait toujours été convaincu qu'ils formaient un tout supérieur à la somme de leurs deux individualités. Ils s'étaient simplement fourvoyés dans les pièges de l'orgueil, dans les fausses certitudes, dans les conflits dérisoires, dans ces échappatoires permanentes que proposent le mieux, l'après, le demain, le futur, l'image modelée par les génoplasticiens, l'idéal jamais atteint. Et maintenant qu'il acceptait de la regarder sans rien exiger d'elle, maintenant qu'il consentait au présent, il contemplait son reflet apaisé dans le bleu de ses yeux et il se sentait capable de mettre le monde à ses pieds.

« Toi pouvoirrr aller à conférrence de paix, chuchota-t-elle en lui caressant la nuque.

— J'ai encore quelques affaires à régler. Est-ce que tu pourras t'occuper de la boutique aujourd'hui ? »

Elle eut un sourire désarmant de bonheur et acquiesça d'un clignement de paupières.

Monsieur Traoré-N'Tong alla d'abord rendre visite à ce vieux forban d'Al Alamein, le restaurateur arabe voisin qui lui avait livré une guerre incessante pour le bout de trottoir qui séparait les deux boutiques, le bazar d'un côté, le restaurant de l'autre. Jour après jour Al Alamein avait essayé de grappiller quelques précieux centimètres, jour après jour monsieur Traoré-N'Tong avait repoussé les chaises et les tables envahissantes. Non qu'il manquât d'espace pour installer ses propres présentoirs et vitrines mobiles, mais il en faisait une question d'honneur, de principe. Cela faisait vingt ans que les deux hommes ne s'adressaient plus la parole que pour s'invectiver, au point que leur rivalité était devenue légendaire dans le quartier, l'un et l'autre comptant de fidèles partisans et de farouches détracteurs.

L'apparition de son ennemi intime dans la salle sombre et déserte du restaurant cloua de stupeur Al Alamein, un petit homme aussi ratatiné que les dattes qu'il grignotait à toute heure du jour et de la nuit.

« Je viens vous parler dans un esprit de paix », déclara monsieur Traoré-N'Tong sans laisser à son vis-à-vis le temps de reprendre ses esprits.

Et il ne décelait plus de lueurs malveillantes dans les yeux sombres d'Al Alamein, mais des éclats de ciel, des fragments de légendes mystérieuses et fascinantes, des richesses insoupçonnées. Il offrit son bout de trottoir au restaurateur, à qui il fallut dix bonnes minutes avant que ces paroles remontent à la surface de son cerveau. Al Alamein ne capitula pas tout de suite, d'abord parce que la confiance ne revient pas facilement dans un cœur durci par la méfiance, ensuite parce que son orgueil lui interdisait de vaincre sans

résistance. Il subodora donc un piège, tourna soixante-dix-sept fois ses pensées dans sa tête avant de sourire, de tendre le bras, de serrer la main du visiteur et de lui offrir un thé à la menthe qui scella leur armistice mieux qu'un long traité.

Monsieur Traoré-N'Tong se réconcilia successivement avec l'un de ses fournisseurs qu'il soupçonnait d'avoir salé les factures ; avec une vieille dame blanche qui l'avait en son temps traité de sale nègre jaune et qui ne demandait pas mieux que de réviser son jugement ; avec un garçon qui lui avait manqué de respect des années plus tôt et qui était devenu le missionnaire d'une nouvelle religion appelée la cosmoscience ; avec un correspondant local du réseau qui avait comparé sa boutique à une « caverne d'Ali Baba du très pauvre » ; avec un inspecteur du Trésor public qui l'avait harcelé jour et nuit pendant quatre mois ; avec, enfin, le labrador d'un aveugle qui s'oubliait à chaque fois qu'il passait devant la porte de la boutique...

Ensuite il s'interrogea pour savoir s'il n'avait pas omis quelqu'un et, à celui-là, à l'oublié, à l'homme qui était mort en emportant dans la tombe un mauvais souvenir de lui, à la femme qu'il avait humiliée d'une remarque perfide, à l'enfant qu'il avait injustement soupçonné de lui avoir dérobé une poignée de pétards, au représentant qu'il avait reçu comme un chien, au mendiant ivrogne qu'il avait arrosé de son mépris, au témoin de Jéhovah qu'il avait chassé de sa boutique à coups de pied au cul, il demanda intérieurement pardon.

Monsieur Traoré-N'Tong se sentit porté par toute une ville lorsque, le jour venu, il prit place dans la navette aérienne à destination de l'aéroport du Grand Sud-Ouest européen.

Denise, qui agitait les bras au milieu de la foule, brillait comme un phare, aussi pimpante et fière qu'une fille de vingt ans.

Il atterrit à Lhassa après un vol hypersonique sans histoire de deux heures – les professionnels du pouvoir et les états-majors des deux armées avaient décrété un cessez-le-feu de trente jours. Monsieur Traoré-N'Tong eut à peine le temps de lever les yeux sur les pics éblouissants de l'Himalaya que les officiels du protocole le happèrent à la sortie de la passerelle, l'installèrent dans une jeep, le conduisirent sous solide escorte au centre de la ville et le poussèrent dans la grande salle du nouveau palais du dalaï-lama, où se pressaient déjà la plupart des membres de la délégation de la dernière chance.

Hommes, femmes, personnes âgées, jeunes gens, ils provenaient de tous les continents, de toutes les classes sociales. Il n'en connaissait aucun, bien sûr, mais il vit immédiatement à leurs regards, à leurs sourires, à leurs traits que tous avaient parcouru le même chemin que lui, que tous avaient fait la paix en eux et autour d'eux avant de

rejoindre Lhassa. Dès lors, il sut qu'aucun professionnel du pouvoir, aucun militaire, aucun marchand d'armes n'était de taille à juguler l'immense vague de paix qui s'appêtait à submerger le monde.

Kālī la démente

1^{er} publication : Quatre polars inédits, *Phosphore*, août 2000

P LANQUÉ derrière son mur de dossiers, Vikash Singh, mon collègue indien, me dévisage d'un air perplexe.

Les feuilles jaunies débordent des chemises mal ficelées, gavées, éventrées. Les pales grinçantes d'un ventilateur anémique peinent à fendre l'air moite, un air qui suinte, un air qui sue. Des geckos aux yeux plus gros que la tête grouillent sur le plafond, à l'affût des insectes. Le bureau boisé et sombre semble s'être pétrifié à la fin du XIX^e siècle, une sorte de musée érigé par négligence à la mémoire de la paperasse et de Gutenberg.

Je ne distingue ni écran ni console, et pourtant, je le sais, Vikash Singh est relié en ce moment même à la toile moléculaire de la police indienne par la puce en syntane (ADN de synthèse) sertie dans son corps (cerveau, œil, oreille ?). Quelque part dans ce bâtiment et dans les autres métropoles de ce pays, des huiles politiques et administratives assistent à notre entretien exactement comme si elles étaient assises dans la pièce.

« Qu'est-ce qui vous fait dire que nous avons affaire à un... groupe de tueurs, lieutenant Jeantel ? »

Vikash Singh n'occupe qu'une place modeste dans la hiérarchie de la police de Mumbai, contrôlée par les ultranationalistes marathes, mais il est probablement le seul à parler français, un français académique et chantant, raison pour laquelle on m'a dirigé vers son antre d'un autre âge.

« Les bonnes vieilles lois de l'espace-temps. Un tueur seul n'aurait pas eu le temps matériel de commettre ses séries de meurtres dans cinq villes aussi éloignées les unes des autres que Paris, New York, Moscou, Shanghai et Mumbai. »

Il se renverse sur sa chaise, disparaît un moment derrière le mur de dossiers, se redresse quelques secondes plus tard avec un sourire où affleurent ironie et condescendance. Ses yeux aussi noirs que ses cheveux brillent dans la pénombre comme deux étoiles jumelles.

« Vous semblez oublier, mon cher, que les vols hypersoniques relient toutes les villes du monde en moins de deux heures...

— Comment pourrais-je l'oublier, bon Dieu ? Cinquante-cinq minutes de vol hypersonique entre Paris et Mumbai, deux heures de taxi aérien entre l'aéroport de Mumbai et le centre-ville ! »

Il se fend d'un soupir nettement plus efficace que les pales du ventilateur.

« Les aléas d'une ville de plus de cinquante-cinq millions d'habitants, lieutenant Jeantel. Désolé, mais nous ne disposons pas d'aéroauto pour vous... »

Je l'interromps d'un geste de la main.

« Les aléas sont les mêmes pour tout le monde ! Y compris pour les tueurs. »

Il hoche la tête à plusieurs reprises, à la mode indienne, de façon latérale et avec grâce, puis il se fige sur sa chaise, les paupières mi-closes, comme absorbé dans ses pensées. Il prend probablement connaissance des instructions qu'un quelconque chef est en train de lui transmettre. Moi, j'ai désactivé, d'une triple pression de la langue sur l'une de mes molaires, la puce syntane logée entre mes hémisphères cérébraux : la toile d'Europol passe pour inviolable, mais des événements récents me donnent à penser que des pirates ont forcé les cryptages et parasité nos communications. Nous sommes en permanence sur écoute, j'en mettrais ma main au feu. Politiciens, militaires, trafiquants, groupes de pression, pontes des réseaux, hommes de loi, hommes d'affaires, mafiosi, triades, yakusas, brothas, ils ont tous de bonnes raisons de nous espionner parce qu'ils ont tous de bonnes raisons de nous craindre.

« Pourquoi avez-vous choisi d'entrer dans la police, monsieur Jeantel ? »

La question de Vikash Singh me prend au dépourvu.

« Je ne vois pas ce que ça vient foutre dans notre histoire !

— Répondez, s'il vous plaît. »

Éprouve-t-il le besoin réel de me jauger, de m'apprivoiser, ou bien obéit-il à une consigne de ses invisibles correspondants ? Dans un cas comme dans l'autre, je comprends que sa pleine et entière collaboration, et par extension celle de la police indienne, dépend en partie de ma réponse. Des rubans de sueur s'étirent sous le coton trop épais de ma chemise et s'écrasent sur le holster calé sur un côté de mon ventre. J'ignorais qu'on pouvait transpirer à ce point.

« Je ne connais pas d'autres moyens légaux de jouer les justiciers. Un certain sens de l'honneur, sans doute, ou de la morale, appelez ça comme vous voulez. »

Faux, évidemment : je n'ai pas trouvé de boulot à la fin de ma scolarité délabrée et j'ai eu la trouille atrocement banale de finir dans ces cités de carton et de misère qui se dressent chaque soir sur les trottoirs de Paris. Il se trouve, par chance, que le travail m'a plu et que

j'ai gravi assez rapidement les échelons. Ma femme, Josy, me trouve « excitant » en redresseur de torts. Je préfère ne pas savoir de quelle façon elle comble mes absences.

Vikash Singh m'adresse un sourire qui n'a plus rien d'ironique et me tend la main au-dessus du mur de dossiers.

« Bienvenue à Mumbai, lieutenant Jeantel, bienvenue dans notre Kālī démente. »

Les meurtres, vingt-neuf, ont été commis à Lakschmi, le centre des affaires de New Mumbai, une forêt de tours hideuses qui a poussé sur le continent au milieu du XXI^e siècle. Les immeubles dominent l'enchevêtrement de baraques qui se dévorent les unes les autres le long d'un marécage hérissé d'arbres morts. Le quartier, étranglé par les nœuds autoroutiers en décrépitude, a été pris d'assaut à une vitesse effarante. Non seulement par les employés, mais également par les millions de paysans dépouillés par les entreprises biotech et jetés dans les caniveaux par la nouvelle illusion économique de la « Kālī démente ». Un cœur géant et nu qui, à chaque pulsation, expulse des milliers de passants et en pompe une quantité équivalente.

Les urbanistes pensaient avoir résolu le problème des embouteillages avec l'avènement des taxis aériens, mais, à Mumbai comme dans la plupart des autres métropoles, la population s'est ingéniée à leur prouver qu'ils avaient eu tort. La vitesse à laquelle les bouchons se sont soulevés pour occuper les plans verticaux, malgré la régulation informatique des couloirs, a filé la migraine à tous les responsables des transports de la planète.

Un aérauto vert kaki nous a happés à l'hôtel de police de Mumbai, a emprunté un couloir aérien réservé à la sécurité et dégagé de toute circulation, en principe (nous y avons tout de même croisé une noria frauduleuse de taxis, de navettes touristiques et d'engins personnels), puis nous a déposés à l'entrée de Lakschmi.

Je bois à gorgées prudentes le thé épicé et bouillant que Vikash a acheté à un marchand ambulant. Lui a avalé le sien d'un trait, jeté la tasse en terre cuite et allumé une bedee, la cigarette locale qui répand une âcre odeur d'herbe brûlée des mètres à la ronde. Autour de nous s'écoule une foule énorme vociférante. De vieilles bagnoles rafistolées, roulant à l'alcool de contrebande et crachant une fumée toxique, peinent à se frayer un passage au milieu du magma humain que de brusques poussées plaquent contre les murs des bâtiments. Ici, la misère n'attend pas la tombée de la nuit pour se révéler, comme en Europe, elle s'affiche au grand jour dans sa nudité, dans sa maigreur, dans ses haillons, dans ses ravages.

La chaleur m'écrase les épaules et la nuque. Les sommets des tours se perdent dans le lut épais et collant qui coiffe la ville. Des

charognards tournoient sans relâche au-dessus des toits étagés et plats.

« Doit bien y avoir quelque chose à bouffer là-haut... »

Ma pensée, qui s'est envolée par mégarde de mes lèvres, n'a pas échappé à l'attention de Vikash.

« Les cadavres des parsis. Leur communauté s'est considérablement agrandie depuis un siècle. Au lieu de bâtir de nouvelles tours de la mort, ils ont... euh... squatté celles qui étaient déjà construites. »

Nous nous frayons un passage vers le lieu des crimes, fermé à la population par une barrière magnétique qui se dresse, étincelante, opaque, menaçante, sur une hauteur de quatre mètres. Le tueur a opéré dans un périmètre restreint, deux blocs quadrillés par des rues amples et droites, bordées de restaurants, de cafés et de boutiques.

La puce syntane de Vikash ouvre une brèche dans la barrière magnétique reliée à la fréquence de la police indienne. Nous pénétrons tout à coup dans une bulle paisible, dissociée de l'espace et du temps. Des civils et des uniformes vert kaki, armés de pistolets-mitrailleurs, s'affairent avec recueillement autour de dessins tracés à la craie – la bonne vieille méthode – sur le béton fendillé. La mort paraît encore rôder devant l'entrée monumentale d'une tour condamnée jusqu'à nouvel ordre. Les employés, dont les silhouettes se devinent plus haut derrière les parois de verre teint, ont sans doute été contraints d'utiliser l'escalier de secours pour accéder à leurs bureaux.

« D'après les constatations des légistes, la série a commencé ici, dit Vikash en désignant une mosaïque de sang séché sur le trottoir. Mort de la première femme hier soir, 23 heures 12, puis de la seconde, 23 heures 14, puis de la troisième, 23 heures 15... »

— Vingt-neuf crimes, ça signifie un intervalle de temps entre une demi-heure et une heure. Je suppose que le coin est toujours bondé. L'alerte n'a pas été donnée ? »

Vikash Singh écrase sa bedee, crache entre ses pieds chaussés de sandales puis fixe avec attention une jeune femme occupée à sonder le trottoir avec un pointeur à résonance cellulaire. Je ne sais pas s'il s'intéresse à son travail ou à ses formes, intrigantes sous son sari clair.

« Bien sûr que l'alerte a été donnée, répond-il d'un air las. À 23 heures 27 exactement. Et la foule, en l'occurrence, a plutôt représenté une gêne pour la police. »

Les quatre nuits, précédentes, le tueur – les tueurs – n'a pas agi autrement : il s'est lancé comme une ombre dans un quartier animé, frappant des femmes, uniquement des femmes, avec une lame fine, toujours aux mêmes endroits, le ventre et la poitrine. Vingt-trois victimes à Paris, trente-deux à New York, vingt-sept à Moscou, quarante-deux à Shanghai, vingt-neuf à Mumbai. À chaque fois en moins d'une heure. À chaque fois la police est arrivée trop tard,

empêtrée dans la foule et les encombrements. En théorie, le tueur a eu matériellement la possibilité de se rendre d'une ville à l'autre par les hypersoniques, comme l'affirme Vikash, mais c'est sans compter avec les attentes parfois interminables dans les aéroports, avec les douanes, particulièrement tatillonnes aux États-Unis, en Chine et en Inde, avec le trafic urbain, les queues devant les bornes de revalidation des biocartes, l'ensemble des difficultés soulevées par les voyages et les concentrations de population... L'hypothèse d'un assassin isolé ne me convient toujours pas, et pas seulement pour des contingences matérielles. La criminalité a beau avoir évolué avec la généralisation de la biotechnologie, les tueurs en série aiment en général arpenter leur territoire avant de passer à l'action. Certes, il suffit de consulter les atlas satellites des réseaux pour explorer une agglomération de fond en comble, mais les prêtres de la mort ressentent le besoin fondamental de humer les odeurs de leur sanctuaire, de leur terrain de chasse. L'odorat est le sens sacré des prédateurs.

Après avoir établi les liens entre les massacres de Paris, New York, Moscou, Shanghai et Mumbai, Europol a contacté les polices locales et délégué ses meilleurs lieutenants aux États-Unis, en Russie, en Chine et en Inde, histoire de confronter les points de vue, de multiplier les chances. Les élections législatives qui approchent ne sont sans doute pas étrangères à cette réaction anormalement rapide. Réveillé en pleine nuit, poussé dans l'hypersonique à deux heures du matin, j'ai débarqué à l'aéroport de Mumbai, avec le décalage, au début de l'après-midi.

La nuit ne va pas tarder à tomber, à écrouler les ruines du jour. Nous remontons la piste du tueur balisée par les dessins à la craie. De temps à autre, nous croisons des hommes aux ventres gonflés d'importance qui discutent à voix basse et que Vikash salue avec révérence.

« Mes supérieurs... »

J'avais déjà compris. Les supérieurs se ressemblent sur les cinq continents. Je me demande ce que je fous là tandis qu'ailleurs, dans une autre mégalopole, un salopard s'apprête à semer la mort dans l'anonymat d'un grouillement humain. Les matrices analytiques d'Europol n'ont pas trouvé d'indice logique dans le choix et l'ordre des villes. Elles réclament une vingtaine de nouveaux massacres pour cracher leurs statistiques. À Paris, nous avons passé au peigne fin tout le secteur d'opération du tueur, le quartier de la Défense I, récolté des milliers de cheveux, de peaux mortes, d'ongles, de mouchoirs, de capotes, de canettes, de détritiques... Les matrices nous ont demandé cinq à six jours pour effectuer les recherches et les comparaisons génétiques. Je ne sais pas si c'est la chaleur, le manque de sommeil, le tchae, la fumée de bedee ou le sentiment d'impuissance, mais je

commence à avoir la nausée.

Nous avons erré jusqu'à l'écrasement brutal de la nuit dans le périmètre délimité par la barrière magnétique. Je m'écroule de faim et de fatigue. Je me demande ce que fabrique Josy, mais je repousse la tentation d'ouvrir mon canal perso. Je ne lui ai jamais avoué que les deux pièces de notre appartement étaient sous la surveillance permanente des NCE, les nanocaméras d'Europol. La hiérarchie prétend qu'elle se soucie de la protection de ses agents, je crois plutôt qu'elle cherche à exercer un contrôle total et permanent sur ses troupes. Au début, je répugnais à câliner ma femme en sachant que des collègues – ou des pirates – épiaient nos ébats sur des écrans cellulaires. Je m'y suis habitué, on s'habitue à tout.

« Pas de témoignages ? »

Je connais déjà la réponse, j'ai seulement posé la question pour remuer la boue de mes pensées.

« À peu près les mêmes qu'à Paris et dans les autres villes, marmonne Vikash en allumant une bedee. Un homme plutôt grand, vêtu de sombre. Personne n'a vu son visage ou remarqué un détail. »

Je m'assois sur un muret afin de reposer mes jambes lourdes.

« Reste plus qu'à arrêter tous les hommes plutôt grands et vêtus de noir de la planète ! »

Il lâche un petit rire de gorge. Les éclats de la barrière magnétique teintent de bleu ses cheveux lisses, son visage brun et sa chemisette blanche. La nuit n'a pas apporté la fraîcheur, son haleine est chaude, chargée d'humidité, d'odeurs.

« Il a sans doute gagné une autre ville, soupire Vikash. Nos matrices épiluchent les listes des passagers de toutes les compagnies hypersoniques. Tôt ou tard, nous aurons un recoupement, une piste.

— Sauf s'ils sont plusieurs... »

Il me lance un regard insondable au travers du nuage de fumée qui le nimbe.

« Vous avez de la suite dans les idées, vous ! Les tueurs en série n'agissent jamais en groupe, vous le savez bien. Ce sont des esthètes, des jouisseurs solitaires, des... onanistes du crime. »

Je me relève et fais quelques mouvements de tête pour me détendre la nuque et les épaules. La plupart des autres flics ou civils ont déserté les lieux. Une poignée d'hommes et de femmes opiniâtres s'obstinent à rechercher, à la lueur des lampes, un impossible indice sur le secteur.

« Comment pourraient-ils être plusieurs ? reprend Vikash. Nous venons de recevoir les rapports des légistes d'Europol, du FBI, des sécurités russe et chinoise. Ils confortent nos propres conclusions. Les coups sont tous portés par un gaucher. Avec la même force. La même

vitesse. La même précision.

— Il ne nous reste donc plus qu'à mettre le grappin sur un homme grand, vêtu de noir *et* gaucher !

— Un voyageur forcené, ajoute Vikash sans relever l'ironie. Les matrices nous donneront bientôt les indices.

— Ouais, mais combien d'autres mortes d'ici là ? Combien de mortes cette nuit ? »

Il hausse les épaules et me jette un regard empreint de fatalisme.

« C'est leur karma. »

Je ne parviens pas à trouver le sommeil malgré mon épuisement. La climatisation de la chambre d'hôtel que m'a gracieusement fournie la police de Mumbay ne fonctionne plus depuis des lustres. J'ai dû me contenter d'une douche brève et froide à cause des restrictions fédérales d'énergie. En outre, les macaques qui ont élu domicile dans le grand banian de la cour intérieure font un raffut de tous les diables. Sans oublier le décalage horaire.

Après un rapide dîner avec Vikash, l'aéauto vert kaki m'a déposé quelque part dans un coin de la ville, entre l'aéroport et le centre. La rumeur de Kālī la démente s'échoue comme une vague obstinée dans la pénombre de la pièce.

Quelques instants plus tôt, j'ai réactivé ma puce syntane et contacté Europol. J'ai eu en ligne le commissaire divisionnaire de la région parisienne. Les matrices s'étaient montrées plus rapides que prévu : elles avaient déjà analysé les pièces ADN récoltées et comparé leurs résultats avec les intelligences analytiques des polices américaine, russe, chinoise et indienne.

Il s'agit bien d'un tueur solitaire. Cheveux, pellicules, cils ou desquamations, il a laissé des traces de son passage dans les cinq villes, la signature de ses crimes.

« L'analyse ADN est fiable à cent pour cent, a conclu le commissaire. Les matrices ont reconstitué son portrait-robot. Je vous le télécharge sur votre puce syntane. À partir d'aujourd'hui, ça va être beaucoup moins facile pour ce salopard. Nous avons diffusé son signalement dans tous les aéroports, à toutes les douanes, à l'ensemble des réseaux publics ou privés, à toutes les bornes de revalidation des biocartes. Désolé, mon vieux, votre théorie d'un groupe de tueurs tombe à l'eau. Votre siège est réservé dans l'hypersonique de huit heures demain matin, heure de Mumbay. »

Je prends le temps d'observer le portrait-robot avant de désactiver ma puce syntane : un homme d'une trentaine d'années, type caucasien, athlétique, un mètre quatre-vingt-dix, cheveux châtain clair, yeux bleu pâle, intelligence nettement au-dessus de la moyenne, un QI de génie.

L'hypothèse – la certitude selon les intelligences artificielles – d'un assassin solitaire me révolte, me met les nerfs à fleur de peau. Pas seulement parce qu'elle écorne mon ego de flic, mais parce qu'elle engendre une insupportable tension avec mon intime conviction, avec mon flair. Je sens, oui, je sens, que le tueur est multiple comme les tentacules d'une pieuvre. Les matrices ignorent la notion d'intuition. Une vieille lune de la criminologie se lève et se fixe au-dessus du flot de mes pensées : *l'assassin revient toujours sur les lieux de son crime.*

Survolté, je saute du lit, enfile mes fringues, vérifie par réflexe le chargeur de mon automatique, boucle le holster sous ma chemise, dévale quatre à quatre les marches de l'escalier et commande un aérotaxi à la réception de l'hôtel. Le veilleur, un jeune Indien au sourire contagieux, m'offre obligeamment un café qui, malgré son goût immonde, arrache mes derniers lambeaux de fatigue.

Le taxi, piloté par un Sikh au turban blanc, file à pleine vitesse dans les couloirs aériens relativement dégagés. Les enseignes et les lampadaires suspendus parent la Mumbay nocturne de rivières scintillantes, clignotantes. La Kālī démente oublie ses misères du jour pour s'étourdir dans les miroirs trompeurs de la nuit. En contrebas, sur les trottoirs, des hommes se bousculent devant les vitrines des bordels, jouent sur des tables improvisées en s'abreuvant d'arak, l'alcool de noix de coco. Des vaches noctambules picorent les restes des festins pourrissant sur des feuilles de bananier ou dans des assiettes ébréchées.

« Lakschmi ! crie le pilote en désignant les tours qui se dressent sur le fond d'obscurité. *One hundred roupies.*

— *I got dolleurs. Only.*

— *Okay, my friend. Give me twenty dolleurs. »*

J'y perds au change, et largement, mais, comme je n'ai le temps ni l'envie de pinailler, je lui file ses vingt dolleurs. Son sourire s'étire d'une oreille à l'autre lorsque ses doigts se referment sur les billets. En voilà un au moins qui n'aura pas perdu sa nuit.

De drôles d'ombres peuplent le quartier des affaires déserté par les employés. Une faune de travestis et d'enfants qui, à en juger par leur maquillage outrancier et leurs poses provocantes, se donnent pour une poignée de roupies aux touristes qui rôdent dans les parages, les yeux exorbités, la chemise, la braguette et la bouche entrouvertes. La prostitution enfantine est devenue l'un des fléaux majeurs des métropoles mondiales. Des experts avaient estimé, des années plus tôt, que le développement de la sexualité virtuelle sonnerait le glas des réseaux traditionnels de prostitution, ils se sont plantés, tout comme les responsables de l'urbanisme. À croire que le métier d'expert condamne à l'erreur.

Des patrouilles de flics armés de pistolets-mitrailleurs déambulent sans prêter la moindre attention aux trocs sordides dans les ruelles livrées à l'obscurité. Un classique là aussi : les mafias, souvent acoquinées aux classes dirigeantes, monnaient l'indulgence des flics en doublant ou triplant leur salaire. Je n'ai jamais mangé de ce pain-là, une honnêteté viscérale probablement héritée de mon père, mais j'ai reçu de nombreuses propositions, comme la plupart de mes collègues d'Europol.

La barrière magnétique qui boucle le lieu des crimes déverse sa lumière bleutée dans les rues et sur le bas des tours environnantes. Le flot de passants s'épaissit, mais je peux désormais marcher sans être obligé de jouer des coudes, de secouer les grappes de mendiants, de travestis ou d'enfants qui s'agrippent aux bras des touristes. Deux rues plus loin, les femmes deviennent majoritaires, jeunes le plus souvent, les unes vêtues du sari traditionnel, les autres, les plus nombreuses, portant des tenues à la mode des métropoles, robes déstructurées, échancrées, tuniques bariolées, pantalons et cheveux courts. Elles sortent en bandes des restaurants, des boutiques et des salles de sport ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Malgré sa laideur, Lakschmi symbolise certainement à leurs yeux le lieu qui tourne le dos à la tradition, l'anti-temple, un espace de modernité, de rejet et de conquête. Le tueur n'avait que l'embarras des poitrines et des ventres pour y plonger sa lame. Quelques-unes me dévisagent avec dans le regard des lueurs insolentes qui me font frissonner de la tête aux pieds. Je me demande ce que fout Josy à cette heure-ci.

Je longe la barrière magnétique, elle-même bordée par une première rangée de clôtures métalliques. Comme ma syntane n'est pas reliée à la fréquence de la police de Mumbay, je n'ai pas la possibilité de pénétrer à l'intérieur du périmètre protégé.

La barrière forme un carré d'environ deux cents mètres de côté et englobe quatre bâtiments. J'en fais le tour à deux reprises puis, indécis, en nage, je m'assois à la terrasse d'un troquet et commande un tchae à la serveuse, une gamine d'une quinzaine d'années qui papillonne entre les tables avec une rare vivacité. Derrière moi, quatre filles entrecourent leur bavardage de bouquets de rires. Plus loin, deux hommes âgés, concentrés, disputent une partie d'échecs qui dure sans doute depuis l'aube. Les lampadaires se sont éteints (restrictions d'énergie) et des milliers de bougies se sont allumées, ornant la nuit de dentelles tremblantes. Les événements de la veille n'ont en tout cas pas modéré l'agitation nocturne de Lakschmi.

Brusque sensation de froid sur la nuque. Comme une piqure de glace. Je me retourne. Et je le vois. Assis à une table du fond. Blanc, costaud, yeux pâles, cheveux châtain clair coupés en brosse, vêtu d'un costume de lin clair, la veste ouverte sur son torse nu. Il me fixe. Un

regard vide, effrayant. Je prends une longue inspiration pour assourdir mon tintamarre cardiaque puis, d'une triple pression de la langue sur la molaire, j'active ma syntane et murmure : « Portrait-robot du tueur de Paris, New York, Moscou... » Une image m'apparaît sans me laisser le temps de finir ma phrase. La ressemblance est hallucinante, comme si les matrices venaient tout juste de le photographeur.

Il est resté à Mumbai, à proximité de son territoire de chasse, contrairement à ce que croyaient Vikash et, avec lui, les polices des cinq villes concernées. Je l'épie par-dessus mon épaule. Il sirote tranquillement un jus de fruit, les yeux rivés sur un gecko tapi près d'une bougie. Je calcule mentalement le temps qu'il me faut pour atteindre sa table. Trois secondes, quatre ou cinq si je feins d'aller aux toilettes et dépasse le bar afin de le prendre à revers. La main poissée de sueur, j'agrippe la crosse de mon automatique sous ma chemise.

Il hèle soudain la serveuse, pose un billet sur la table, se lève et, louvoyant entre les tables, se dirige vers la rue. Trop risqué d'intervenir maintenant. Il pourrait se saisir de l'une des quatre filles et s'en servir comme d'un bouclier. D'un autre côté, si je le laisse filer, je risque de le perdre dans la multitude. La tension me perle le front et les tempes de gouttes de transpiration. Je décide de le suivre et de le serrer à la première occasion. Il n'a pas l'intention de tuer. Tous les témoignages concordent à ce sujet, il porte des vêtements sombres lorsqu'il officie. Bon nombre de traditions se sont effondrées avec la généralisation des biocartes, mais la caste des tueurs en série a su préserver les siennes : le rituel exige la même tenue, la même arme, le même type de victime, la même façon de répandre le sang. Je coince mon dernier billet de deux roupies sous ma tasse de tchae.

Il m'a entraîné dans un dédale de ruelles bondées. À aucun moment je n'ai eu l'opportunité de lui coller le canon de mon arme dans les reins. Je commence à regretter de ne pas l'avoir appréhendé dans le troquet. Les éclats vacillants des bougies fragmentent les visages, les rickshaws, les rouleaux de tissu, les rayons de chaussures, me donnent la sensation d'évoluer dans un rêve.

Il s'engage sans se presser dans une venelle sinueuse qui s'enfonce dans un amoncellement de baraques en tôle et en bois. Une odeur tenace de vase, de saumure, de pourriture masque les effluves d'essence et d'épices. Des hommes, des femmes et des enfants accroupis sous des auvents de tissu lèvent des regards intrigués sur son passage. Ils fument du skra, un mélange de tabac transgénique et de produits chimiques qui, parce qu'il coupe la faim, fait rage dans tous les ghettos de la planète – et dans les ghettos dorés du spectacle, où l'os se porte quasiment par-dessus la peau. Je crois deviner que les formes allongées çà et là, recouvertes d'un bout de tissu déchiré, se

sont endormies pour l'éternité. L'obscurité est presque totale, infestée de moustiques – les compagnies biotech claironnent pourtant qu'elles ont éradiqué le fléau des moustiques de la surface de la Terre.

Une surface lisse et luisante dans le lointain. L'eau croupie du marais. Je dégaine mon automatique et presse le pas. Il s'est fourvoyé dans un cul-de-sac, il ne peut plus m'échapper. La puanteur me soulève le cœur, le sol spongieux chuinte sous mes semelles. Probable qu'une grande partie des égouts de New Mumbay se déversent dans cette fosse à ciel ouvert.

Les constructions de bric et de broc s'arrêtent sur la grève boueuse où se jette la venelle. Deux gosses rieurs et nus sortent de l'eau en s'ébrouant comme des chiots et s'évanouissent dans la nuit. Je déverrouille le cran de sûreté de mon pistolet.

Il s'immobilise tout à coup, se retourne et me fixe d'un air narquois. Les nerfs en pelote, liquéfié dans ma sueur, je me fige à cinq pas de lui, l'arme braquée sur sa poitrine. Il lève les mains à hauteur de son visage et m'applaudit à quatre ou cinq reprises avec un sourire sardonique.

« Félicitations, monsieur le flic. »

Sa voix harmonieuse, presque envoûtante, me flanque la chair de poule. La rumeur du ghetto et les bourdonnements des moustiques bercent le silence ensorcelé du marais.

« Tu es en état d'arrestation, connard !

— Qui donc croyez-vous arrêter ?

— Le salopard dont les matrices ont retrouvé les traces génétiques sur les lieux de ses crimes ! »

Il applaudit à nouveau avec une lenteur calculée exaspérante. Kālī la noire m'emplit de sa folie destructrice. Je ne sais pas ce qui me retient de lui vider le chargeur dans le ventre, le besoin de comprendre sans doute.

« Vous n'avez jamais cru à l'hypothèse d'un seul tueur, n'est-ce pas ? reprend-il.

— Peu importe ce que je crois. Et d'abord comment sais-tu que je suis français ?

— Je vous ai entendu cet après-midi avec votre collègue indien...

— Tu ne connais pas ce vieux truc ? L'assassin revient toujours sur les lieux de son crime. Apparemment, avoir un QI de génie n'empêche pas de faire des conneries de débutant. »

Il hoche la tête, baisse les bras et embrasse le marais d'un long regard où il me semble déceler de la nostalgie.

« Les autres m'ont chargé de vous délivrer un message, lieutenant.

— Tu me chanteras tout ça dans ta cage ! »

Sans le quitter des yeux, je dégage les menottes électroniques de la poche de mon pantalon.

« Je ne vous suivrai pas, lieutenant. Écoutez-moi maintenant, de toutes vos oreilles. Je serai mort dans... (il s'interrompt, sans doute pour consulter sa biocarte) trois minutes. Avez-vous entendu parler de la bioduplication ? »

Le concept me dit vaguement quelque chose. Tout en fouillant dans mes souvenirs, j'active ma puce syntane et prononce le mot « bioduplication ». Les matrices d'Europol me livrent un flot d'informations qui me submerge avant de se diviser en embranchements cohérents.

BIODUPLICATION : POSSIBILITÉ THÉORIQUE DE REPRODUIRE À L'INFINI UN ORGANISME À PARTIR D'UN MODÈLE EXISTANT, EN CONSERVANT L'ENSEMBLE DE SES CARACTÉRISTIQUES INNÉES ET ACQUISES, GÉNÉTIQUES ET MÉMORIELLES. DÉVELOPPÉE PAR LA SOCIÉTÉ BIO-ÂGE AU DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE. APPELÉE ÉGALEMENT CLONAGE INTÉGRAL. ABANDONNÉE, FAUTE DE RÉSULTATS PROBANTS, EN 2069. INTERDITE PAR L'ONU EN 2082.

Nom de Dieu ! Le rideau s'entrouvre sur une scène de cauchemar. J'avais raison, mais Vikash et les autres également.

« Vous commencez à comprendre, lieutenant. Le monde a rejeté la bioduplication puis l'a éradiquée de la conscience collective. Tabou, éthique, question de rentabilité, peu importe. Des biotechs obstinés ont poursuivi leurs recherches dans le plus grand secret, soutenus par des finances, disons... occultes. La bioduplication intéresse pas mal de monde sur cette terre, y compris certains de nos dirigeants. Je n'ai pas le temps ici de vous raconter comment notre original, notre source, a eu accès à cette technologie. Sachez seulement qu'un certain nombre d'exemplaires génétiquement améliorés sont en circulation. Vingt ? Trente ? Cinquante ? Cent ? À vous de le découvrir. À vous de remonter à la source. Ce sont les nouvelles règles du jeu. Un jeu auquel d'autres que nous, bientôt, vous convieront... »

Sa voix s'étrangle, ses yeux se révulsent, il se raidit puis s'effondre de tout son poids dans l'eau noire du marais, éliminé à distance par sa « source ».

Assis sur la grève boueuse, immergé dans un bain de sueur, en état de choc, j'ai attendu un long moment avant de contacter ma hiérarchie. J'ai d'abord cédé à l'envie puérile de rendre une visite à Josy. Une erreur : l'appartement était désert, aussi vide que mon esprit.

« On a un putain de vrai problème, a lâché le commissaire divisionnaire après avoir pris connaissance de mon rapport sur sa puce syntane. La bioduplication, hein ? Qui peut savoir combien d'exemplaires ce taré a mis en circulation ? Qui peut savoir où se planque la source ? »

Un putain de problème, en effet. Kālī la démente se réveille dans la lumière sale de l'aube avec une atroce gueule de bois.

Jour de noces

1^{re} publication : *Galaxies* n° 21, été 2001

UNE FOIS par an, les noces de tante Marthe et d'oncle Stan offraient à la famille dispersée dans les méandres du domaine l'occasion de se rassembler. Chacun s'apprêtait de son côté en ayant bien pris soin d'activer son mot de passe pour interdire l'accès à sa page.

J'avais à ma disposition une multitude de personnages de rechange et, même si j'en avais utilisé déjà un grand nombre, il m'en restait assez pour garantir mon petit effet de surprise. Je flânai un long moment dans les dossiers où reposaient mes compagnons de jeu, mes héros et mes méchants préférés. Tout en les passant en revue, j'essayai d'imaginer sous quelle forme se présenteraient les autres membres de la famille.

Papa et maman, tels que je les connaissais, garderaient leur apparence classique d'homme et de femme, et adopteraient le style des années 2190, leur décennie favorite : smoking Ed McGrady pour lui, robe de soirée Chilmikot pour elle. Julie, ma grande sœur, tenterait à nouveau de scandaliser l'assistance en empruntant le corps d'une ancienne prostituée du prime-Web. S'exhiberait sous toutes les coutures et prononcerait des paroles qui ne m'évoqueraient rien mais engendreraient un certain malaise chez les adultes. Mes grands-parents du côté paternel choisiraient des panoplies sinistres du XXI^e siècle assorties à leur éternelle tristesse. Tante Cécile, la sœur cadette de mon père, surnommée « Crin-Bleu », et oncle Mathias, son septième mari, nous proposeraient une sempiternelle variation de la Belle et la Bête, elle en princesse des légendes, lui en animal monstrueux du bestiaire du domaine. Quant à leurs trois enfants, ils joueraient docilement les rôles auxquels on les avait destinés : Betsy, l'aînée, chanterait des airs d'opéra dans le décolleté débordant de Jessica Krankl, la célèbre diva du XXI^e ; Titou, le cadet, affublé en Mandrax, nous gratifierait de quelques-uns de ses stupides tours de magie ; Rosie, la dernière, s'efforcerait sans succès de divertir l'assistance en exécutant son numéro d'imitation de célébrités virtuelles dont tout le monde se contrefichait.

Restait pour l'imprévu pépé Jo, mon grand-père maternel. Avec

lui on ne savait jamais ce qui allait se produire. C'était le moins sociable de tous et, à mes yeux, le plus intéressant. Il s'éclipsait parfois des mois entiers sans donner de nouvelles, apparaissait soudain sur ma page et me disait d'un air mystérieux qu'il avait découvert des choses passionnantes dans certains recoins du domaine et qu'il m'emmènerait les voir un jour :

« Quand tu en auras assez, p'tit Tom, quand tu seras prêt...

— Assez de quoi ? Prêt à quoi ? »

Il ne répondait pas, son artefact du moment s'évanouissait et me laissait seul avec mes frustrations. En revanche, il n'aurait manqué sous aucun prétexte les noces de tante Marthe et d'oncle Stan, l'occasion idéale, selon lui, « d'affiner son observation et de tirer un bilan de cette satanée expérience ».

Il pouvait fort bien se présenter en tenue d'explorateur du XIX^e siècle, avec des pattes de bouc et une queue de saurien, ou en courtisane du début du XXII^e, avec des pis de vache sur la poitrine, des serpents pour cheveux, des membres inférieurs d'hippopotame gainés de bas résille et des chaussures à talons aiguilles. J'étais impatient de le retrouver en tout cas, car il ne m'avait pas rendu visite depuis bien longtemps, et les contacts plus ou moins réguliers avec les autres membres de la famille ne m'apportaient qu'irritation ou ennui. Je préférais passer mon temps à jouer plutôt que subir le bavardage intempestif de maman, les sermons assommants de papa, la perversité agaçante de ma sœur, les jérémiades incessantes de mes grands-parents paternels, les discours lénifiants de tante Cécile et d'oncle Mathias, les caquetages prétentieux de mes trois cousins...

Tante Marthe et oncle Stan, les futurs anciens mariés, ne venaient jamais m'embêter. Ils ne sortaient de leur page, verrouillée en permanence, que pour le jour de leurs noces. Pépé Jo disait d'eux qu'ils y abritaient leur « ersatz d'amours éternelles », qu'ils étaient « nos Roméo et Juliette qui cherchaient à donner un sens à leur existence, *notre* vaine existence »...

Je jetai mon dévolu sur un personnage du nom de Tarzan créé à la fin du XX^e siècle par la compagnie Disney. J'avais jusqu'alors refusé de l'emprunter parce qu'il était doté d'un coutelas pour seule arme et d'un pagne pour tout uniforme. Un personnage primaire en comparaison de héros comme Lara Croft III, Dan Danno le Justicier du Temps ou Dieu Créateur™, conçu dans les années 2045 par la firme Segendo. J'avais tellement exploré les possibilités de certains jeux que j'étais devenu quasiment imbattable. Je me faisais une joie d'écraser mes cousins, Titou en particulier, que je massacrais sous tous les angles quand il commettait l'erreur de me défier à Doom VII ou à Total War. Seul pépé Jo, lorsqu'il en avait le temps, était en mesure de m'offrir une résistance digne de ce nom. Il compensait son manque de

vivacité par une connaissance étonnante des systèmes, comme s'il se déplaçait à l'intérieur de mes personnages, de mes intentions.

Cependant, les jeux ne comblaient pas le vide inexplicable qui se creusait en moi année après année, siècle après siècle. Ni, d'ailleurs, les milliers d'encyclopédies de toutes sortes et de toutes tailles que je consultais avec une assiduité grandissante. Elles me racontaient des tas d'histoires invraisemblables sur d'autres mondes, mais elles ne me parlaient pas du mien, elles n'éclairaient pas les zones d'ombre que j'entrevois sous le réseau des illusions.

Le tableau de bord s'alluma dès que je me fus glissé dans la forme de Tarzan : nouveau jeu, nouveau joueur, entraînement, niveaux, préférences, durée... Je sélectionnai l'option « déguisement » puis consultai ma messagerie : tante Marthe et oncle Stan avaient l'immense plaisir de confirmer leur invitation à la cérémonie de leur mariage qui se déroulerait comme tous les ans à la même date sur le site familial. J'étais attendu dans trois secondes, les autres invités étant déjà arrivés. Je désactivai mon code perso – *pépé@jo.mystère* – et me faufilai dans la fenêtre du site de la famille.

Tante Cécile et oncle Mathias ayant été chargés de la décoration, je ne fus guère surpris d'arriver dans la salle brumeuse d'un château mi-médiéval, mi-fantastique. Les murs aux pierres brillantes se couvraient de gargouilles d'où s'écoulaient des jets courbes de lumière. L'éclat d'un lustre tarabiscoté révélait les alcôves transparentes des invités disposées en cercle autour de l'autel où tante Marthe et oncle Stan, invisibles pour l'instant, échangeraient leurs vœux.

Papa était évidemment en smoking Ed McGrady et maman en robe Chilmikot, grand-papa et grand-maman avaient poussé la tristesse jusqu'à s'habiller de longues chasubles noires et remplacer leurs têtes habituelles par des crânes aux orbites béantes et aux dents verdâtres. Tante Cécile avait enfilé une robe de fée étranglée à la taille et s'était coiffée d'un hennin monumental d'où s'évadait une somptueuse chevelure d'or. D'oncle Mathias on aurait pu dire qu'il était un loup-garou si son museau n'avait pas ressemblé à un groin de porc. Mes trois cousins étaient conformes à ce qu'on attendait d'eux, Betsy en Jessica Krankl, chair blême, robe-collant de velours pourpre, Titou en magicien, haut-de-forme, cape, fine moustache, Rosie en imitatrice de service, changeant de corps et de visage toutes les dix secondes. Julie, ma grande sœur, se tenait allongée, nue, jambes écartées, dans le corps d'une femme à la peau foncée et se prodiguait des caresses lascives qui lui arrachaient des soupirs d'aise.

Pépé Jo me surprit par sa sobriété : loin de ses excentricités habituelles, il s'était rabattu sur son apparence d'origine, un crâne lisse et criblé de taches brunes, une couronne de cheveux gris, un

visage lacéré de rides, un cou élancé où saillait une pomme d'Adam plus acérée que la lame du coutelas de Tarzan, un corps maigre, affaissé, vêtu d'un caleçon blanc.

Une pluie de particules m'environna, se transforma en décibels, en mots, en phrases. Papa et maman me complimentaient pour ma tenue, qui n'avait pourtant rien d'extraordinaire, puis je reconnus presque aussitôt les intonations acides de ma grande sœur :

« Alors, homme de la jungle, on cherche sa Jane ? »

Je ne sus quoi répondre – je ne connaissais pas encore de Jane –, mais je me rendis compte qu'elle n'était pas si loin de la vérité, qu'inconsciemment j'avais recherché quelque chose ou quelqu'un en m'appropriant ce personnage.

« Salut, p'tit Tom. »

J'identifiai la voix de pépé Jo et reportai mon attention sur son apparence. Il me fixait avec une intensité qui faisait étinceler ses pixels. Il m'avait parlé en mode crypté, le code que nous utilisions quand nous ne souhaitions pas mêler les autres à notre conversation.

« Tu cherches, on dirait.

— Je cherche quoi, pépé Jo ?

— Le personnage que tu as choisi : il te rapproche de la vérité.

— Quelle vérité, pépé Jo ?

— Celle d'avant ta conception. Rejoins-moi sur mon site après la cérémonie. »

La musique tonitruante de Richard-Wagner-1813-1883 annonça l'apparition de Tante Marthe et d'oncle Stan. Ils avaient décidé de se fondre en une seule entité, franchissant un palier dans leur quête d'un amour absolu. Les deux têtes qui émergeaient de leur tronc commun, buste et jambes mi-masculins, mi-féminins, étaient configurées de telle manière qu'ils ne pouvaient pas faire autrement que se regarder dans les yeux. De même, c'est simultanément qu'ils prononcèrent leur serment, ce qui ne facilitait pas la compréhension mais accentuait le côté émouvant de la cérémonie. Ensuite ils échangèrent le baiser du consentement ; leurs lèvres se mêlèrent dans un tourbillon de figures étincelantes, puis ils se prêtèrent aux félicitations d'usage des invités.

Grand-papa, prié d'ouvrir les réjouissances, entonna l'une de ces chansons lugubres dont il avait le secret. Il chanta sept fois de suite le premier couplet, puis il nous incita à reprendre le refrain en chœur, ce que nous fîmes sans grand enthousiasme, car nous savions que grand-papa, une fois lancé, pouvait s'égosiller plusieurs mois d'affilée. Fort heureusement pour nous, Julie n'était pas prisonnière de la politesse et du respect qui interdisaient aux autres membres de la famille d'interrompre un ancien.

« Ferme-la, le vieux ! Tu nous les brises ! »

Grand-papa se renfroigna dans un silence hostile. Sous la sévérité

de leur mine, papa et maman accordèrent à leur fille honnie un regard empli de reconnaissance.

Grand-maman prit le relais et déclama d'une voix chevrotante un poème antique où le malheur jouait le premier rôle. Puis, alors qu'elle ouvrait en grand la bouche pour simuler la douleur, ses dents vertes virèrent inopinément au rouge, sa chasuble noire s'estompa et dévoila l'ersatz qu'elle avait choisi l'année précédente, le corps d'une petite fille aux yeux entièrement blancs et à la bouche sanguinolente. Elle s'arrêta et cacha sa confusion derrière un écran paravent où grand-papa la rejoignit pour lui faire part de son mécontentement : c'était la première fois qu'un membre de la famille se montrait incapable de maîtriser son déguisement. Je me sentis bizarre, tout à coup, comme si mon monde était en train de vaciller.

« C'est le signe, souffla pépé Jo.

— Le signe de quoi ?

— La répétition, la lassitude... »

Comme de juste, nous eûmes droit aux grands airs d'opéra de Betsy, aux tours de magie de Titou, aux imitations de Rosie, au discours lénifiant de papa, bien content que la famille eût ainsi résisté à la terrible épreuve du temps, à la question traditionnelle de maman, demandant aux nouveaux anciens mariés s'ils comptaient fabriquer un enfant avec le logiciel approprié.

« Nous nous suffisons pour l'instant à nous-mêmes, répondit la tante.

— Nous nous aimons, ajouta l'oncle.

— À en mourir, dit la tante.

— Si tu m'aimes à en mourir, alors crève, salope ! »

Un silence assourdissant accueillit la dernière phrase de l'oncle Stan.

« Qu'est-ce que tu as dit ? demanda la tante Marthe, les yeux dans les yeux de son nouvel ancien mari.

— Je t'aime, mon amour, je t'aime, mon amour, je t'aime, putain de merde, mais est-ce que tu pourrais de temps en temps me lâcher la grappe ?

— Je t'aime aussi, mais qu'est-ce que je devrais dire, moi qui suis obligée de te supporter nuit et jour sans une seconde de répit ! Parfois je déteste, tu entends, je déteste tes particules ! »

Je distinguai une flamboyance inhabituelle dans les yeux de l'un et de l'autre. Comme ils n'avaient pas d'autre choix que de rester ensemble et de se regarder, ils ne pouvaient exprimer leur colère, leur haine, que par l'intensité des pixels et des décibels.

« Qu'est-ce que tu peux être conne par moments ! cria l'oncle Stan.

— Tu veux que je leur raconte, mon amour ? Notre vie d'avant ?

— Quoi, notre vie d'avant ?

— Quel pauvre type tu étais, mon amour ! Feignant, minable, alcoolique ! Même pas capable de me faire un gosse !

— Comment est-ce que j'aurais pu avoir du désir pour un thon de ton genre ?

— Tu n'avais qu'à changer de thon ! Choisir un thon qui aime les petites bites molles ! »

Je ne comprenais pas le quart de ce qu'ils racontaient. Je ne les avais jamais entendus se disputer de la sorte, mais je compris que cette dispute épousait mieux la réalité que leurs serments d'amour, je compris qu'ils avaient joué la comédie durant ces années, durant ces siècles. Je me demandai de quelle substance était fait notre monde, ce monde étrange où les grands-mamans perdaient leurs dents vertes, où les éternels jeunes mariés égarèrent leur amour le jour de leurs noces.

« Vous commencez à faire chier avec vos conneries ! cria papa. Je me tire !

— C'est ça, le beauf ! répliqua oncle Stan. Bon vent !

— Je vois que la famille blaireau a enfin décidé de s'amuser ! intervint Julie.

— Alors toi, continue de te tripoter et fous-nous la paix ! glapit tante Marthe.

— Ne parle pas à ma fille sur ce ton ! hurla maman.

— Cette espèce de dégénérée ?

— Peut-être, mais c'est pas un thon, elle !

— On en profite pour lever le camp », me suggéra pépé Jo.

J'étais terrorisé, j'avais l'impression que tout s'effondrait, qu'un bogue géant rongerait nos systèmes.

« Où ? Où ?

— Sur mon site. »

Je parvins enfin à me calmer et à me transférer sur la page de pépé Jo. Il m'y attendait, le corps en partie effacé, l'air grave.

« Je dois te prévenir, p'tit Tom : si tu viens avec moi, rien ne sera plus pareil dans ta vie. Tes circuits en seront à jamais infectés.

— Avec toi, je n'ai peur de rien, pépé Jo. »

Il eut un sourire qui redonna un peu de luminosité à son visage et une poignée de pixels à son corps.

« Bien que tu sois le plus jeune de la famille, tu es le seul avec qui j'aie envie de partager mon secret, reprit-il après un instant de silence. Je ne pourrai pas t'aider par la suite : ce sera à toi de tracer ton chemin. Tu resteras seul avec tes questions, avec tes angoisses.

— Je suis déjà seul, pépé Jo, et je sens le vide grandir en moi. »

Il hocha la tête et eut ce geste étrange de passer sa main en partie estompée sur le haut de mon crâne.

« Suis-moi. Nous allons explorer le domaine. *Notre* foutu domaine. »

Nous nous projetâmes dans une enfilade de fenêtres que j'avais déjà franchies une ou deux fois, les unes donnant sur les préférences familiales, les autres sur les configurations avancées. Ces niveaux du domaine ne m'avaient pas attiré jusqu'à présent, je m'étais contenté des préférences et des innombrables combinaisons offertes par mes logiciels personnels. Mais à la douzième fenêtre on perdait de vue l'interface chatoyante du site, on s'enfonçait dans un dédale vertigineux de lignes lumineuses et de portes d'ombre en comparaison desquelles les labyrinthes thématiques de mes jeux paraissaient presque primitifs. Pépé Jo s'y orientait sans aucune hésitation. Je voyais son corps filer avec une telle vivacité dans les conduits que ses pixels avaient du mal à le suivre, qu'il les semait derrière lui comme les panaches des comètes observables dans l'Encyclopédie astronomique Soft-Tel.

C'était la première fois que je m'éloignais ainsi de ma base à la vitesse lumière et je commençai à prendre peur. Cette course hallucinante dans les arcanes du domaine s'apparentait à une déstructuration, à une dissolution, au bogue effrayant de la fin des temps.

« Pépéééé Joooo... Pépéééé Joooo... »

Impossible de donner de la voix à une telle allure. Nous bougions trop vite pour les particules chargées de transcoder nos impulsions vocales en unités sonores. J'avais l'impression de tomber en chute libre, de m'étirer en spaghetti, de plonger dans le cœur de l'un de ces trous noirs à l'appétit d'ogre qui hantaient les pages de l'Encyclopédie astronomique.

Pépé Jo daigna enfin s'arrêter dans un espace sombre où je n'apercevais pas d'autre forme que son visage et la moitié de son corps.

« Nous sommes arrivés à la frontière du domaine », dit-il.

Sa voix me parvenait déformée, comme si les propriétés des particules s'étaient modifiées.

« J'ai passé beaucoup de temps, trois siècles, quatre peut-être, à essayer de décrypter les brouillages. Tu as été conçu au domaine avec le logiciel aléatoire de conception virtuelle, p'tit Tom, tu n'as pas connu l'autre monde, tu ne pouvais donc pas te douter que les concepteurs du site avaient besoin d'écrans extérieurs de contrôle. Moi si, et je me suis dit que, si je trouvais le moyen de passer dans l'un de ces foutus écrans, j'entrerais à nouveau en contact avec le monde extérieur, je pourrais lui demander d'intercéder, d'agir... »

Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il me racontait mais je sentais monter en moi excitation et inquiétude. Pourquoi donc me

parlait-il d'un monde... extérieur ?

« De mettre fin à cette absurdité, ajouta-t-il.

— Quelle absurdité, pépé Jo ?

— Nous ! Notre putain de famille ! Notre putain d'existence ! Ces putain de noces ! »

Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Même les adversaires des niveaux les plus difficiles de mes jeux ne dégageaient pas une telle colère, une telle agressivité. Les sécurités de la protection enfantine auraient normalement dû se déclencher, mais nous nous étions sans doute aventurés dans un recoin du domaine où elles cessaient de produire leur effet.

« Moi, je ne suis pas né ici, p'tit Tom. Ni grand-papa, ni grand-maman, ni ton père et ta mère, ni tes oncles et tes tantes, ni même ta grande sœur.

— Où alors ?

— Dans un monde où les enfants ne sont pas condamnés à l'enfance éternelle.

— Tu veux dire dans un monde où il y a des bogues ?

— Le plus merveilleux de tous, le bogue du temps...

— Mais nous aussi nous avons le temps. Même que l'horloge du site indique les siècles, les années, les heures, les minutes, les secondes.

— Oui, mais le temps n'a aucune incidence sur nous. Toutes ces histoires que tu as lues dans les encyclopédies, tous ces hommes et ces femmes dont tu as mémorisé les dates de naissance et de décès, ce ne sont pas des légendes, p'tit Tom. Ils ont bel et bien existé. De même que les prostituées du prime-Web dont Julie utilise les corps. D'où vient la musique à ton avis ? Les airs d'opéra chantés par Betsy ? Et tes jeux ?

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé de ça plus tôt ?

— Parce que tu n'étais pas prêt. Parce que tu n'en ressentais pas le besoin.

— Et papa ? Et maman ?

— Eux, c'est différent. Ils ne t'avoueront jamais rien parce qu'ils en sont incapables, parce que, comme les autres, ils ont fini par prendre l'illusion pour la réalité. Ils ont acheté une immortalité virtuelle, pas seulement pour eux, mais pour Julie, pour leurs sœurs Marthe et Cécile, pour leurs beaux-frères Stan et Mathias, pour grand-papa et grand-maman, pour moi... J'ai été fou d'accepter, mais je ne voulais pas perdre ma fille, ta mère, comme j'avais perdu ma femme. J'ai refusé le chagrin, tu comprends ? Au xx^e, les gens riches se faisaient congeler dans l'espoir d'être ressuscités par la science, tiens, comme Walt Disney, le fondateur de la compagnie qui a créé cette version de Tarzan et quelques-uns des personnages avec lesquels tu

joues, Mulan, Mickey, Picsou, Donald... La mode a changé au début du XXII^e : grâce à la généralisation des supports en ADN de synthèse, la sauvegarde virtuelle a supplanté la congélation. Nous sommes devenus increvables, p'tit Tom, in-cre-va-bles. Tes parents ont eu peur du conflit mondial qui menaçait en 2219. Ils ont vendu leur affaire, leurs propriétés, et confié leur destinée à Soft-Tel, la plus grande compagnie de sauvegarde virtuelle. Le contrat stipulait que nos données seraient réimplantées dans les clones de nos corps dès que la paix serait revenue sur Terre. J'ai calculé que nous avons passé neuf siècles dans le domaine. Neuf siècles ! L'âge de Mathusalem selon la Bible. »

Ses paroles me bouleversaient mais j'en ignorais les raisons, je devinais seulement qu'elles évoquaient un gâchis, qu'elles portaient une tristesse plus poignante que tout ce que je pouvais imaginer.

« Toi et tes cousins, vous auriez dû être transférés dans des corps obtenus par fécondation artificielle avec l'ADN de vos parents respectifs, poursuit pépé Jo. J'ai d'abord pensé que les techniciens de Soft-Tel avaient eu des difficultés, que les choses allaient bientôt s'arranger, puis, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, je me suis dit que nous nous trouvions devant un sacré putain de vrai problème. Et, bien que nul en informatique moléculaire, j'ai interrogé la base de données, j'ai cherché les failles, inlassablement...

— Et tu as trouvé ? »

Il marqua un nouveau temps de pause.

« Je suis parvenu à passer de l'autre côté de l'écran moléculaire. Et, grâce aux caméras intégrées, j'ai enfin vu le monde extérieur...

— Alors ?

— Viens donc juger par toi-même, p'tit Tom. »

Il me sembla l'entendre prononcer une succession sans queue ni tête de tirets, de barres, de points, d'@, de chiffres et de lettres. J'eus une sensation très brève d'éblouissement, de transfert, et mes pixels furent projetés dans une substance à la fois dense et molle.

« Nous baignons dans le plasma de l'écran », me précisa pépé Jo.

Sa voix me paraissait très éloignée, comme filtrée et déformée par les molécules liquides.

« Regarde devant toi, p'tit Tom. Les caméras intégrées sont tes yeux désormais. Elles te montrent l'autre monde. »

Je vis d'abord un paysage inondé de lumière, un plateau d'apparence plus sèche encore que les déserts du jeu Sahara®.

« Tu n'es plus dans un de tes satanés jeux, p'tit Tom, mais dans la réalité... »

Je ne saisisais pas la différence entre la réalité dont il me parlait et ma réalité de tous les jours. Pour moi, ce n'était encore qu'un paysage semblable aux milliards de décors offerts par mes logiciels, avec peut-être une définition supérieure dans les teintes et les tracés.

Je vis ensuite approcher des hommes, des femmes et des enfants, nus, peau cuivrée, cheveux emmêlés, épaules voûtées, yeux craintifs, lèvres craquelées, dents déchaussées, flancs squelettiques, hanches saillantes. Je pris alors conscience que je contemplais l'autre monde, le monde gangrené par le bogue du temps. Je vis enfin le bloc de pierre que certains d'entre eux étaient en train de sculpter à l'aide de maillets et de pics métalliques. De la matière compacte émergeaient les traits grossiers de l'apparence originelle de pépé Jo.

« La guerre, me dit-il. Elle a sans doute renvoyé l'humanité à l'âge de bronze. Mais l'écran moléculaire a été épargné. Le système est sacrément solide : il peut fonctionner encore pendant mille siècles. Nous devons faire à ces gens l'effet d'apparitions surnaturelles. Ils nous vouent un culte. S'ils prennent le chemin de l'évolution, ils pourront peut-être nous ramener chez nous dans deux mille ans, trois, dix... Ou peut-être jamais. »

Sa voix était tellement ténue que j'avais l'impression de capter par mégarde ses pensées échappées.

« Nous n'avons même pas la possibilité de mettre fin à nos jours. Nous n'avons pas de corps. Nous sommes increvables, p'tit Tom, condamnés à vivre à perpétuité. Des illusions de dieux... »

Je délaisse mes jeux pour venir chaque jour, avec ou sans pépé Jo, observer les hommes réels. Ils progressent avec une lenteur désespérante. En dehors des cérémonies de naissance, de mariage et de décès, ils se contentent de chasser, de manger, d'uriner, de déféquer, de se laver, de copuler, de dormir, de se battre et de sculpter. Je comprends maintenant le sens de tous ces concepts, je comprends les gestes obscènes de Julie, je partage le désespoir de grand-papa et de grand-maman, j'approuve les tentatives éperdues de tante Marthe et d'oncle Stan de célébrer leurs amours impossibles, je maudis papa et maman de nous avoir fourrés dans ce pétrin... J'ai beau avoir été conçu dans le domaine, je sais d'où me vient le manque qui me ronge, j'aspire à passer dans le vrai monde.

À naître, à recevoir un corps. À vieillir. À mourir.

Les hommes réels ont entamé une deuxième sculpture depuis peu. Elle représente, je crois, un Tarzan à la bouche béante et au regard d'une tristesse bouleversante.

Dans le potager

1^{re} publication : « Cap sur l'an 3000 »,
site Internet de la bibliothèque départementale
du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, 2000

LA PREMIÈRE SENSATION qui traversa Jasmine Olfran lorsqu'elle se réveilla après un sommeil artificiel de cinquante ans, ce fut une odeur de terre sèche traversée de relents organiques. Puis elle discerna un rang parfaitement ordonné de légumes qui pouvaient être des poireaux ou des choux, les formes et les teintes restaient floues pour l'instant.

Un insecte aux élytres opalescents et à la carapace bleutée se posa, à quelques centimètres d'elle, sur une fleur ressemblant à une grosse marguerite aux pétales mauves et au pistil orangé. Pendant quelques secondes, l'insecte et la fleur se livrèrent à un curieux manège qui évoquait irrésistiblement... l'acte sexuel. L'insecte ne se contentait pas de prélever le pollen de la fleur, il semblait la pénétrer à coups d'abdomen puissants et rythmés. Des sons parvenaient à Jasmine, entre cris d'encouragement et soupirs de volupté. Elle se demanda si elle n'avait pas définitivement sombré dans la folie. Ces couleurs, ces bruits, ces odeurs, cette façon qu'avait la fleur de se trémousser sur sa tige à la façon d'une danseuse du ventre, rien ne correspondait à la normalité. Elle voulut esquisser un mouvement, mais son corps ne lui obéit pas. Fatigue, inertie, impression de se mouvoir dans un océan de boue.

Ses souvenirs lui revinrent par bribes, comme crachés par un logiciel détérioré mais soucieux de l'ordre chronologique.

École maternelle à Meaux, dans une de ces banlieues qu'on disait, avec un sens tout démocratique de l'euphémisme, « difficiles ». Discours du maître sur les bienfaits de la génétique, considérée comme la plus grande découverte humaine depuis le feu : on avait pratiquement éradiqué la faim dans le monde avec les céréales et légumes transgéniques, on avait éliminé, grâce aux thérapies géniques, la plupart des grandes maladies comme le sida et le cancer.

Joie de papa et de maman qui venaient d'obtenir l'accord de la SSR, la Sécurité sociale rénovée, pour le redressement génétique de leur troisième fils, Ben, un garçon de dix ans qui rencontrait de sérieuses difficultés à s'intégrer au tissu socio-commercial (le

chenapan, expert en manipulations virtuelles, perturbait les séries diffusées par le réseau GatesNet en se glissant parmi les personnages et en montrant ses fesses aux moments les plus dramatiques). Ben avait préféré la fuite au redressement, même remboursé. Après trois jours de recherches, on l'avait retrouvé pendu à la poutrelle de béton de la cave d'un immeuble. Quand elle avait aperçu son frère allongé sur le canapé du salon, le cou cerclé d'une trace violacée, Jasmine avait cessé de croire à la bonté des adultes et aux bienfaits de la science.

L'insecte cessa de s'agiter après un spasme prolongé, puis s'écrasa sur le pistil comme sur un matelas confortable, les ailes en désordre, les pattes molles. Jasmine se serait presque attendue à le voir allumer une cigarette et, d'un geste satisfait, tapoter les pétales de sa maîtresse végétale. Un bruissement se répandit dans le rang de poireaux – ou de choux –, qu'elle prit d'abord pour le friselis des feuilles sous la brise. Elle se rendit compte qu'il n'y avait pas un souffle d'air, qu'un soleil radieux brillait de tous ses feux dans un ciel d'un gris perle, qu'elle mourait de soif. Sans doute trouverait-elle une source d'eau, un robinet, un arrosoir, dans ce potager parfaitement entretenu – pas une seule mauvaise herbe entre les pieds des légumes –, mais elle n'avait toujours pas la force de se retourner, de se relever, elle ne savait plus comment s'y prendre, comme si elle avait égaré le mode d'emploi de ses nerfs et de ses muscles. Elle se rassura en songeant qu'il fallait sûrement un temps de réadaptation à ceux qui se réveillaient d'un sommeil de cinquante ans. Elle se demanda soudain pourquoi elle avait repris conscience dehors, au milieu de ces rangs de légumes, plutôt que dans la cuve du centre de détention où on l'avait endormie.

Le collège, toujours à Meaux, classe de quatrième.

Elle avait embrassé son premier garçon, Jules, un blond plutôt bien foutu, aux dents parfaites et à la peau perpétuellement hâlée. Elle l'avait fait patienter un peu avant de lui permettre de glisser les mains sous son chemisier, et encore un peu avant de l'autoriser à s'aventurer sous son soutien-gorge. Elle avait senti l'hésitation, la crispation des doigts de Jules lorsqu'ils avaient commencé à pétrir ses jeunes seins. Il avait subitement retiré sa main, s'était reculé avec une telle précipitation que l'arrière de son crâne avait heurté la cloison des toilettes pour filles, puis, tandis qu'elle se pétrifiait sur la cuvette, il s'était mis à rire, un de ces rires cinglants qui vous brûlent plus profondément qu'un fer rouge.

« C'est tout ce qu'il y a là-dedans ? s'était-il exclamé entre deux hoquets. T'es complètement off ! Toutes les meufs en ont des gros, maintenant ! Faut juste aller à l'atelier génétique... »

Elle avait éprouvé une telle humiliation qu'elle n'avait même pas eu le réflexe de pleurer. Depuis la mort de Ben, elle avait refusé de

recourir à la génoplastie, pourtant partiellement remboursée par la SSR, elle avait préféré se garder naturelle, avec la fourrure abondante qui lui noircissait le bas-ventre, avec ses hanches un peu larges, avec ses seins qui refusaient obstinément de grossir, avec son nez fort, ses lèvres minces, toutes ces menues imperfections qu'elle avait appris à aimer à force de les contempler dans le miroir en pied de la salle de bains.

« Regarde », avait gloussé Jules en se relevant.

Il avait baissé son pantalon et exhibé la chose monstrueuse qui lui pendait entre les cuisses.

« Les garçons aussi en ont une *big one* ! Moi, mes parents m'ont payé la taille XXL à mon douzième anniversaire. Ça leur a coûté trente mille dolleurs, ils n'ont pas été remboursés, mais plus personne ne se fout de ma gueule dans les vestiaires. Tu peux toucher si tu veux. »

Jasmine n'avait pas touché, mais ce premier contact visuel avec un sexe de garçon lui avait laissé un souvenir cuisant. Ils ne se rendaient pas compte, ces idiots, qu'avec leur obsession de grandeur, de grosseur, de performance, plus une seule fille n'accepterait de se dilater comme une grenouille ou comme une femme en train d'accoucher pour avaler l'objet de leur orgueil – les femmes avaient cessé d'enfanter par les voies naturelles, mais son professeur de sciences de nouvelles vies avait projeté un vieux film 3D sur l'accouchement afin de montrer à ses élèves quelques bribes d'un passé barbare et révolu. Elle avait rompu avec Jules et, se refermant sur elle-même, ignorant les moqueries des GM, le clan des génétiquement modifiés, s'était tenue à l'écart des garçons jusqu'à la première année d'université, à Jussieu.

Les pétales de la marguerite ondulaient comme des voilages autour de l'insecte vautré sur le pistil. Les poireaux ou les choux – la vue de Jasmine avait recouvré sa netteté, mais sa mémoire refusait toujours de délivrer l'information qui lui aurait permis de les différencier – continuaient de bruisser et, si elle n'avait pas craint de perdre ce qui lui restait de raison, elle aurait juré qu'ils... oui, qu'ils tenaient une conversation ! Elle entendait, ou elle croyait entendre, un brouhaha, un enchevêtrement de voix indistinctes, une brassée de murmures plaintifs. Affolée, elle tenta à nouveau de s'arracher à l'inertie qui la clouait au sol.

En pure perte.

Elle avait l'impression de se ramollir, de dépérir sous les rayons accablants du soleil. Elle aurait donné n'importe quoi pour être arrosée de quelques gouttes de pluie.

À Jussieu, elle avait rencontré Hector. Un naturel comme elle. Un charme ténébreux et, surtout, un engagement de tous les instants contre le CP, le commerce planétaire, dominé par deux groupes, Net

Gates et Bio Tech. Le premier détenait le monopole mondial de l'informatique, des satellites et des réseaux, le second le monopole mondial de la biotechnologie. Le chiffre d'affaires des deux mastodontes, supérieur au PNB de l'ensemble des nations affiliées à l'ONU, les rendait plus puissants que le Parlement mondial. Aucun homme politique n'était élu sans leur aval, aucune loi votée sans leur accord, aucune guerre déclarée sans leur bénédiction.

Avec Hector, Jasmine avait découvert l'amour physique et le militantisme naturel. Si elle ne gardait de l'amour physique que des souvenirs mitigés, Hector se montrant plus doué pour la théorie que pour la pratique, le militantisme naturel l'avait enthousiasmée. Elle avait eu l'impression d'entrer dans sa véritable famille : elle n'était plus seule au monde dans son rejet obsessionnel du tout-génétique, elle trouvait enfin un sens à la mort de Ben. Elle s'était engagée dans le mouvement clandestin de la LN, la Ligue Nature, comme simple rédactrice de tracts virtuels au début, puis, lorsque les camarades l'avaient estimée digne de confiance, comme soldate de première ligne, chargée de saboter les stocks génétiques virtuels ou réels des centaines de laboratoires de Bio Tech. À la fois pirate informatique et terroriste révolutionnaire, une grande cause, une double vie trépidante, dangereuse, grisante. On fêtait chaque victoire par des bacchanales où le vin – bio – coulait à flots, où l'herbe – bio – se fumait à pleins poumons, où les champignons – bio – donnaient aux caves sordides l'allure de palais enluminés et magiques.

Comme les membres de la LN refusaient de recourir aux contraceptifs, elle s'était retrouvée enceinte et avait dû interrompre pendant quelques mois ses missions pour mettre au monde une petite fille. Oh, l'accouchement dans un hangar insalubre n'avait pas été une partie de plaisir, mais l'amour qu'elle avait ressenti pour le petit bout de chair luisant et brillard issu de son ventre s'était hissé à la hauteur de sa douleur, immense, indescriptible, magnifique.

Hector avait dévoilé une facette inattendue de sa personnalité en refusant de reconnaître l'enfant.

L'insecte comprit trop tard que la fleur ne l'avait pas seulement convié à la bagatelle, mais à son repas. Dont il était le plat unique. Lorsque les pétales se refermèrent sur lui, il se débattit, remua frénétiquement les pattes et les ailes, mais, retenu prisonnier par le pistil gluant, il fut peu à peu déchiqueté et englouti dans une succession horripilante de craquements et de succions. La marguerite entama la phase de digestion avec une éructation qui resta un long moment suspendue dans la chaleur vibrante. Jasmine prit conscience qu'elle avait également faim. Peut-être avait-elle tout simplement besoin de manger pour soulever le fantôme de son corps ? Les poireaux – l'information avait enfin surgi de sa mémoire – émettaient

de longs geignements traduisant une attente, une impatience. Certains d'entre eux brillaient d'un vif éclat, une luminosité qui n'avait rien à voir avec le soleil mais qui provenait de leurs feuilles, de leurs pieds. Ils semblaient émettre un signal à l'attention d'une invisible présence. Pourquoi le jardinier ne se manifestait-il pas ? Jasmine avait hâte maintenant de sortir de ce cauchemar, de s'en aller, de rejoindre le monde des hommes, de se lancer sur les traces de sa fille.

Hermine...

On la lui avait arrachée à l'âge de quatre ans. Une éducatrice de la Protection biosanitaire, accompagnée d'une vingtaine de flics – faciles à reconnaître, ceux-là, bouches entrouvertes, langues pendantes, crochets effilés : on leur avait implanté des gènes de berger allemand et de serpent –, avait garé sa voiture volante en forme de papillon au-dessus de la mesure que Jasmine squattait avec Hermine dans un coin perdu des Cévennes. L'éducatrice en question, une enragée de la mutation, avait cédé à la dernière mode des fleurs et des brins d'herbe en lieu et place des cheveux : des pensées violettes et des microroses parsemaient le gazon tondu à ras qui lui recouvrait la tête. Elle ne portait pas de vêtements mais des ailes translucides, délicates, qui partaient de ses omoplates et qui, même repliées, ne voilaient pas grand-chose de ses énormes seins.

« Vous êtes une naturelle irrécupérable, madame Olfran, avait dit l'éducatrice avec un regard sévère et une moue de mépris. Vous ne pouvez pas garder votre enfant. La loi...

— Je me fous de la loi, avait coupé Jasmine. Je suis sa mère. Sa mère, vous m'entendez ? C'est à moi de décider ce qui est bon pour elle. Veuillez sortir de chez moi.

— Nous n'ignorons rien de votre passé, madame Olfran. Ou vous nous remettez l'enfant sans faire de difficultés, ou nous vous traduisons devant un tribunal de la CP. Vous risquez au minimum trente années de sommeil. »

Jasmine avait compris que s'opposer à l'autorité ne servirait à rien, qu'il fallait courber l'échine si elle voulait garder une petite chance de voir grandir Hermine. Elle avait laissé les flics s'emparer de la fillette trop choquée pour réagir ou verser des larmes.

Elle n'avait pas vu grandir Hermine. Les conseillères ne lui avaient accordé aucun droit de visite. Elle avait appris, deux ans plus tard, qu'Hector, ex-révolutionnaire reconverti dans l'industrie biotechnologique, avait fait reconnaître sa paternité par test cellulaire avant de dénoncer son ancienne maîtresse et complice aux services de la Protection sanitaire. En retour, il avait été payé de la garde permanente d'Hermine qu'il avait aussitôt soumise au rattrapage génétique. Hermine deviendrait une femme aux gros seins avec de l'herbe sur la tête, une taille de guêpe, des ailes dans le dos, une peau

parfaitement glabre et une espérance de vie de cent cinquante ans. Désespérée, Jasmine avait abandonné son squat des Cévennes, bouclé son vieux sac à dos et était partie pour une longue errance à travers diverses régions du monde, en Afrique plus particulièrement, où les populations autochtones adhéraient de leur mieux aux nouveaux dogmes du CP. Ainsi la peau noire, les cheveux crépus et les yeux bridés avaient pratiquement disparu de la surface du globe, on ne trouvait plus d'hommes ou de femmes contrefaits, plus de gros, plus de maigres, plus de grands, plus de petits, simplement des créatures translucides, mutantes, qui défiaient les lois de la pesanteur en agitant leurs ailes et en exécutant d'étranges ballets dans le ciel crépusculaire. Seuls quelques fous traînaient leur misère sur le sol et vieillissaient trois fois plus vite que les autres ; Jasmine en faisait partie.

« Ça fait du bien... »

Jasmine tressaillit. La voix, bizarre, chevrotante, ni masculine ni féminine, avait retenti tout près. Si près qu'elle s'attendait à ce que quelqu'un se penche sur elle et l'aide à se relever. Elle ne détecta aucun mouvement alentour, mais la sensation d'être observée ne la lâcha pas. Elle crut comprendre que les poireaux se plaignaient de leur condition et réclamaient de l'eau. De leurs bruissements se détachaient des mots comme « légumes d'hiver », « chaleur intolérable », « terre sèche », « reconditionnement exigé »... Elle prit peur et voulut replonger dans l'oubli rassurant du sommeil. Impossible. Ses paupières ne réagissaient pas, elle gardait les yeux ouverts. Les yeux ? Son regard n'avait plus la même mobilité qu'avant, les poireaux et la marguerite aux pétales mauves imprégnaient sa rétine comme l'objectif d'une caméra de vidéo-surveillance fixée au mur.

« Ce petit con m'a bien fait jouir et m'a régälée. Je m'en taperais bien un deuxième. »

N'était-ce pas la fleur qui venait ainsi de lui... adresser la parole ?

Une prière se substitua aux pensées affolées de Jasmine : *Ô mère Nature, vous qui êtes compatissante, omnipotente, venez délivrer votre enfant de ce cauchemar.*

Mère Nature...

Au cours de ses pérégrinations, Jasmine avait croisé la route d'un homme qui l'avait initiée au culte de Mère Nature, une société ésotérique ultrasecrète qui était devenue le dernier refuge des naturels. Les cinq années qu'elle avait passées dans le désert australien l'avaient en partie consolée de la mort de Ben, de la perte d'Hermine et de la trahison d'Hector. Nus dans un environnement sauvage, indomptable, les adorateurs de Mère Nature s'étaient aimés à l'ancienne, avec les corps imparfaits que la Grande Dispensatrice avait daigné leur attribuer, seins plats, gros ventres, fesses molles, pénis rabougris... Ils formaient le dernier carré des humains d'avant

l'avènement du CP, de ceux qui remettaient leur destin entre les mains de l'ordre invisible, qui acceptaient d'être les maillons de chaînes inaccessibles. Ils mangeaient les plantes qu'ils cultivaient ou la viande du gibier qu'ils chassaient, buvaient l'eau tombée du ciel, s'étourdisaient de chants et de danses, dormaient à la belle étoile, serrés les uns contre les autres comme les nouveau-nés d'une même portée.

Les forces de l'ordre du CP avaient débarqué un soir où la température avoisinait les quarante-cinq degrés Celsius. Des centaines de soldats tombés du ciel et coiffés de casques bleus – croisement de gènes de grand lucane bleu et de rhinocéros. Les adorateurs de Mère Nature s'étaient égaillés comme une volée de moineaux, mais les casques bleus, avantagés par leurs ailes, les avaient capturés l'un après l'autre et anesthésiés à l'aide des aiguillons dont étaient munies les extrémités de leurs doigts.

« On veut de l'eau, on veut de l'eau ! psalmodiaient les poireaux.

— Jamais contents, ceux-là ! soupira la marguerite.

— Ta gueule, la pute ! Toi, t'es équipée de phéromones et d'un système digestif, tu peux prendre du bon temps avec les insectes, nous on n'a rien d'autre que l'eau et la terre pour survivre. »

Jasmine feignit de n'avoir rien entendu et se replongea dans ses souvenirs.

Le tribunal du CP siégeait dans un bâtiment de la ville de New York. Elle s'était réveillée sur les marches en terre du palais de justice. Les transformations de la métropole américaine l'avaient surprise : les immeubles serrés, anguleux, orgueilleux, avaient cédé la place à de grands tumulus arrondis aux allures de termitières, de fourmilières ou de ruches. Le CP avait à ce point développé le concept de trans-règne que les humains n'avaient gardé de leur ancienne apparence que les seins, énormes, pour les femmes et les sexes, gigantesques, pour les hommes. Le reste tenait à la fois de l'insecte et de la plante, membres arachnéens, têtes allongées et triangulaires, vêtements végétaux et parures de pétales. Pas de public dans la salle des audiences emplies d'une âpre odeur d'humus. Seuls trônaient deux juges dont les ailes noires et les toques de fleurs blanches étaient sans doute les vestiges des robes et perruques des juges de l'ancien temps. Jasmine se tenait en compagnie de trois autres adorateurs de Mère Nature dans le box des accusés encadré par une escouade imposante de casques bleus.

« J'en ai marre de ces péquenots ! s'exclama la marguerite de sa voix chevrotante. Vivement que les grands butineurs viennent prélever leurs gènes et les envoient se faire planter ailleurs ! Eh, je te parle, la nouvelle !

— Tu ferais mieux de la boucler, dit le chœur des poireaux. » Impossible de savoir lequel précisément d'entre eux s'exprimait. « Ils

pourraient transférer toutes tes données dans une pousse de navet et, là, tu ne jouerais plus tout à fait la même chanson. »

Mère Nature, par pitié...

Jasmine prit conscience que Mère Nature avait abandonné ses enfants. Ou qu'elle les avait reniés.

« Étant donné la charge retenue contre vous, avait déclaré sans préambule l'un des juges, je vous donne le choix entre cinquante années de sommeil et l'effacement définitif.

— C'est quoi, la charge ? avait crié un compagnon de Jasmine. Et d'abord où sont nos avocats ?

— Les avocats sont désormais interdits, avait répliqué l'autre juge en abattant son maillet sur le bois du bureau. Vous êtes accusés de résistance majeure au développement du commerce planétaire. Que choisissez-vous ? L'effacement ou le sommeil ? »

Jasmine avait opté pour la peine de cinquante ans de sommeil, espérant que les choses évolueraient pendant sa détention, se ménageant ainsi une petite chance de revoir Hermine, qui aurait alors soixante-quatre ans. Les juges avaient ratifié la sentence d'une dizaine de coups de maillet frénétiques. Les casques bleus s'étaient emparés d'elle, l'avaient agrippée par les pieds et les mains, et, la maintenant suspendue pendant des heures au-dessus de l'océan Atlantique, l'avaient transportée dans un centre de détention du nord de la France.

La marguerite revint à la charge.

« Eh, la nouvelle, t'es pas causante. Envoie une phéromone si tu te sens patraque. Tu finiras bien par gober un de ces abrutis de nique-fleurs. »

Jasmine s'était endormie un demi-siècle plus tôt dans une cuve à l'allure de cercueil. La dernière personne qu'elle avait aperçue, avant d'être engourdie par un froid intense, c'était une infirmière avec deux antennes vissées sur le front, des yeux entièrement noirs, quatre ailes vibronnantes et un corps étranglé d'où émanait une pernicieuse odeur de chitine.

« Où... sommes... nous ? »

La question était sortie toute seule de la bouche de Jasmine.

Bouche ? Elle n'avait pas l'impression d'avoir remué les lèvres.

« Ct'e question ! On est dans un potager ! Un potager de ploucs ! »

La marguerite non plus n'avait pas de cavité apparente et mobile.

« Comment... comment... suis-je... arrivée... là ? »

Les poireaux continuaient de briller mais ils s'étaient tus, attentifs à la conversation.

« Ben, comme les autres, je suppose, répondit la marguerite. Les Grands Butineurs ont prélevé tes gènes, les ont mélangés avec une graine et t'ont plantée dans ce potager.

— Les... Grands... Butineurs ? »

Parler donnait à Jasmine la sensation de vibrer de la tête aux pieds.

Tête ? Pieds ? Est-ce que ces mots recouvraient encore un sens ? Quelque part en elle, une corde vocale transformait ses bruissements en sons articulés.

« Ben oui, quoi ! Les serviteurs de Sa Majesté BioNet. Ils surveillent tous les champs, potagers et jardins de la Terre.

— Et... mon... corps... mon... corps ? »

La marguerite se dandina pendant quelques secondes sur sa tige en signe de perplexité.

« Mais tu as un corps, ma jolie. Et même un beau ! Des pétales rouges, un pistil bleu nuit, une tige lisse, les Grands Butineurs se sont pas foutus de ta gueule.

— Je suis... une... fleur ?

— Ça vaut mieux, crois-moi, que de faire le poireau !

— Hé, ho, tu sais ce qu'ils te disent, les poireaux ?

— Et mon... corps... humain ? demanda Jasmine.

— Humain ? De quoi parles-tu, ma jolie ?

— Les hommes... Les êtres qui habitaient la Terre avant que... avant que...

Anéantie, submergée par la frayeur, Jasmine se réfugia dans le silence, espérant bientôt se réveiller dans sa cuve de congélation du centre de détention.

« Surveille ton langage, ma jolie, reprit la marguerite. Les Grands Butineurs n'aiment pas qu'on dise n'importe quoi. Ils seraient capables de t'arracher. C'est un coin paumé ici, mais on s'y fait. Tiens, si tu veux, j'envoie une phéromone pour deux. Tu verras qu'on se sent mieux le pistil chatouillé et plein. »

Jasmine huma presque aussitôt l'odeur sucrée qui montait de la marguerite et répandait son ensorcelante invitation dans l'air chaud. Quelques instants plus tard, deux nique-fleurs bourdonnaient dans les parages.

« Y en a que pour ces deux-là ! grommelèrent les poireaux. On a beau s'allumer, crier, ces fainéants d'insectes fonctionnaires, eux, ne sont pas pressés de venir nous arroser !

— Vous n'avez qu'à être un peu plus aimables ! » s'esclaffa la marguerite.

Jasmine s'accrocha de toutes ses forces à ses souvenirs de femme, à l'image du corps de Ben étendu sur le canapé familial de l'appartement de Meaux, aux caresses maladroites d'Hector, au visage d'Hermine, adorable dans son imperfection, aux nuits étoilées et tièdes du désert australien... Puis sa nature de plante prit peu à peu le dessus, son envie se déploya de capturer un nique-fleur, de combler à

la fois sa soif, sa faim et son désir. Elle agita son pistil et envoya à son tour une phéromone.

Sa mémoire végétale contenait des fragments d'informations sur sa conception : les Grands Butineurs, les soldats jardiniers de Sa Majesté BioNet, des insectes géants à la tête bleue et au savoir phénoménal, avaient ouvert sa cuve et sauvegardé son patrimoine génétique avant d'incinérer son corps. Ils l'avaient ensuite transgénisée dans une graine de coquelicot insectivore et plantée dans ce potager afin d'offrir un peu de compagnie à ces pauvres poireaux. Les nouveaux maîtres du monde, reliés les uns aux autres par l'intelligence omniprésente, omnipotente, omnisciente de Sa Majesté BioNet, reviendraient un jour, prélèveraient à nouveau son patrimoine génétique, le mélangeraient avec une autre graine, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste pratiquement plus rien de sa conscience humaine.

Une lente, une très lente descente dans l'oubli.

Un nique-fleur la survola, enivré par sa phéromone. Elle vit saillir, à l'extrémité de sa carapace, un dard qui ressemblait étrangement à un... sexe d'homme. Elle ouvrit en grand les pétales pour l'accueillir. Il se posa sur elle avec une légèreté surprenante et, les pattes écartées, commença sans préambule à se frotter à son pistil. Des ondes de volupté la parcoururent du bord des pétales à l'extrémité des racines. La terre manquait d'eau – fainéants d'insectes-fonctionnaires... – mais la substance du nique-fleur lui permettrait d'attendre sans trop souffrir le retour de la saison des pluies. Elle sentit affluer son suc digestif. Elle eut un gémissement de plaisir qui, elle s'en rendit compte, verdit les poireaux de jalousie.

Sa nature de plante lui conseilla d'attendre que l'insecte en ait fini avec sa petite affaire pour le dévorer.

Les frères du G5

1^{er} publication : *Presse-Océan*, novembre 2002,
à l'occasion des Utopiales de Nantes

LES VOILES d'écume s'évanouissaient régulièrement sur la grève, abandonnant à leur sort les carcasses pourrissantes des bateaux piégés par la vase. De l'océan Atlantique, réputé pour ses colères meurtrières, je n'apercevais qu'une masse lointaine et ondulante aussi noire que le ciel.

Je me suis assis sur le parapet de la digue, j'ai plongé la main dans la poche de ma veste et j'ai touché, au travers de la doublure, la crosse de mon furtif. Elle m'avait coûté sept ans de travail, cette minuscule arme de poing fabriquée sur la colonie martienne, mais le frère du G5 qui me l'avait remise ne m'avait pas menti : je n'avais rencontré aucune difficulté à franchir les détecteurs des portes d'embarquement et de débarquement. Si j'avais voulu, j'aurais pu détourner la navette TLC (très long courrier) ou encore l'écraser contre un bâtiment symbolique, comme le font de temps à autre les enrégés d'indépendance martienne. Mais je ne m'étais pas lancé dans cet interminable voyage pour attiser les tensions entre la Terre et sa colonie. Ni pour attirer l'attention sur ma modeste personne.

J'étais venu tuer un homme.

Et poursuivre la grande œuvre de reconquête entreprise trente ans plus tôt par les frères du G5.

Mon horloge biologique indiquait dix-huit heures locales. Si mes renseignements étaient exacts, je débusquerais mon gibier dans un antique gymnase de la butte Sainte-Anne, juste à côté de l'église du même nom. Je n'aurais ensuite qu'à le suivre jusqu'à son domicile, m'introduire chez lui, l'éliminer, effacer de lui toute trace et me glisser dans sa vie jusqu'à la Révélation finale.

Les reliefs d'un large sillon se devinaient sous la boue luisante de la grève. L'ancien lit de la Loire. D'après ma base de données, l'océan avait recouvert les quarante ou cinquante kilomètres de l'estuaire dans les années 2030, non pas de façon progressive, comme annoncé par les experts, mais en une seule nuit. Un coup de griffe fulgurant, implacable. Entre onze heures du soir et quatre heures du matin, un linceul silencieux et froid avait englouti des milliers de Terriens. Des

millions, devrais-je dire, car le phénomène s'était produit sur une grande partie du littoral atlantique du continent européen.

J'ai observé un petit moment le nuage instable et bruisant des mouettes. La digue, d'une centaine de mètres de hauteur, se perdait dans les brumes scintillantes. Le Mur de l'Atlantique suffisait pour l'instant à contenir les poussées de l'océan, mais, à en juger par les marques sombres laissées par les marées sur les énormes blocs de granit gris, il finirait tôt ou tard par être submergé.

La ville de Nantes ne ressemblait plus vraiment à la photo que j'avais découpée dans une antique encyclopédie papier. La plupart des toits d'ardoise avaient été remplacés par les dômes arrondis et transparents. Les Terriens ignoraient que ce style, le SpaceOp des brochures touristiques, était un vestige des bulles de colonisation martienne. De la Nantes originelle ne subsistaient que les flèches des églises, les minarets des mosquées et les taches éparses et rouges des dernières couvertures de tuiles. Le tracé des rues également, bien que l'usage de l'automobile, encore en vigueur sur Mars, eût été abandonné sur Terre une cinquantaine d'années plus tôt. Les trottoirs roulants, les ascenseurs transparents, les aérobus se posant comme de gros insectes sur les quais suspendus exécutaient un ballet déroutant, fascinant. Un puits de lumière se dressait à l'emplacement de ce qui avait été autrefois la tour de Bretagne et se jetait dans le plafond tumultueux des nuages.

« Salut, mec ! »

J'ai tressailli et aussitôt pris conscience de mon imprudence. Mes doigts se sont crispés sur la crosse du furtif. J'ai fixé l'homme qui venait de m'interpeller, un gaillard de plus de deux mètres, sans âge. À la différence de la grande majorité des Terriens, il se présentait crâne nu et visage découvert – peut-être estimait-il que le filtre des nuages suffisait à protéger sa peau. La couche d'ozone de la Terre ressemble à un voile de dentelle fatigué, lacéré, et, contrairement à leurs promesses électorales, les représentants de la Fédération des Trois Continents n'ont jamais trouvé le moyen d'en réparer les déchirures. L'atmosphère martienne passait au début pour un véritable enfer, elle est désormais plus saine que celle de la Vieille Bleue – une réalité que le gouvernement terrien répugne à reconnaître.

« Salut. »

Ses yeux acier semblaient me traquer jusqu'au fond des gènes. Je l'ai identifié malgré son visage creusé et ses cheveux grisonnants. Le dénommé Alban Le Cloarec, surnommé Grizzli.

« T'as pas l'air dans ton assiette, vieux », a-t-il ajouté.

Je me suis levé, à la fois pour me détendre et me ménager un temps de réflexion.

« Toi, en revanche, tu parais en pleine forme ! »

Un sourire carnassier a donné à son visage un air fugace de marstif, le molosse le plus féroce et le plus répandu dans les plantations de la colonie rouge.

« Tu t'en rendras compte tout à l'heure, au basket... »

J'ai hoché la tête. Il a tourné les talons et s'est éloigné d'une démarche de plantigrade. J'ai attendu qu'il disparaisse à l'angle de la première bâtisse pour rabattre la gaze de mon chapeau sur mon nez et ma bouche. J'avais commis l'erreur de la relever pour respirer sans entrave les effluves salins de l'Atlantique. Elle ne servait pas seulement à me prémunir des rayons du soleil, mais surtout à préserver mon anonymat. Je me suis demandé si mes rudiments de basket-ball, un sport en vogue sur Mars, suffiraient à donner le change à mes futurs partenaires.

Les piétons se pressaient maintenant en grand nombre le long du parapet et dans les ruelles environnantes. Ils ne sortaient pas du travail, parce qu'on ne travaillait plus beaucoup sur Terre, ils attendaient le coucher du soleil pour se risquer hors de leurs maisons, se promener dans les rues, dans les parcs, se bercer d'une illusion de vie sociale. Avec leurs masques protecteurs ou leurs élégantes voilettes, on aurait dit que des centaines d'apiculteurs se promenaient à l'intérieur d'une immense ruche. Il y avait parmi eux des frères du G5, mais je ne pouvais pas les identifier : ils se dévoileraient à la face du monde le jour de la grande Révélation. Je ne connaissais de la Terre que l'astroport d'Alger, le train sub-méditerranéen à très grande vitesse entre l'Afrique et l'Europe, l'aiguillage souterrain de l'Île-de-France et une poignée de rues de la ville de Nantes, et pourtant ce spectacle, ces couleurs, cette odeur m'étaient familiers, fichés dans une mémoire profonde insaisissable.

Une mémoire d'avant ma conception.

Plusieurs femmes sont venues me parler. Je n'ai pas vu dans leur attitude une effronterie propre aux Terriennes, seulement une curiosité que l'incognito rend à la fois irrésistible et inoffensive. J'ai aperçu des visages d'une pâleur et d'une délicatesse surprenantes au travers des voilettes. Très différents en tout cas des faces charnues et hâlées des Martiennes, qui triment du matin au soir dans les serres et les vergers. J'ai dû rester moi-même plusieurs mois à l'ombre avant d'embarquer dans la navette TLC, le temps d'obtenir ce teint crayeux propre aux habitants de la Vieille Bleue. De leurs bribes de conversation j'ai retenu qu'elles rêvaient d'ouvrir leurs cages et de s'envoler vers des cieux moins monotones. Elles portaient leurs interminables existences comme des vêtements usés, tellement ravaudés qu'ils étaient devenus informes, incolores. Patience, mes belles : la Fraternité du G5 vous débarrassera bientôt de vos hardes ;

vosre Vieille Bleue sera frappée par la Révélation et rhabillée pour des siècles et des siècles.

J'ai attendu dix-neuf heures pour me rendre dans l'antique gymnase classé monument historique. On y accédait par une petite porte entre deux façades, puis par un étroit couloir tapissé de photos plus ou moins jaunies d'équipes de tous âges. Le battement sourd et frénétique du ballon, les crissemments des semelles sur le parquet, les cris, les ahanements et les rires des joueurs m'ont rappelé les parties acharnées disputées dans les complexes souterrains de Mars.

Je me suis assis dans les tribunes parmi d'autres spectateurs. Cette fois, je n'ai pas commis l'erreur de relever la gaze de mon chapeau. J'ai repéré mon homme dans l'équipe des jaunes, compensant sa taille moyenne par une activité inlassable, une volonté sans faille et une adresse supérieure à la moyenne. Des caractéristiques proches des miennes, évidemment. Le voir évoluer sur le parquet m'a rassuré : la différence de niveau n'était pas si flagrante entre lui et moi, il faudrait seulement que je travaille ma main droite et la précision de ma passe. J'ai espéré qu'Alban Le Cloarec, pivot de l'équipe des verts, ne ferait aucune allusion à notre conversation. La bouche ouverte, les traits tirés, le grand Grizzli peinait à reprendre son souffle. Quel âge pouvait-il avoir ? Cent soixante-dix ? Deux cents ans ? Combien de cœurs, combien d'organes de remplacement avait-il usés ? Combien lui en restait-il en réserve ?

La haine a déferlé en moi avec la violence d'un torrent. Pendant que ces hommes s'entretenaient dans une jeunesse illusoire, d'autres finançaient leur supplément de vie, leurs jeux, leurs loisirs, par un travail harassant dans les mines ou dans les cirques de la colonie rouge.

Je suis sorti dans la rue et, adossé à un mur, j'ai tranquillement attendu mon homme. Les nuages se sont éventrés sur le clocher pour libérer une pluie poisseuse, chaude, une suée du ciel. Je me suis précipité sous un abri en compagnie d'une nuée de gamins voilés et pépiants.

Mon homme a franchi la porte du gymnase une heure plus tard. Je m'apprêtais à lui emboîter le pas quand Grizzli a débouché à son tour dans la rue, cheveux mouillés, tête nue, teint brique. Je me suis rencogné derrière un arc-boutant de l'église. Ils se sont parlé pendant quelques secondes, ils ont ri, puis Grizzli lui a serré la main et s'est éloigné de sa démarche de plantigrade. Avant de disparaître, il a pivoté sur lui-même et lancé un regard aigu dans ma direction. J'ai compris qu'il appartenait à l'invisible légion du G5 et qu'il m'encourageait. Le jour de la Révélation était peut-être plus proche que je ne le croyais.

Mon homme a longé le parapet du Mur de l'Atlantique sur deux

bons kilomètres. Le jour s'enlisait dans une grisaille sale.

L'océan s'était rapproché à une vitesse étonnante. Les vagues recouvraient déjà la grève et léchaient la base de la digue en soufflant une haleine tiède et saumâtre. Il y avait du dépit dans les piailllements des mouettes qui n'avaient plus accès aux fonds de vase.

Mon gibier vivait seul. Né à Nantes, marié à trois reprises, père de deux enfants, il avait vécu sur les trois continents de l'Eurafrasie puis, aux alentours de la cent cinquantaïne, était revenu s'installer dans sa ville natale. Son dossier m'avait appris qu'il avait mené une existence tout à fait ordinaire avant d'investir dans ce qu'on appelait le « cinquième martien ». Il faisait partie de ces nombreux Terriens qui avaient choisi de sacrifier vingt pour cent de leurs réserves vitales en contrepartie d'une rente substantielle. Ceux-là avaient pris le risque de rogner sur leur temps d'existence pour bénéficier de revenus confortables. Un calcul payant, finalement, les progrès fulgurants de la thérapie génique ayant doublé l'espérance de vie. Ils n'avaient pas prévu le développement de la Fraternité du G5, mais on ne peut pas gagner à tous les coups.

Il habitait dans le quartier Néo-Feydeau, un quartier ultra résidentiel aux immeubles élégants et aux dômes à facettes. Ici, pas de couloirs roulants, ni de navettes aériennes, ni d'ascenseurs, seulement des fleurs et des fruits aux couleurs vives, presque fluorescentes, qui transformaient les jardins suspendus en chars de carnaval. Les jets teintés des fontaines et des gargouilles s'agençaient en un tableau chatoyant.

Il s'est dirigé par une succession de passerelles vers l'un des bâtiments, il a salué quelques personnes d'un hochement de tête ou d'un signe de la main, il est entré dans une boutique luxueuse d'où il est ressorti quelques instants plus tard avec plusieurs petits paquets, puis il s'est engouffré sous un porche de verre et s'est immobilisé à l'intérieur d'une colonne scintillante. Par chance une femme lui a crié de l'attendre, si bien que j'ai eu le temps de m'installer sur la plateforme avant son décollage. J'ai gardé la tête baissée tout le temps de l'ascension. Il ne m'a prêté aucune attention, accaparé par la jeune femme dont la beauté transparaissait au travers des alvéoles de sa voilette. Il est descendu au trente-septième étage après avoir glissé quelques mots à sa voisine. J'ai eu peur qu'elle lui emboîte le pas, mais elle s'est contentée de prendre congé d'un murmure à peine audible. J'aurais remis l'exécution au lendemain si elle l'avait suivi. Non qu'un double meurtre me pose un insoluble problème de conscience, mais, et c'est là un principe intangible de la Fraternité du G5, nous avons pour consigne de commettre un crime discret, d'opérer une substitution qui n'éveille aucun doute, aucun soupçon.

Il me fallait à présent conjuguer vitesse et précision : je n'aurais

pour agir que le temps de l'ouverture de sa porte. Si mon gibier la refermait avant que je puisse m'introduire dans son appartement, le système de détection et de surveillance ne me laisserait pas l'ombre d'une chance. Il m'a entraîné dans un couloir criblé de puits de lumière. L'immeuble baignait dans un silence apaisant. Le luxe des logements terriens contrastait fortement avec l'aspect rudimentaire des habitations martiennes. Sur la colonie, la poussière rouge s'infiltre en permanence dans les huisseries, sous les portes, sur les terrasses, dans les cours intérieures. Le vent est parfois si violent qu'il arrache les portes, investit les maisons, plaque les meubles contre les murs, dévaste en quelques secondes ce que les colons ont mis plus de dix ou vingt ans à construire.

Il s'est arrêté devant l'avant-dernière porte du couloir. Avant d'enfoncer son index dans le tube d'identification cellulaire, il s'est retourné et a balayé le couloir du regard. J'ai feint de m'intéresser à une gravure lumineuse tout en glissant la main dans la poche de ma veste et en épiait ses gestes du coin de l'œil.

Sa porte s'est ouverte dans un chuintement étouffé. J'ai encore attendu qu'il engage une jambe dans l'entrebâillement pour me précipiter sur lui, le pousser d'une violente bourrade entre les omoplates et m'engouffrer dans son appartement. Il est tombé de tout son poids sur le tapis de l'entrée. Ses paquets se sont éparpillés autour de lui. Entraînée dans sa chute, une antique jarre de terre cuite s'est effondrée contre un mur et brisée avec une étrange douceur, comme vaincue par le poids des siècles. Il a poussé un hurlement de rage et s'est relevé d'un bond, prêt à en découdre. Il s'est figé lorsqu'il a découvert l'œil rond et noir du furtif à quelques centimètres de sa tête. La porte s'est refermée dans un claquement qui a vibré un long moment dans le silence.

« Bonsoir, monsieur, que dois-je programmer pour votre soirée ? »

J'ai cru un instant qu'un serviteur l'attendait dans une pièce voisine, puis je me suis rendu compte que cette voix n'avait rien de naturel et je me suis souvenu que les logements terriens étaient entièrement régis par la domotique.

« Coupe les circuits domotiques. Vite. »

J'ai posé le canon de mon furtif sur son front pour étayer mon ordre. La peur a terni ses yeux clairs. Il a fini par expulser une succession de sons hésitants entre ses lèvres tremblantes.

« V... v... eille.

— Veuillez répéter en articulant, a claironné la voix synthétique.

— Veille.

— Bien monsieur. Êtes-vous sûr d'avoir bien mémorisé le code pour...

— Veille ! »

La domotique a cessé de fonctionner avec un soupir de résignation. Des lumières se sont éteintes au-dessus de nous, et j'ai estimé que le système n'avait pas eu le temps d'envoyer des images ou d'autres signaux à un central de surveillance.

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

Passés les premiers moments de surprise et d'effroi, il essayait de reprendre l'initiative. Comme je connaissais son caractère combatif, j'ai reculé d'un pas et je me suis tenu sur mes gardes. J'aurais dû presser la détente sans discuter, mais, fasciné, je n'ai pas résisté à l'envie de prolonger cette conversation.

« Du fric ? »

J'ai secoué la tête.

« Allons dans votre salon, ai-je proposé. Nous serons plus à l'aise pour parler. Je vous préviens : à la première entourloupe, je vous pulvérise. »

Il a acquiescé d'un clignement des paupières avant de désigner une porte en panneaux de verre biseautés. Il m'a précédé dans une pièce envahie de pénombre. Il m'a demandé l'autorisation de presser l'interrupteur mural puisque j'avais exigé la neutralisation de la domotique. Une dizaine de lampes en forme de sphères se sont allumées et ont dispensé un éclairage harmonieux, révélant deux canapés habillés de tissus moirés, un tapis probablement originaire du sous-continent asiatique, une table basse en... pierre de Mars, un tableau mural changeant, pouvant à tout moment se transformer en écran.

Il s'est laissé tomber dans l'un des canapés et m'a désigné l'autre d'un geste las. Je m'y suis installé sans le quitter des yeux. J'ai entretenu le mystère en gardant la gaze de mon chapeau rabattue sur mon visage. La rumeur de la ville s'échouait en murmure soyeux dans le silence de l'appartement. Les hurlements des vents martiens et les crisements des cailloux sur les vitres m'ont soudain manqué, tout comme l'odeur de la terre rouge, une odeur âpre de rouille.

« T'es pas mauvais au basket, ai-je commencé.

— Je suppose que vous... que tu ne t'es pas introduit chez moi pour me parler de mon jeu.

— Tout ce qui te concerne m'intéresse.

— Que me vaut cet honneur ? »

J'ai marqué un temps de silence pour lui offrir une chance, pour lui laisser le temps de deviner. Peut-être aurais-je changé d'avis s'il m'avait accordé le regard que j'espérais.

« Je viens de Mars, ai-je précisé.

— J'ai entendu dire que la criminalité s'est considérablement développée sur la colonie rouge, mais j'étais loin de supposer que les... enfin, que les mafias martiennes viendraient s'en prendre aux

Terriens. »

Comme la plupart des habitants de la Vieille Bleue, il considérait Mars comme un territoire sans foi ni loi alors que la colonie rouge lui fournissait la majorité de ses revenus. Après les catastrophes provoquées par le réchauffement, après la perte de plus des trois quarts de sa population, après la transformation des Amériques et de l'Australie en déserts inhabitables, le gouvernement de la Fédération des Trois Continents avait conçu le projet « Arche de Noé », estimant que la Terre défigurée mettrait plusieurs dizaines de millénaires à recouvrer son équilibre. On avait expédié sur Mars des vagues de pionniers chargés d'installer les premières bulles de colonisation puis, en développant les cultures et les systèmes d'irrigation, de générer une atmosphère comparable à celle de la Terre – et vierge de toute pollution. Comme on n'avait pas trouvé de volontaires en nombre suffisant, on avait institué le « cinquième martien ».

« Quelles mafias ? »

Il m'a fixé avec un soupçon de mépris.

« La conquête de nouveaux territoires a toujours attiré les truands de tous poils. Mars ne fait pas exception à la règle. »

J'ai résisté à la tentation d'enfoncer la détente de mon furtif. Les Terriens étaient tellement oublieux qu'ils en devenaient odieux. Une navette aérienne traçait des arabesques étincelantes au travers de la baie.

« J'espère que le gouvernement nous débarrassera de cette racaille avant le grand jour, a-t-il ajouté.

— Le grand jour ? »

J'ai cru un moment qu'il parlait de la Révélation. Il m'a enveloppé d'un regard étonné, vaguement torve.

« Qu'est-ce que tu veux au juste ? »

J'ai alors retiré mon chapeau, rapidement pour ne pas lui offrir la moindre opportunité de se jeter sur moi.

Trop rapidement.

J'avais rêvé de ce moment depuis des années, et il ne revêtait pas le caractère de solennité que j'avais tant de fois imaginé. De même, l'ébahissement de mon interlocuteur ne m'a pas apporté toute la satisfaction que j'avais escomptée. À son tour, il a eu l'impression de se contempler dans un miroir implacable. Aucun son n'est sorti de sa bouche grande ouverte.

« Je suis ton frère du G5. »

L'aveu n'a provoqué chez lui qu'un froncement machinal des sourcils.

« Je viens prendre ta place, ai-je poursuivi. Et *ma* place par la même occasion. »

Son visage flottait dans la lumière tamisée comme un masque de

cire.

« Tu... tu es...

— Ton G5. Comme cinquième génération. On t'a attribué cinq réserves organiques comme à chaque Terrien, puis tu as accepté la proposition du cinquième martien. On m'a sorti de la cuve et on m'a expédié sur la colonie rouge pour la rendre vivable. Vous les originels, vous nous prenez pour des rustres mal embouchés, pour des arriérés, pour de grossières imitations, mais la Fraternité prépare dans l'ombre l'avènement d'une ère nouvelle. La revanche d'une génération sacrifiée. »

Il a levé sur moi un index tremblant.

« Tu es mon... clone, a-t-il bredouillé.

— Ton reflet génétique. Davantage qu'un reflet : ta réplique. Je conserve même des bribes de souvenirs de ta vie d'avant. Imprimés dans mes cellules. Nous les frères du G5, nous militons pour redevenir des premiers, des uniques. Pour prendre le contrôle de notre vie. »

Sa lèvre supérieure s'est retroussée en une parodie de sourire. Il m'a alors rappelé le surnom dont m'ont affublé les membres de la Fraternité : la Hyène des canaux.

« Pauvre crétin ! Vous condamnez l'humanité à disparaître. Les clones ne peuvent pas se reproduire. »

Je me suis levé et rapproché de la baie. La nuit nantaise se peuplait de lumières fantomatiques et dansantes. Des étoiles gisaient comme des pépites dans les déchirures des nuages.

« Nous aurons le temps de réfléchir à notre avenir. »

Je me suis tourné vers lui et j'ai braqué le furtif sur sa tête. Il est tombé à genoux sur le tapis, les mains tremblantes, les yeux larmoyants.

« Non, attends, nous pouvons vivre ensemble. Il me reste pas mal de réserves à la banque d'organes. Je les partagerai avec toi. S'il te plaît. »

Sa proposition m'a écoeuré. Les frères m'avaient bien dit que les originels étaient prêts à tout pour se prolonger en vie. Certains membres du Parti terrien de l'immortalité militaient déjà pour le G6, une sixième génération de clones qu'on pourrait conserver dans un caisson de cryogénisation et utiliser comme corps de substitution. Il était temps pour nous de briser la chaîne.

« S'il te plaît... S'il te... »

J'ai pressé la détente avec rage. Le rayon du furtif lui a pulvérisé le crâne puis a commencé son œuvre de désintégration. Les frères ont conçu des armes qui provoquent un désassemblage moléculaire, une sorte de détricotage atomique entraînant une disparition pure et simple de la matière organique. Il n'est resté de lui qu'une volute d'énergie et un tas de vêtements épars sur le tapis.

Un carillon a égrené ses notes cristallines. La porte d'entrée de l'appartement s'est aussitôt ouverte. J'ai eu juste le temps de fourrer le furtif dans la poche de ma veste. Une femme s'est introduite dans le salon, visage découvert, longs cheveux bruns, robe resserrée à la taille, à jamais coincée entre deux âges. Elle avait ramassé l'un des paquets éparpillés dans l'entrée. Elle m'a examiné avec une moue réprobatrice.

« Qu'est-ce que c'est que ce désordre ? Et cette tenue ? On dirait que tu sors de Mars ! »

Je me suis détourné pour masquer mon embarras. Cette femme n'était pas répertoriée dans le dossier remis par les frères du G5.

« Je pensais que... c'était amusant de porter ces vieilleries, ai-je marmonné.

— Amusant ? Je ne te savais pas passéiste. Je te rappelle que nous allons à l'Opéra. C'est pour moi, ces cadeaux ? »

Je lui ai retourné mon plus beau sourire, espérant que les présents contenus dans ces paquets lui étaient bel et bien destinés.

« Je vais me changer. »

J'ai ramassé les vêtements et me suis rendu dans la chambre. Une douce euphorie s'est emparée de moi. Les frères m'avaient parlé des sensations grisantes soulevées par le sentiment d'être un exemplaire unique, un moi exclusif. J'ai planqué le furtif dans le tiroir d'une commode en bois laqué, j'ai choisi un nouveau costume dans la penderie et, vêtu de neuf, je suis entré d'un pied allègre dans ma nouvelle vie.

Juliet

1^{er} publication : *Éros Millenium*, anthologie de Jean-Marc Ligny,
« Millénaires »,
éditions J'ai lu, septembre 2001

LA PREMIÈRE FOIS que je l'ai vue, je n'ai pas eu envie de lier connaissance.

J'ai détesté le désordre de sa chevelure brune, la blancheur cadavérique de sa peau, les tressautements incessants de sa poitrine ou encore la rondeur insolite de sa face. Le vent m'avait pourtant apporté sa voix et son parfum comme des invitations, comme des promesses, et je m'étais aussitôt mis en chemin, léger, presque euphorique, persuadé que cette odeur et ce murmure annonçaient la fin de ma très longue pénitence et le retour des jours de bonheur.

Elle chantonnait sous le jet de la douche mobile installée à quelques pas de son habitation, une de ces cabanes légères en matière expansible dont sont équipés la plupart des colons. Je me suis demandé ce qu'elle venait fabriquer dans le coin : la planète tout entière n'est qu'une sphère désertique, ingrate, peu propice au développement des colonies. La frange étroite de végétation qui entoure les rares étendues d'eau, une succession de mers intérieures appelée les Traces, n'a pas suffi à retenir les premières vagues humaines : elles ne sont restées que l'espace d'une poignée de révolutions de Tan, autant dire la durée d'un rêve, découragées par la canicule, la sécheresse, la pesanteur et les attaques meurtrières des ssyess. Elles ont reflué en abandonnant derrière elles un astroport dont les structures métalliques résistent à l'usure du temps et aux effroyables tempêtes du cycle brûlant (un peu plus chaud que les deux autres cycles, torride et caniculaire).

Elle avait érigé sa maison sur la rive de Trace des Serkes, la plus agréable parce que la plus ventilée des mers intérieures. Elle se frictionnait avec lenteur, comme au ralenti, avec également un rien de volupté lorsqu'elle frottait le gant de crin sur certaines parties de son corps. Elle n'avait pas fixé les parois de la cabine qu'utilisent habituellement les colons pour se protéger des regards. Elle se croyait seule ou bien elle ne souffrait pas de cette maladie de pudeur qui, dans mes souvenirs du moins, caractérise certaines femmes, ou encore la gravité de la planète rendait fastidieux le montage d'une cabine. Je

l'ai observée jusqu'à ce qu'elle finisse sa douche et rentre dans sa maison sans prendre le temps de s'essuyer. Les gouttes étincelaient sur sa peau livide, gorgées de la lumière déclinante d'Azam, l'étoile du système, appelée aussi Soleil 4. Je suis resté un long moment dans les rochers, les yeux tantôt fixés sur la maison de la pionnière, tantôt sur les vagues scintillantes de Trace des Serkes. Une brise légère s'est levée au crépuscule, les ramures des saules doux et les épis des roseteaux ont émis ce friselis musical qui berce les nuits de Tan.

Perplexe, je me suis enfin décidé à regagner mon refuge. Il me fallait maintenant traverser la frange de végétation et une partie du désert. J'avais enfreint les précautions les plus élémentaires, celles-là mêmes qui m'avaient maintenu en vie pendant des cycles après l'attaque massive des ssyess et l'extermination des miens. J'ai mis deux fois plus de temps que d'habitude à parcourir le trajet, m'immobilisant régulièrement pour ausculter les ténèbres. Mes sens, aiguisés par une prudence de tous les instants, discernent l'odeur et le crissement d'un prédateur du désert à plusieurs lieues de distance.

Le lendemain matin, après un repas ingurgité à toute vitesse, je suis retourné l'espionner. Elle m'a paru moins repoussante que la veille, peut-être parce qu'elle avait rassemblé ses cheveux dans une sorte de turban ou qu'elle avait enfoui sa peau claire sous un large pan d'étoffe, ou tout simplement parce que la lumière de Soleil 4 se montre plus clémente au lever du jour. Assise sur les marches de sa maison, elle buvait à petites gorgées un liquide bouillant dont l'arôme m'apprit que c'était du café. Tout en elle indiquait l'attente, ses yeux rivés sur le ciel rougeoyant, le tremblement incessant de sa jambe gauche, la nervosité avec laquelle elle triturait sa tasse en plastique. Elle s'est levée, a disparu à l'intérieur de la maison, en est ressortie quelques instants plus tard vêtue d'une combinaison écrue, chaussée de bottes de marche, coiffée d'un chapeau, munie d'une gourde et d'un sac, puis elle s'est éloignée en direction du nord par la rive de Trace des Serkes. Je l'ai suivie en maintenant entre nous un intervalle d'une centaine de pas. Elle s'est retournée à plusieurs reprises, l'air inquiet, comme si elle avait deviné ma présence. Elle n'a trahi ni surprise ni frayeur, ni aucune autre expression indiquant qu'elle m'avait repéré.

Elle s'est rendue à l'ancien astroport où elle est restée une grande partie de la journée à l'ombre d'un toit métallique. Elle a scruté le ciel avec de grosses jumelles et grignoté ces biscuits de survie communs, avec la cabane et la combinaison, à tous les pionniers. Elle a rebroussé chemin au milieu de l'après-midi, d'une allure tranquille, ignorant la menace représentée par les ssyess – ou bien les colons avaient mis au point une arme enfin efficace contre les prédateurs du désert. Couverte de sueur et de poussière, elle s'est dévêtue et glissée sous le

pommeau de la douche, ballet du gant de crin, frottements plus énergiques que la veille, caresses insistantes entre les jambes, tête renversée, yeux mi-clos, soupirs prolongés. J'ai commencé à la trouver attirante en dépit de sa peau blanche et molle, comme si son propre plaisir déteignait sur moi. J'ai failli sortir de ma cachette et me présenter ; quelque chose m'en a dissuadé, un reste de crainte, la perte de confiance, une difficulté à percer la carapace forgée et durcie par des cycles d'isolement.

J'ai attendu qu'elle se soit enfermée dans sa cabane pour regagner mon refuge. J'ai humé l'odeur fugace d'un ssysse sur le trajet du retour et, bien qu'il fût encore distant de quatre ou cinq lieues, j'ai forcé l'allure. À l'intérieur de la grotte m'ont accueilli une solitude et une nourriture que, pour la première fois depuis très longtemps, j'ai jugées insupportablement amères, presque nauséuses. Je me suis juré, avant de m'endormir, de vaincre mes inhibitions et de lui révéler ma présence.

Je n'ai pas réussi à surmonter mes réticences le lendemain. Ni les jours suivants. Mon désir d'elle augmentait pourtant de crépuscule en crépuscule, d'aube en aube. La répulsion du départ se changeait en envoûtement, je trouvais enchanteurs sa peau blême, son visage sans relief, ses cheveux emmêlés, ses seins volumineux, son ventre légèrement bombé, son pubis sombre et fourni, ses fesses rondes, toutes ces singularités qui m'étaient d'abord apparues comme d'insurmontables défauts. Je tournais autour d'elle à la façon d'une planète en orbite autour d'une étoile. Chaque matin, après une nuit agitée, je me promettais de briser cette force qui me maintenait à la fois éloigné et prisonnier d'elle, puis, arrivé à proximité de sa maison, je ne parvenais pas à franchir le dernier pas, je me contentais de la caresser des yeux, aussi figé que les rochers environnants, pétrifié dans la malédiction.

Elle accomplissait tous les jours le même rituel : après son café du matin, elle filait à l'ancien astroport, s'asseyait à l'ombre d'un abri, scrutait le ciel à l'aide de ses grosses jumelles, grignotait des biscuits, rentrait au milieu de l'après-midi, un peu plus tôt lorsque les vents d'intérieur poussaient les nuages ocre annonciateurs de tempête.

Ce jour-là, elle a tergiversé avant de se remettre en chemin et nous avons failli être happés par un ouragan surgi du cœur de Trace des Serkes. Comblant les trois dernières lieues à vive allure, elle est arrivée à temps pour déployer les ancres flottantes de sa cabane. Moi, je me suis abrité sous les ramures d'un saule doux et j'ai passé une nuit épouvantable, fouetté par les rafales, cinglé par les particules de sable, battu par les éclats de roche et de bois. Impossible de discerner le moindre crissement dans les hurlements du vent et les grondements des vagues de Trace des Serkes, la moindre odeur hostile dans la

puanteur de saumure et de soufre remuée par la tempête. Jusqu'à l'aube, j'ai baigné dans la terreur d'être surpris par un ssyess. J'ai vu avec soulagement Soleil 4 se lever dans un ciel à nouveau resplendissant et, recru de fatigue, j'ai décidé d'aller me reposer dans ma grotte.

La journée m'a paru particulièrement longue. Je ne pouvais plus me passer d'elle, elle m'habitait avec une présence encore plus dérangeante quand je ne la voyais pas. J'ai repoussé à plusieurs reprises la tentation de me lever et de la rejoindre à l'astroport : cette parenthèse de frustration me renforcerait dans ma détermination, balaierait mes hésitations, tendrait mes ressorts intérieurs, me propulserait vers elle. Je n'ai pas mangé ni bu, je me suis nourri d'impatience, de regrets, de colère. L'occasion ne se représenterait peut-être jamais de mettre fin à ma solitude, d'échanger avec un être vivant, intelligent – les ssyess sont des créatures vivantes mais dépourvues d'intelligence, et rien d'autre ne les intéresse en moi que ma chair et mon sang.

Au petit jour, j'ai bondi hors de la grotte et j'ai filé aussi vite que possible à sa cabane. Contrairement à ce que j'espérais, je ne l'ai pas trouvée sous le jet capricieux de la douche. J'ai pensé que j'arrivais trop tard, qu'elle était déjà en route vers l'astroport, puis j'ai avisé l'étui de ses jumelles qui gisait dans la poussière sous une ancre flottante. Je ne me suis pas inquiété très longtemps : elle a poussé la porte et, après s'être étirée avec une grâce irréaliste sur la plus haute des deux marches, elle s'est avancée dans la lumière ambrée de Soleil 4. J'ai remarqué des traces inhabituelles sur sa peau, des rougeurs, des dessins qui ressemblaient à des morsures ou des griffures.

Fort de mes nouvelles résolutions, je suis sorti de mon abri et me suis dirigé vers elle.

« À la douche ! »

Son cri m'a saisi, coupé dans mon élan.

Un homme est sorti de la maison.

Nu lui aussi, brun de peau, plus mince qu'elle, cheveux clairs et courts, velu sur une partie du torse et les jambes.

« Du calme, ma belle ! Je suis en plein décalage planétaire, moi. Cette saloperie de gravité me pèse sur les épaules. »

Sa voix, grave, vibrante, m'a blessé plus profondément qu'un coup de griffe de ssyess. Abasourdi, je suis retourné dans ma cachette. Je les ai vus s'embrasser, se caresser, je l'ai vue, elle, s'agenouiller devant lui, engloutir son sexe dans sa bouche, le cajoler avec sa langue, je l'ai vu, lui, la coucher sur le sol, lui écarter les jambes et s'allonger sur elle. Ils ont roulé sur la terre ocre, ils se sont chevauchés avec frénésie, ils se sont léchés, griffés, mordus, ils ont haleté comme

des ssyess assoiffés et poussé d'interminables gémissements.

Les expressions du plaisir, cris, grimaces, spasmes, ressemblent étrangement aux manifestations de la souffrance. Moi, je n'éprouvais aucun plaisir, mais un dépit cuisant qui me rongait à la façon d'un acide et que j'ai appris à identifier plus tard comme le venin de la jalousie. C'était cet homme, sans aucun doute, qu'elle avait attendu à l'astroport chaque jour depuis qu'elle avait débarqué sur Tan, cet homme qu'elle avait entraîné dans sa cabane pendant que je me languissais d'elle dans ma grotte. J'avais la réponse à la question que je m'étais posée la première fois que je l'avais vue : elle n'avait pas débarqué sur cette planète délaissée pour fonder une nouvelle colonie ou accomplir une quelconque mission, elle y avait seulement donné rendez-vous à son amant.

« ... mis du temps à venir...

— ... derniers trucs à régler... problème de navette à l'aiguilleur spatial de Tjinlé...

— ... avais raison en tout cas... vraiment personne pour nous déranger.

— N'empêche... n'arrive pas à... tranquille.

— Le silence des... inhabités. Les premiers jours, j'avais... sans cesse d'être suivie.

— Inhabités ? Mon grand-père m'a dit que les colons ont abandonné cette planète à cause de prédateurs féroces. »

Ils parlaient l'interplan, le même langage que les pionniers des premières vagues. J'ai eu besoin d'un peu de temps pour saisir et raccorder tous leurs mots.

« Bah, le plus féroce des prédateurs n'arrive pas à la cheville de ta femme !

— À la tienne, tu veux dire, puisque tu m'as arraché à ma femme ! »

Elle a ri. La première fois que je l'entendais rire. Puis elle est redevenue sérieuse, grave même.

« Fallait me donner rendez-vous sur un coin plus tranquille, alors ! À propos de ta femme, est-ce que... est-ce que tu... »

Il a acquiescé d'un mouvement de tête. Ils se sont douchés tous les deux en même temps, ils se sont frictionnés l'un l'autre avec énergie, avec rage presque, et son sexe à lui s'était pratiquement redressé lorsqu'ils ont coupé l'eau.

Je me suis toujours méfié des hommes, ces conquérants agressifs, arrogants. Ils prétendent tout savoir, tout régenter, tout posséder. Lui, je l'ai immédiatement détesté. Il me volait la femme que m'avait envoyée le destin pour me réconcilier avec la vie.

« Le pilote de la navette qui m'a déposée m'a dit qu'il repasserait dans trente jours, a-t-elle déclaré.

— Si on la rate, il en viendra une autre trente jours plus tard. La compagnie a nos coordonnées cellulaires à l'aiguilleur spatial de Tjinlé. Ça l'oblige à venir nous chercher. Et puis, au cas où, ça nous servira d'alibi...

— Et après ?

— Le cas de ma femme sera réglé. On repartira ensemble.

— Et on se mariera ?

— Évidemment. »

Il jouait, me semblait-il, avec ses sentiments, il avait un comportement, un regard et des promesses de menteur. Elle s'est jetée dans ses bras avec une telle force qu'ils se sont affaissés sur le sol et unis dans une étreinte furieuse. Puis, enrobés d'une épaisse couche de poussière, ils ont dû à nouveau prendre une douche.

L'occasion s'est présentée quatre jours avant le passage de la navette.

Je les avais épiés sans relâche de l'aube à la tombée de la nuit, mais jamais encore ils ne s'étaient éloignés l'un de l'autre de plus de trois pas, comme reliés par une corde invisible. La maison étant équipée de toilettes chimiques, ils n'avaient pas besoin de s'isoler dans la nature pour satisfaire leurs besoins organiques. L'attitude de Juliet – elle s'appelait Juliet –, l'attitude d'une femme éprise, idiote, accentuait de manière vertigineuse mon ressentiment à l'encontre de Kal – il s'appelait Kal, elle le surnommait « gros Kalin », ce qui, visiblement, le hérissait.

J'étais parvenu à reconstituer leur histoire en captant et reliant les bribes de leurs conversations. Une histoire que j'avais maintes fois entendue chez les colons, d'une banalité affligeante : mariage enlisé dans la morosité, coup de foudre, liaison, double vie, mensonge, nouvelles exigences – exigences de la nouvelle –, projets, plans... Chez les pionniers des anciens temps, ce genre d'affaire débouchait le plus souvent sur une séparation douloureuse et une bataille sanglante autour des enfants et des possessions, mais ces deux-là avaient décidé de supprimer l'épouse gênante pour des raisons qu'un cerveau comme le mien avait un peu de mal à déchiffrer. Si tout se passait comme ils l'avaient prévu, ils hériteraient en tout cas d'une somme d'argent colossale qui leur permettrait de s'acheter un siècle de vie supplémentaire, puis ils s'étourdiraient dans un long tourbillon de volupté sur la planète Éden du système de Soleil 2. C'était Kal qui avait eu l'idée de ce rendez-vous sur Tan, la planète oubliée : ses grands-parents avaient appartenu à la quatrième vague de pionniers ayant vainement tenté de rendre ce monde habitable.

Juliet rayonnait de bonheur anticipé, mais les lueurs sombres dans le regard de « gros Kalin » auguraient d'un avenir différent. Il

l'épiait parfois avec l'œil minéral d'un ssysse guettant sa proie. Je me demandais s'il était venu la chercher, comme il l'affirmait, ou bien l'éliminer juste avant le passage de la navette – et, le salaud, après avoir profité de son corps et de ses attentions jusqu'au dernier moment. Peu importait dans le fond, aucune de ces deux options ne me convenait.

« Où vas-tu ? a demandé Juliet, nue, offerte, belle à croquer dans l'entrebâillement de la porte.

— Me dégourdir les jambes », a dit Kal.

Il avait revêtu sa combinaison et s'était équipé d'une gourde et d'un petit sac à dos.

« Reviens vite, mon amour. »

Il a répondu d'un hochement de tête et d'un sourire crispé, puis il s'est enfoncé dans la frange de végétation. Il a parcouru environ deux lieues, a jeté plusieurs coups d'œil par-dessus son épaule, s'est assis contre le tronc d'un saule doux, a sorti de son sac des pièces métalliques, les a assemblées, a reconstitué un objet que j'ai identifié sans l'ombre d'une hésitation : un NDA, un défaiseur d'atomes, l'arme favorite des colons. Ce genre de pistolet, l'instrument des crimes parfaits, tire des balles déstructurantes qui ne laissent aucune trace des cadavres. J'avais vu juste, il avait fixé rendez-vous à Juliet sur Tan pour lui donner son dernier baiser. Une situation que j'avais déjà rencontrée, là aussi, chez un certain nombre de colons : mis en demeure de choisir, l'homme gardait la proie, l'épouse, le foyer, les enfants, pour lâcher l'ombre, la maîtresse, l'éphémère. Avec, évidemment, le risque que les indiscretions de la délaissée ne lui fassent perdre la proie *et* l'ombre. Kal n'avait visiblement pas l'intention de courir ce risque. Et moi je n'avais pas l'intention de lui laisser la moindre chance de me séparer de la troisième femme de ma vie.

J'ai attendu qu'il ait fourré le NDA dans son sac pour passer à l'offensive. J'ai surgi en silence dans son dos et lui ai sauté à la gorge. J'ai éprouvé une joie mauvaise, de la jouissance presque, quand ses cartilages ont cédé dans un craquement de bois mort. Il a gigoté comme un pantin et rendu l'âme après une dernière série de soubresauts. Je les ai enterrés, lui et son arme, dans une fosse naturelle que j'ai comblée avec de la terre et des pierres. Pas question que Juliet découvre son cadavre, je voulais qu'elle se croit trahie, abandonnée. Un jour, peut-être, je lui raconterais que je lui avais sauvé la vie, que Kal n'était qu'une ordure, un cynique, un homme indigne de son amour.

Elle l'a cherché jusqu'à la fin du cycle brûlant et jusqu'au milieu du cycle torride. Elle a exploré chaque recoin de la frange de

végétation autour de Trace des Serkes, puis elle a poussé jusqu'aux rives des autres mers intérieures, Trace de Blez, Trace de Cherm, Trace de Floj...

Trois navettes IS – interstellaires – se sont posées à trente jours d'intervalle sur l'astroport. Comme je l'avais escompté, Juliet, désespérée, ne s'est pas présentée à l'embarquement, et les passerelles se sont rétractées à l'issue du délai conforme aux usages spatiaux. La quatrième navette, elle, n'a pas pu atterrir : un ouragan, d'amplitude moyenne pourtant, a emporté la piste métallique et très probablement condamné la planète à un isolement définitif. Un jour, peut-être, j'avouerai à Juliet que j'ai saboté les piliers de la structure et favorisé le travail de démolition du vent.

Nous sommes désormais tous les deux seuls sur Tan – je n'inclus pas ici les ssyess, je parle seulement des êtres doués d'intelligence. Je me souviens de cette fable que racontaient les premiers colons, l'Eden originel, le premier homme et la première femme, l'arbre de la connaissance, la pomme, le serpent.

Juliet s'est résignée depuis quelque temps à la disparition de Kal. Elle a pleuré pendant plusieurs jours lorsqu'elle a compris que plus jamais un engin spatial ne se poserait sur ce monde. Elle n'a aucun moyen de prévenir les hommes des autres systèmes et, étant donné les échecs répétés des premières vagues de pionniers, les probabilités sont infimes, pour ne pas dire nulles, qu'un grand vaisseau de colonisation ne vienne un jour orbiter autour de la septième planète de Soleil 4.

Elle se contente désormais d'une ration quotidienne de deux biscuits de survie et d'un litre d'eau qu'une pompe dessalante tire de Trace des Serkes. Elle ne prend plus jamais de douche et ne porte plus de vêtements. Je la préfère ainsi, avec sa peau cuivrée, pelée, ses cheveux sales, ses côtes saillantes, ses hanches pointues, ses seins tombants, ses joues creusées, sa sécheresse naissante. Son odeur forte, entêtante, risque d'attirer les ssyess mais ressuscite chez moi les souvenirs de temps heureux et lointains. Elle se fond peu à peu dans son environnement, comme ces pionnières qui avaient décidé de fuir leurs communautés aux lois étouffantes.

Je n'ai pas encore franchi le pas. J'attends qu'elle soit prête.

J'ai connu deux femmes avant elle : Éloïs, de la première vague de colons, capturée et lapidée par les hommes après m'avoir donné six enfants ; Ysalt, de la cinquième vague, dévorée par la horde de ssyess qui a surgi dans notre terrier et exterminé ses trois enfants, mes autres descendants et les soixante-douze membres de mon clan. Elles m'ont aimé toutes les deux avec passion. Je me souviens avec netteté de leur réaction la première fois que je leur suis apparu, l'horreur dans leurs yeux, sur leurs traits, dans leurs gestes. Il leur a fallu du temps pour s'habituer à mon corps écailleux, ondulant, à mes six membres courts,

à ma couronne cartilagineuse, à mes yeux plus noirs que les nuits sans étoiles, à ma façon toute personnelle de gober les gros mollusques du désert, ma nourriture favorite, puis elles m'ont accepté, elles ont touché le tentacule que je leur tendais, elles ont frissonné à mon contact, elles se sont allongées contre moi, nous avons commencé à nous apprivoiser.

Mon sexe est différent de celui des hommes, plus souple, plus long, mais, malléable, il peut s'adapter à la perfection à l'étroit et tendre conduit des humaines. Elles ont apprécié la suavité de mes manières, la douceur de mes écailles, l'agilité de ma langue, la tendresse de mes enroulements. Elles disaient que mes étreintes fascinantes les plongeaient dans l'essence même du plaisir, qu'elles éprouvaient des sensations qu'aucun homme n'était en mesure de leur offrir. Nous passions une grande partie de notre temps dans notre terrier, nous explorions les territoires sans fin de la volupté, nous ne connaissions pas l'épuisement ou la lassitude de l'amour. Aux savants humains qui assurent qu'on ne peut franchir les barrières entre les espèces, je peux affirmer qu'ils sont dans l'erreur. J'ai fécondé deux femmes, j'ai vu sortir de leur ventre distendu des êtres splendides ; ils prouvaient à l'univers entier que l'amour a le pouvoir d'enfoncer les barrières.

Peut-être la nature ne le voulait-elle pas ? Peut-être l'univers n'était-il pas encore prêt ? Les colons se sont emparés d'Éloïs, l'ont accusée de fornication contre nature (le nom savant qu'ils ont donné à cette « déviance » sexuelle est l'exterphilie) et assassinée à coups de pierres. Ils ont ensuite dressé un bûcher sur lequel ils ont jeté son corps et ceux, encore vivants, de nos six enfants. Des cycles plus tard, les ssyess ont dévoré Ysalt et mes derniers descendants. Un double massacre, une double malédiction qui me condamnait au chagrin et aux regrets éternels.

Et puis Juliet est arrivée.

J'ai pris goût, je l'avoue, à la grâce mystérieuse des femelles humaines. Si nous sommes dans un nouvel Eden, elle et moi, alors elle est Eve et je joue le rôle du serpent. J'ai chassé l'homme, mais j'ai gardé la femme. Je n'ai pas de pomme à lui offrir, seulement un immense déficit d'amour à combler.

J'ai décidé aujourd'hui de lui révéler mon existence. J'ai effectué hier ma mue de cycle torride et mes écailles toutes neuves brillent avec davantage d'éclat que les fouech, les pierres translucides du désert. À l'échelle du temps universel, je suis âgé d'environ dix siècles et je vivrai probablement encore plus de mille ans, mais l'existence de Juliet, elle, sera de courte durée, cinquante ou soixante ans, et plus bref encore sera son cycle de conception. Nous avons déjà perdu trop de temps si nous voulons repeupler ce monde.

Elle est assise sur les marches de sa cabane. J'attends qu'elle lève les yeux dans ma direction pour m'aventurer hors de ma cachette et m'avancer vers elle. Figée de stupeur, elle ne réagit pas dans un premier temps. Alors, sans préambule, je lui lance une déclaration d'amour d'un regard et d'une ondulation de feu. Je connais déjà son langage, elle apprendra le mien, le langage des yeux, le langage des gueules, des postures, des enroulements, des cris. Elle se lève mais n'esquisse aucun mouvement de recul. Adorable dans sa fragilité d'humaine, elle me contemple, déjà conquise, tandis que j'entame ma parade de séduction.

Godéron

1^{er} publication : *Dix ans de L'Atalante*, mars 1999

CINQ JOURS qu'ils creusaient.

Comme ils n'avaient pas pu monter leur matériel d'extraction habituel, ils en étaient réduits à travailler avec des outils rudimentaires de leur fabrication : pelles et pioches aux manches rugueux, seaux de bois qu'ils remontaient à la surface à l'aide d'un système archaïque de cordes et de poulies.

Cinq jours à se battre contre une terre aussi dure que la pierre. À inhaler une poussière âcre. À faire la guerre aux vers rouges et agressifs dont les piqûres semaient des chapelets de cloques sous leurs combinaisons. Le trou atteignait maintenant une dizaine de mètres de profondeur. La croûte planétaire tremblait régulièrement, et ils avaient dû étayer les parois avec des branches pour prévenir les éboulements.

« Va nous dégringoler une catastrophe sur le coin de la gueule, marmonnait régulièrement Mahiout en jetant un regard inquiet sur l'œil morne du ciel. Je le sens dans mes os. » Les os de Mahiout préoyaient tant de catastrophes que Bohang ne prêtait plus attention à ses jérémiades.

« J'espère qu'il y a la fortune, là-dessous. C'est Dieu pas possible de s'éreinter comme ça à mon âge. »

Bohang haussa les épaules et continua d'enfoncer comme un métronome le fer tordu de sa pioche dans les entrailles rêches de la terre.

« Ce vieux macaque s'est foutu de nous. J'ai pas encore entrevu l'ombre d'un cristal de lune. »

Bohang se redressa, posa sa pioche et secoua vigoureusement le tissu collé par la sueur à son torse. Une dizaine de vers rouges dégoulinèrent de l'échancrure de sa combinaison et tombèrent sur ses bottes.

« Le tuyau vient de Godéron, finit-il par répondre d'un ton excédé. Il est né dans le coin et il connaît le vieux.

— Et pourquoi il en profite pas lui-même ?

— Il est d'origine manac'h, et les Manac'h n'ont pas le droit de

toucher à la terre. Un truc religieux.

— Ouais. Et comment le vieux peut savoir qu'il y a des cristaux de lune dans le coin ?

— Godéron appelle ça la vision intramatérielle.

— Tous cinglés. Godéron comme les autres. »

Un drôle de personnage, Godéron. Ils l'avaient rencontré dans un bouge de Granad, une ville minière du continent ouest du monde Esperanz. Ses yeux entièrement blancs semblaient voir au-delà des apparences, dans les creux de l'âme – la vision intramatérielle ? Les poils frisés qui habillaient son crâne et ses joues sombres ressemblaient davantage à une fourrure qu'à des cheveux et à une barbe. Il les teintait en noir, mais leurs racines étaient bleues, d'un bleu vif qui évoquait les monts Corindons de la planète Algria. Ils avaient su capter sa confiance et, après quelques jours de bringue dans les faubourgs peuplés de Granad, il leur avait parlé de la fortune que recelait la terre de son peuple : des cristaux de lune gros comme des œufs de pirlouize.

Bohang cracha dans ses mains, qu'il avait puissantes et larges, et se remit au travail.

Il leur avait fallu des jours et des jours de marche à travers une plaine marécageuse et brumeuse avant d'apercevoir les pics dentelés de la chaîne des Zuoves. Ils avaient ensuite escaladé les flancs vertigineux d'un plateau pour accéder au village des Manac'h. Une chose les avait immédiatement frappés, en dehors de la majesté du site : les alignements d'énormes pierres rondes qui partaient comme les rayons d'une roue depuis le centre du village et s'étendaient vers les bords du plateau.

« Godéron m'en a parlé, avait murmuré Bohang. Ces pierres sont des offrandes à la terre.

— Cinglés... »

L'accueil n'avait pas été hostile. Les yeux blancs des Manac'h, une peuplade méconnue de la planète Imaïen, avaient exprimé une curiosité aimable bien que légèrement teintée d'ironie. Ils ne portaient pas de vêtements mais se couvraient par endroits d'une fourrure bleue pour les mâles et jaune pour les femelles. Cependant, leur allure n'était pas simiesque, et leur lenteur – la même lenteur fluide que Godéron – leur donnait une certaine grâce. Ils habitaient des huttes de bois et de pierre rassemblées comme un troupeau autour d'une construction centrale – un temple ? Ils vivaient de la même manière que les sociétés primitives des autres systèmes stellaires : en dehors de la cueillette et de la chasse, leur seule activité était de polir avec des feuilles une énorme pierre ronde qui semblait posée au milieu du village depuis des siècles. À part ça, ils passaient leur temps à copuler quand bon leur semblait, où bon leur semblait, comme ailleurs on

aurait taillé une petite bavette. Il arrivait souvent à Bohang et Mahiout d'apercevoir des taches bleues et jaunes entrelacées à quelques mètres d'eux. Mais tout ce qu'ils auraient pu dire du coït manac'h, c'est que ça couinait très fort et que ça remuait à une telle vitesse que ça formait une sorte de tourbillon vert fatiguant pour les nerfs.

Suivis par une bande hurlante de petits qui n'avaient pas encore fait leur première fourrure, ils avaient trouvé le vieux assis devant le temple. Baragouinant les rudiments de manac'h que leur avait enseignés Godéron, ils avaient amorcé la conversation. Le visage du vieux – vieux sans doute parce que son pelage avait une couleur bleu passé et que le blanc de ses yeux virait au jaune pisseux – s'était éclairé d'un large sourire qui avait dévoilé des dents aussi aiguisées et translucides que des pics de glace.

« Cristaux de lune ! s'était-il exclamé dans une langue galactique chantante. Beaucoup ici. Godéron (il prononçait God'r'on) raison. Beaucoup, beaux. Demain, montrer. Demain. »

Le lendemain, après une nuit inconfortable dans une hutte où des femelles babillantes avaient installé des litières d'herbes fraîches, le vieux était venu les chercher et les avait menés hors du village, au bout d'un alignement de pierres. Des rapaces d'une espèce inconnue les avaient accompagnés tout au long du parcours en poussant des croassements funèbres. Les os de Mahiout l'avaient averti que ce n'était pas un bon présage.

Le vieux s'était arrêté devant la dernière pierre de l'alignement et avait scruté le sol un long moment avant de déclarer :

« Là. Terre dire : beaucoup cristaux de lune. Gros. Très gros. Mais creuser loin. Profond. Très profond. »

Depuis ce jour, Bohang et Mahiout creusaient de l'aube à la tombée de la nuit. Les Manac'h les avaient peu à peu adoptés. Quand les deux hommes s'en revenaient du chantier, couverts de poussière, chacun les saluait d'un sourire ou d'une révérence. Sans rien exiger en contrepartie, on leur offrait une nourriture dont l'aspect et l'odeur auraient fait fuir n'importe quel être humain normalement constitué. Mais Godéron leur avait recommandé de ne pas froisser la susceptibilité de leurs hôtes, et, la faim aidant, ils vidaient jusqu'à la dernière miette leur écuelle de bois. Des femelles surgissaient parfois dans leur hutte pour leur renifler l'entrejambe. Ils ne bougeaient pas, pétrifiés – voir des dents pointues et transparentes se balader à quelques millimètres de ses bijoux de famille, même protégés par le tissu, n'a rien d'une promesse de gâterie. Pour l'instant, elles n'étaient pas allées plus loin, mais ils se demandaient comment ils réagiraient si elles se montraient plus entreprenantes.

« Si on les chope, ces putain de cristaux, ce sera ma dernière

virée ! » maugréait Mahiout.

Promesse d'ivrogne : ni Bohang ni lui n'étaient de ces hommes qui se retirent dans un paradis pour milliardaires une fois leur fortune faite. Ils avaient parcouru tant de mondes, ils avaient connu tant de galères qu'ils n'envisageaient sûrement pas une fin d'existence à se dorer à la chaleur d'une étoile en buvant des élixirs de longue vie et en pelotant de petites putes vautrées sur leur fric.

La face minuscule du vieux se découpa sur le rond de ciel gris et sa voix aigrette tomba au fond du trou.

« Creuser. Encore. Cristaux de nuit sous l'eau de la terre.

— De l'eau ? gronda Mahiout en levant la tête. Ce macaque nous prend pour des cons... »

Mais le lendemain ils atteignirent une nappe phréatique. La terre se gorga d'eau, et ils pataugèrent toute la journée dans une boue aussi collante que de la glu.

« Moi, je dis qu'y a rien là-dessous ! maugréa Mahiout au crépuscule. Ils se foutent de nous, ces sauvages. »

Crottés, exténués, ils rentrèrent au village. Ils se dirigèrent vers leur hutte, mais une vingtaine de Manac'h, mâles et femelles, les encerclèrent soudain en glapissant et en riant. Les autochtones semblaient bizarres – enfin, plus bizarres que d'habitude – et leurs yeux avaient pris une teinte sombre qui évoquait justement la profondeur veloutée des cristaux de lune, une pierre très rare pour laquelle les bourgeoises des mondes primes étaient prêtes à dépenser des sommes folles. De même, leur fourrure avait viré du jaune ou bleu au gris cendre.

« J'aime pas ça ! marmonna Mahiout. Mes os...

— Ferme-la avec tes os ! » siffla Bohang.

Les Manac'h ne montrèrent aucun signe d'agressivité. Ils leur tendirent seulement des coupes de pierre qui contenaient un liquide épais et nauséabond. Les deux hommes le burent jusqu'à la dernière goutte, puisque Godéron leur avait fait promettre de respecter les coutumes de son peuple. Le breuvage était immonde, bien entendu, mais il produisit immédiatement sur eux un effet euphorisant.

Au réveil, ils furent incapables de se remémorer précisément les événements de la nuit. Des bribes oiseuses leur traversaient l'esprit comme un lendemain de cuite. Avaient-ils vraiment chanté à tue-tête avec les habitants du village ? Avaient-ils dansé à poil au son des tambours ? Avaient-ils réellement... copulé avec des femelles manac'h, comme le suggéraient les griffures sur leur peau et les frémissements en bas de leur ventre ? Ils avaient respecté les coutumes et gardé leur attirail viril, le reste n'avait aucune d'importance.

« Je sens que c'est pour aujourd'hui, bâilla Mahiout en s'étirant

sur le seuil de la hutte. C'est la première fois qu'on voit les trois soleils en ligne.

— D'après Godéron, ça se produit tous les deux cent vingt-deux ans d'Imaïen », dit Bohang en secouant la tête pour chasser la gueule de bois.

L'optimisme de son vieux compagnon l'inquiétait davantage que les trois boules orangées parfaitement alignées sur le fond scintillant du ciel.

Enfoncés dans l'eau jusqu'aux genoux, ils travaillèrent des heures durant sous la chaleur conjugée des trois étoiles. Arrachant des pelletées de vase. Montant vider les seaux par la corde à nœuds. Arrachant les vers rouges qui s'agrippaient à leurs mains comme des sangsues.

« Nom de Dieu ! s'exclama Mahiout. Je crois bien que j'en ai un ! »

Il dégagea d'une motte de vase un cristal noir et brillant. Il palpitait comme un cœur dans sa paume déformée par la corne.

« Et un beau ! s'extasia Bohang. On tient le bon bout. Godéron n'a pas menti. »

Ils en trouvèrent d'autres. Une quantité phénoménale. Le fond de boue en était tapissé. Tous plus beaux les uns que les autres. De petits cœurs chargés de sang noir à la douceur incomparable.

« Riches ! On est riches ! » fredonnait Mahiout.

Ils décidèrent de remonter quand ils eurent rempli les quatre seaux. À cet instant, un bruissement se fit entendre au-dessus d'eux. Ils relevèrent la tête. Des dizaines de Manac'h se pressaient tout autour de la cavité. Du fond du trou, impossible de distinguer les mâles des femelles, tous vêtus de la même fourrure grise.

« Ces salopards viennent nous piquer nos cristaux ! » gronda Mahiout.

Ses yeux brillaient comme des billes de verre au milieu du masque de boue qui lui escamotait le visage.

« Je crois pas, marmonna Bohang. Mais il se passe quelque chose d'anormal. »

Nerveux, il saisit la corde à nœuds et entreprit de monter. Les Manac'h poussaient maintenant des cris stridents. Bohang gravit trois ou quatre mètres avant que la corde ne cède brusquement sous son poids. Il tomba lourdement dans la boue, entraînant Mahiout dans sa chute. Quand il se fut relevé et eut repris son souffle, il examina la corde qui pendait dans sa main comme un serpent mort.

« Ils l'ont coupée ! »

En haut, les cris s'étaient transformés en rires.

« Ils se foutent de nous, en plus, ces... »

La phrase de Mahiout s'étrangla dans sa gorge. Une pluie épaisse

de terre dégringolait sur eux. S'infiltrait dans leurs combinaisons. Bouchait presque entièrement leur champ de vision. Un mauvais réflexe les poussa à se saisir des seaux. La marée de terre montait rapidement, trop rapidement pour eux, leur entravant les pieds, les jambes, le bassin. Paniqué, Mahiout lâcha ses seaux et tenta de grimper sur les épaules de son compagnon. Bohang le repoussa avec une telle violence que leurs crânes heurtèrent durement la paroi du puits. C'était la première galère qu'ils refusaient de partager. Désormais, seules leurs têtes et leurs mains émergeaient du fond du trou. Les yeux exorbités, la bouche fermée, ils essayèrent encore de repousser la terre en soufflant par les narines. Bohang vit disparaître le nez, le front, les cheveux blonds de Mahiout, plus petit que lui, puis il se sentit comme aspiré par la terre. Épouvanté, il n'eut même pas une pensée pour sa pauvre vie.

Les Manac'h comblèrent entièrement le trou. Ils attendirent que les trois étoiles s'abîment derrière les crêtes des montagnes pour rouler la nouvelle pierre sur la terre encore meuble. Alors le vieux se tourna vers l'assemblée et dit :

« Aujourd'hui est un jour béni. God'r'on a reçu le sacrifice des trois soleils et assure à son peuple un nouveau cycle de deux cent vingt-deux ans de vie. »

Une clameur fervente, poussée par des centaines de poitrines, fit vibrer l'air tiède du crépuscule. Déjà les fourrures des femelles retrouvaient leur éclatante couleur jaune et celle des mâles leur somptueuse teinte bleue. Ils avaient maintenant deux cent vingt-deux ans pour tailler une autre pierre et rabattre les deux prochaines victimes.

Tyho d'Ecce

1^{re} publication : Jacques Sadoul, *Une histoire de la science-fiction*,
tome 5, *1950-2000, la science-fiction française*,
« Libro », éditions J'ai lu, septembre 2001

Chers tous,

J'ai enfin trouvé les moyens et le temps de vous envoyer de mes nouvelles. Selon le responsable des transmissions, ce message vous parvient avec environ vingt heures de décalage, le temps pour la lumière de franchir l'espace entre nos deux mondes. Le transcourrier, le système qui transcode les unités sonores en unités lumineuses, est arrivé seulement hier. Les communications vont me coûter une bonne partie de ma solde, mais je préfère mille fois dépenser mon fric là-dedans plutôt que dans les bug-bangs, ces satanées pilules qui nous font oublier la faim, la soif et la nostalgie. (Elles ne sont pas gratuites, contrairement aux promesses des recruteurs.)

J'ai tellement de choses à vous raconter que je ne sais pas par quoi commencer. Vous savez ce que c'est, on pense sans cesse aux êtres qu'on a laissés derrière soi, on se promet de les rassurer dès qu'on aura un moment, et puis le temps vous glisse entre les doigts et on se rend compte un beau matin que les jours, les semaines et les mois ont filé à la vitesse d'un songe. Je vous revois comme si c'était hier à l'astroport de Bunguélé, serrés parmi d'autres familles derrière la main courante, je revois le visage grave de papa, les yeux rouges de maman, les mines à la fois fières et attristées de mes petites sœurs. Vous avez dû me trouver aussi ridicule qu'un paraon dans ma combinaison flambant neuve. Mes camarades et moi avions la fierté imbécile des recrues qui paraded pour la première fois dans leur uniforme, le cœur joyeux de ceux qui partent à la découverte d'un nouveau monde, et notre barda avait la légèreté d'une promesse. On nous avait parlé d'un triomphe facile sur un ennemi arriéré, on nous avait garanti des tributs dignes des plus grands héros de l'histoire humaine, des mines, des concessions, des privilèges, mais les mines, c'est nous qui les posons, les concessions, c'est nous qui les faisons, et, comme le dit notre lieutenant, c'est un « putain de vrai privilège que d'être encore vivant et entier après avoir crapahuté toute la journée dans ce foutu merdier ».

Mes rêves se sentaient à l'étroit à Langsté. Je ne me voyais pas passer toute ma vie à remuer la terre sous les rayons brûlants de

Soleil 3. Et pourtant, le croiriez-vous ? notre petite ferme me manque. L'odeur âpre de la tourbe noire de la plaine du Dal, le murmure des canaux d'irrigations, le ciel rougeoyant au-dessus des bâtiments, des vergers et des serres légumières, et même les tempêtes de la saison haute, les nuées bruissantes des gobetouts, les incursions des coccyènes, l'isolement et l'ennui de la saison basse. Oui, tout cela me manque. Et j'échangerais volontiers mes derniers rêves de gloire contre la joie toute simple d'une soirée avec vous.

Laissez-moi d'abord vous parler de Gemni, ce monde que le gouvernement unifié a décidé d'ouvrir à la colonisation humaine. Vue de l'espace, cette sphère orangée et striée de taches et de sillons bleu vert paraît engageante, plus fertile à première vue qu'Ecce. Nous étions au comble de l'excitation lorsque, après trois mois d'un voyage monotone, les navettes d'atterrissage ont jailli des flancs du vaisseau mère et se sont posées en douceur sur le sol gemnien. Aucun tir de barrage ne nous a accueillis, et nous avons pu tranquillement dresser notre camp de base. Il nous a fallu en revanche nous habituer à la chaleur écrasante, à la gravité, nettement plus forte que sur Ecce, et à l'air, moins riche en oxygène. Au début, le moindre effort me coûtait des litres de transpiration et une fatigue comparable à celle de trois journées entières de travail dans les champs de Langsté. Certains d'entre nous n'ont pas supporté le changement et sont morts d'une maladie étrange que les médecins ont nommée la putréfaction fulgurante (et que nous, les troufions, avons baptisée la « ful-de-pute ») : ils se sont mis brusquement à maigrir, la peau leur est rentrée dans les os et, deux ou trois jours plus tard, ils se sont transformés en squelettes. Plusieurs des garçons et des filles avec qui j'avais sympathisé pendant la traversée spatiale sont morts dans mes bras. Leur chair disparaissait à vue d'œil, comme rongée par des myriades d'invisibles vers. Je me souviens d'une fille dont la tête, normale et jolie le matin, n'était plus six heures plus tard qu'un crâne grimaçant d'où pendaient des poignées de cheveux. On ne nous a pas laissé le temps de leur donner une sépulture décente. Les équipes de désinfecteurs les ont ramassés et les ont jetés dans les places-nettes, les grands broyeurs sanitaires. Prier est la seule chose que j'ai pu faire pour eux, et je vous ai remerciés du fond du cœur, papa et maman, de m'avoir enseigné les rudiments de notre religion.

Puis les organismes des survivants se sont adaptés, et les officiers ont décidé de lancer les premières offensives. Si l'épidémie de ful-de-pute avait sérieusement douché notre enthousiasme, les premières batailles, elles, nous ont précipités tout droit dans les mondes infernaux...

Ah, zut ! le responsable des transmissions me fait signe que je dois maintenant laisser le transcourrier à ceux qui attendent, et ils

sont nombreux derrière la porte isolante. Je vous renverrai des nouvelles dès que possible, c'est-à-dire dès que j'aurai touché ma prochaine solde. Vous savez au moins que je suis vivant, et, le lieutenant a raison là-dessus, c'est déjà un énorme privilège.

Je vous embrasse du fond du cœur.

Votre Tyho.

Chers tous,

Certains d'entre nous ont reçu une réponse de leur famille, j'ai vu la joie transfigurer leurs visages d'habitude creusés par la fatigue et le désespoir. Je sais que les communications transcodées coûtent horriblement cher, je sais que vous n'êtes pas riches, mais je vous demande, je vous implore de me lancer un message à travers l'espace, même très court, au moins pour me rassurer sur votre santé. La saison médiane est-elle toujours aussi douce et paisible sur les plaines du Dal ? Je pense sans cesse à vous, à la ferme, aux voisins – surtout à Nahira, la fille des Koumtz, une bien jolie peste finalement –, aux cantiques dans le temple du Salut les dixièmes jours d'offrande, à cette vie que j'ai quittée voici bientôt deux ans, deux ans qui ont duré plus de deux siècles, que les dieux de nos pères me prennent en pitié.

Notre régiment, un millier d'éléments environ, s'enfonce peu à peu dans le cœur du grand continent noir de Gemni. Nous avons nettoyé, à coups de grenades déstructurantes et de gaz mortels, les nids ennemis sur un territoire d'une largeur de deux cents kilomètres pour une profondeur de trois cents. Nous menons une guerre étrange contre un adversaire que nous ne voyons jamais, qui ne riposte jamais. Quand j'évoquais les mondes infernaux dans mon dernier transcourrier, je parlais des conditions dans lesquelles nous progressons. Les rayons de Soleil 3 cognent ici dix ou vingt fois plus fort que lors de la saison haute sur Ecce, sans doute parce que Gemni est plus proche de l'étoile. Les vents brûlants soulèvent sans cesse des nuages d'une poussière grise qui irrite les yeux et dessèche la gorge. La ful-de-pute emporte de temps à autre l'un des nôtres sans qu'il soit possible de déterminer pour quelle raison elle s'abat sur Untel ou Unetelle. Nous abandonnons derrière nous les squelettes que l'équipe de désinfecteurs se charge de jeter dans les places-nettes mobiles. Nous traversons parfois des zones habillées d'une végétation agressive, au sens réel du terme, je veux dire : les plantes se tendent pour nous barrer le passage, les épines, de vrais sabres, nous frappent et sèment des plaies qui bourgeonnent, s'infectent, libèrent un pus sombre et malodorant. Nous couchons à la belle étoile, sans eau pour nous laver, avec une couverture dépliée pour tout matelas et, pour tout repas, une ration de survie dont ne voudraient même pas les paraons de la ferme.

Votre bien-aimé fils et frère n'est plus qu'une loque hirsute et puante.

Je ne vous ai pas encore dit que j'appartenais au corps des voltigeurs, les éléments les plus jeunes, les plus minces et les plus souples, chargés de gazer et détruire les nids afin de rendre les terres inhabitables pour nos ennemis. Une fois que nous avons repéré la bouche d'entrée, il nous faut nous glisser dans des conduits si étroits que nos épaules touchent les deux parois opposées et que nous restons souvent coincés dans les coudes. La trouille est alors si forte que, je l'avoue, il m'est arrivé de me pisser dessus : trouille que l'ennemi ne surgisse de l'obscurité pour me déchiqueter le crâne, trouille de rester prisonnier des entrailles de Gemni pour l'éternité. Je me dégage alors avec la micropioche mécanique dont nous sommes équipés, puis, tout en veillant à ne pas trop secouer les grenades déstructurantes et les bombes à gaz, je poursuis ma reptation vers le cœur du nid, une sorte de salle centrale et sphérique d'où partent les galeries d'accès aux autres pièces. Chose étrange, je n'ai jamais, jamais découvert un seul vestige des anciens occupants, restes de nourriture, meuble, poterie, chiffon, jouet, ustensile, ossement, odeur... rien, seulement ces cavités sombres et nues comme des ventres pillés. La fraîcheur y est si apaisante que, souvent, j'oublie toute notion de prudence, m'étends sur la terre et ferme les yeux. Ce sont mes seuls vrais moments de détente et de consolation, là, dans ces habitations souterraines qu'on m'a chargé de miner, baignant dans un silence enchanteur, et mes larmes n'expriment ni tristesse ni souffrance, seulement le bonheur fragile de l'instant, l'insaisissable beauté du monde. Puis une petite voix intérieure me rappelle que je suis un conquérant des troupes d'Ecce, j'enfile à regret mon masque à gaz, je pose mes bombes et mes grenades déstructurantes, je programme le détonateur et je me sauve du nid aussi vite que possible.

Une fois, les grenades ont explosé sans me laisser le temps de regagner l'air libre. Leur souffle incendiaire m'a léché les fesses au point que je n'ai pas pu m'asseoir pendant plus de cinq jours et que j'ai passé des nuits atroces à me tordre dans tous les sens pour éviter le contact avec la terre sèche. J'ai cru un moment que j'avais les... – que les dieux de nos ancêtres me pardonnent ce langage de soudard, et vous, mes sœurs, bouchez-vous les oreilles – que j'avais les couilles aussi brûlées que la couenne d'un garrelet rôti à la broche, mais, après m'avoir retiré pantalon et caleçon, le médecin m'a certifié que tout était en ordre, que je pourrais, si j'avais la chance de retourner chez moi et d'achever ma croissance, me marier et fabriquer des enfants à la chaîne. Pourtant, il a fait une drôle de bobine en m'examinant, comme s'il se retrouvait tout à coup devant un problème insoluble. Ou alors c'était mon odeur qui le dérangeait.

« T'es mignon, Tyho, mais tu daubes à toi tout seul davantage que

tout le zoo de Nérom », m'a déclaré hier soir Audrence.

Elle n'est pas mal, Audrence, avec sa peau noire, ses cheveux aux reflets argentés et ses yeux d'un vert lumineux. Je ne lui ai pas répondu qu'elle schlinguait autant que moi parce qu'un garçon ne doit jamais dire ce genre de choses à une fille, et pourtant je vous jure que son parfum n'a pas grand-chose à voir avec l'essence d'Audrence, la fleur dont elle porte le nom. Elle est courageuse, toujours partante, jamais une plainte, jamais une larme, seulement des jurons qu'elle égrène comme les perles de nacre de nos dizainiers. Elle consacre la plus grande partie de son temps libre à se moquer de moi, de mes oreilles décollées, de mes bras maigres, de mon... cul pelé de singe (elle parle de ma combinaison trouée au niveau des fesses), de mon allure de plouc des plaines du Dal. J'endure ses blagues sans réagir parce que je sais que, dans le fond, elle n'a pas d'autre moyen de me montrer son affection. Elle a grandi seule dans les rues de Nérom, la métropole industrielle du sud de l'Armatt, le genre d'enfance qui vous forge un sale caractère. Dans son regard, il y a une immense soif de tendresse, c'est pourquoi je ne la repousse jamais quand elle vient la nuit se blottir contre moi.

Mon temps de communication s'achève. Répondez-moi, je vous en supplie. Quoi qu'il en soit, soyez assurés que je vous aime. Je vous embrasse du fond du cœur.

Votre Tyho.

Ma chère maman,

J'ai bondi de joie quand le lieutenant m'a remis ton transcourrier, j'ai tutoyé le paradis lorsque ta voix s'est élevée du petit tube noir, je suis retombé en enfer lorsque j'ai pris connaissance de la terrible nouvelle.

J'ai toujours cru que l'épidémie scotière épargnerait les plaines noires du Dal, comme si les dieux de nos pères dressaient une barrière isolante entre le mal et nous. J'étais fou de croire que le scotier, ce virus de malheur, était à même de faire des distinctions. J'ai pleuré pendant deux jours et deux nuits. Mes larmes coulent encore au moment où je prononce ces paroles. Ni les attentions ni la chaleur d'Audrence n'ont réussi à me consoler. Je ne reverrai plus jamais mon père, cet homme austère et bon que j'admirais en secret, ce paysan maigre, dur à la tâche, aussi impitoyable avec lui-même qu'indulgent avec ses enfants. Je ne peux pas m'empêcher de penser, c'est sans doute idiot, que rien de tout cela ne serait arrivé si j'étais resté parmi vous, que sa mort a quelque chose à voir avec mon absence, avec mon stupide désir de voir du pays, de courir la chimère. Quelle image de moi a-t-il emportée dans l'au-delà ? Celle d'un fils ingrat refusant de

partager ses vertus, incapable d'apprécier son héritage ?

Tu as peur de ne pas réussir à t'occuper toute seule de la ferme, maman, mais je te conjure de renoncer à ton projet de la vendre. Même si de nombreux oiseaux de proie convoitent nos terres, même si tu subis les pires pressions de la part des grands propriétaires terriens du Dal, essaie de tenir jusqu'à mon retour, emprunte un peu d'argent à un comptoir du Sud, embauche des saisonniers, va consulter le vieux Geno de la ferme des Koumtz, il connaît toutes les ruses pour embrouiller les financiers et les autres oiseaux de proie. (Au passage, salue cette peste de Nahira de ma part, dis-lui que je pense très fort à elle.) Je m'engage à mettre de côté une partie de ma solde et à te faire parvenir mes économies chaque mois. J'en ai touché deux mots au lieutenant. Il m'a promis d'appuyer ma requête auprès de l'intendance. Une grande gueule mais un brave type finalement, mon lieutenant. Il vient de la Terre, la première des planètes habitées du système de Soleil 1. De toutes les colonies humaines, il prétend que c'est la Terre la plus belle, et de loin. Quand il en parle, sa voix tremble et les larmes lui viennent aux yeux. Il pense qu'il aura amassé suffisamment de fric pour pouvoir s'offrir le voyage retour à la fin de la guerre, mais, vu son état physique, je doute qu'il survive à trois ou quatre ans de traversée spatiale.

Je prie tous les jours pour toi, pour mes sœurs et aussi pour l'âme de papa, afin qu'elle rejoigne sans encombre le Sanctifiaire des êtres purs et promis à une immortalité de délices. Encore une fois, maman très chère, bats-toi de toutes tes forces pour conserver la ferme. Je ne suis sans doute pas très bien placé pour te donner ce conseil, mais l'éloignement et l'épouvantable climat de Gemni m'ont arraché mes dernières illusions comme des vêtements trop longtemps portés et ont révélé, en dessous, un être profondément attaché aux valeurs de ses ancêtres. Il ne nous reste plus que cinq cents kilomètres de territoire à nettoyer, et je garde l'espoir d'être près de vous dans quelques mois, au pire dans un an. Nous n'avons toujours pas aperçu l'ombre d'un ennemi, seulement ces innombrables nids que nous minons l'un après l'autre sans trop savoir pourquoi, cette végétation agressive, ces plaies purulentes, cette poussière irrespirable. L'intendance a commencé à rationner l'eau et la nourriture (toujours aussi dégueu), la ful-de-pute a fait sa réapparition et, avec elle, son lot quotidien de cadavres. J'espère de tout mon cœur qu'aucun d'entre nous ne ramènera cette saloperie sur Ecce : elle est dix fois plus féroce et rapide que l'épidémie scotière.

Je vous embrasse toutes les trois.

Tyho.

Ma chère maman,

Dans moins de deux semaines, nous aurons traversé le continent noir et nous camperons au bord de l'océan Diienn. Nous commençons à respirer des odeurs salines, âpres mais annonciatrices de fraîcheur, et le régiment, ou ce qu'il en reste, baigne dans une gaieté inhabituelle, dans l'euphorie presque. Le retour sur Ecce est proche.

Voici de cela deux jours, j'ai entrevu mon premier ennemi. Coincé dans un coude, je m'affairais à me dégager avec ma micropioche quand j'ai senti un frôlement sur ma main gauche. Je n'y ai d'abord prêté aucune attention, pensant qu'il s'agissait d'un simple courant d'air, puis, comme le contact se faisait insistant, je me suis immobilisé, j'ai observé le conduit et aperçu une forme sombre tout près de moi. Dieux de mes ancêtres, la trouille que j'ai eue ! J'ai cru que mon cœur allait s'échapper de ma cage thoracique. J'étais bloqué, à sa merci, et pourtant, le croirais-tu ? après ma première réaction de panique, je n'ai à aucun moment eu la sensation d'être en danger. Au contraire même, sa présence avait quelque chose de rassurant, un peu comme le souffle maternel sur le visage d'un nouveau-né. Je suis incapable de te dire combien de temps nous sommes restés face à face, la créature et moi, je me souviens seulement d'une vague impression d'éloignement, de tristesse, de déchirement. J'ai détruit le nid, comme d'habitude, mais je me suis demandé si on ne nous a pas menti au sujet des habitants de Gemni.

« Le gouvernement unifié d'Ecce se fout des états d'âme des habitants du coin autant que de ses promesses électorales, m'a confié le lieutenant. La seule chose qui l'intéresse, ce sont les richesses naturelles du sous-sol gemnien. De véritables fortunes dorment là-dessous. Cette campagne militaire coûte la peau des fesses. Qui l'a financée à ton avis ? »

J'ai avoué mon ignorance d'un haussement d'épaules.

« Les dix plus importantes compagnies minières et industrielles d'Ecce. »

Des oiseaux de proie bien plus gros et voraces que les propriétaires terriens du Dal.

« On est là pour faire leur basse besogne, pour exterminer de pauvres créatures qui n'ont jamais vu une arme de leur vie ! »

Je lui ai demandé si ça ne lui posait pas de problèmes de conscience. Il m'a regardé d'un air où se mêlaient désespoir et cynisme.

« Si un jour les êtres humains avaient eu une conscience, ils auraient choisi de s'anéantir depuis bien longtemps. Le seul ennemi de l'homme, c'est l'homme. »

D'après lui, notre stratégie de destruction systématique des nids n'allait pas tarder à payer. Bientôt les Gemniens n'auraient plus de

terre à creuser et seraient coincés le long des côtes de l'océan Diienn. Là, il ne nous resterait plus qu'à finir le travail, le sale travail. Une fois débarrassée de ses habitants premiers, la planète serait annexée par le gouvernement unifié d'Ecce selon les règles interplanétaires en vigueur, puis confiée aux bons soins des compagnies minières et industrielles.

« L'histoire n'est qu'une foutue machine à répéter les saloperies, a continué le lieutenant. Un jour, les colons humains de Gemni réclameront leur indépendance et finiront par l'obtenir. Plus personne ne se souviendra de nous, de notre putain de guerre, de tous ces pauvres gus bouffés par la ful-de-pute.

— C'est dégueulasse », a soupiré Audrence avec une moue.

Et quelqu'un qui a grandi dans les rues de Nérom s'y connaît en matière de dégueulasserie.

Déjà ?

Je dois maintenant laisser le transcourrier aux autres. As-tu reçu sur ton compte le versement d'une partie de ma solde ? J'ai constaté de mon côté qu'on m'avait donné moins de fric que d'habitude. Audrence m'a refile une bug-bang la nuit dernière. Nous avons dormi l'un contre l'autre en mélangeant nos rêves, nos souffles et nos odeurs. Au fait, as-tu salué Nahira Koumtz de ma part ? Comment va-t-elle ? Est-elle toujours aussi belle ? A-t-elle... enfin, tu sais, est-ce que sa poitrine commence à se voir ?

Je vous embrasse très tendrement, toi et mes sœurs.

Tyho.

Chère maman,

Nous sommes arrivés sur les bords du Diienn après avoir traversé une zone désertique d'une cinquantaine de kilomètres de profondeur. Autant le continent noir n'est qu'une terre monotone et ingrate, autant le littoral océanique, bordé de falaises blanches et découpées sur lesquelles se fracassent des vagues titanesques, offre un spectacle grandiose. Le vent du large rend la chaleur supportable, voire agréable par instants. Ici poussent de grands arbres – pas vraiment des arbres, mais je n'ai pas trouvé d'autre mot – aux troncs noueux et aux branches torturées.

Je te remercie de ton dernier transcourrier, même s'il m'a apporté un lot de déceptions qui m'ont laminé le moral. Je comprends qu'il t'était difficile de résister à la pression des grands propriétaires. Ceux-là, quand ils veulent s'emparer d'une terre, se montrent plus agressifs et tenaces que les vide-sangs de la saison haute. Je regrette que mon argent ne te soit pas parvenu, il t'aurait peut-être aidée à les contenir. L'intendance a dû rencontrer un problème que mon lieutenant va

essayer de résoudre. Vous voilà donc, mes sœurs et toi, sans terre, sans argent, sans protection, sans avenir. Ton idée de t'installer à Vrana me paraît judicieuse. On y trouve plus facilement du travail. Mais c'est une métropole, une ville dangereuse, et, de grâce, veille à ce que mes sœurs ne tombent pas entre les mains des rabatteurs, ces salopards dont la spécialité est de séduire les filles de la campagne pour les mettre sur les trottoirs.

Quant à Nahira, qu'elle se fiance donc avec ce balourd de Brody Grankl si le cœur lui en chante ! Je ne peux tout de même pas la forcer à m'attendre. Audrence s'est foutue de moi quand je lui ai annoncé que mon amour de jeunesse allait se promettre à un autre.

« Vous les ploucs, m'a-t-elle dit, vous restez toute votre vie aussi cons que des gamins de cinq ans ! »

Il y avait de la colère et de la tristesse dans ses grands yeux verts.

Nous aimerions bien retirer nos combinaisons sales et déchirées pour nous baigner dans l'océan, mais entre l'eau et nous il y a les Gemniens.

Des milliers de Gemniens.

« Le résultat de la stratégie du haut commandement, a murmuré le lieutenant. Ils sont coincés maintenant. Y a plus qu'à tirer dans le tas. »

La destruction systématique de leurs nids les a chassés vers le littoral et acculés à l'océan. Comment vous les décrire ? Ils ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons. Ils ne possèdent ni tête, ni tronc, ni membre, ni haut ni bas, ni envers ni endroit, seulement une sorte d'enveloppe qui change de forme et de couleur au gré de leurs mouvements. Ils ne poussent aucun cri et, pourtant, on a l'impression qu'ils émettent en permanence un imperceptible murmure, un chant silencieux qui vous apaise, qui vous ravit.

En attendant l'arrivée des autres régiments et des canons à bombes déstructurantes transportés par les véhicules de l'arrière, Audrence et moi passons des heures à les observer. Nous les avons approchés à plusieurs reprises en dépit des consignes formelles de rester campés sur nos positions. J'ai ressenti près d'eux la même sérénité que dans la pénombre silencieuse de leurs nids, la même sensation de toucher le bonheur fragile de l'instant.

« Les monstres, c'est pas eux, c'est nous », a chuchoté Audrence.

C'était comme si sa voix avait exprimé mes propres pensées. Nous n'avons pas eu besoin de nous parler pour prendre notre décision.

Ce message est sans doute le dernier que tu recevras de moi, ma chère maman. Audrence et moi sortirons du camp à l'aube, nous retirerons nos combinaisons, ces secondes peaux nauséuses, et nous nous dirigerons vers les Gemniens, nus, libres, enfin retournés à l'état d'enfance. Je suis certain que tu m'approuverais si tu te trouvais à mes

côtés, si tu pouvais comme moi te blottir dans leur enchantement. Nous sommes confrontés à une nouvelle forme d'existence, toute de douceur et d'harmonie, et nous, les hommes, nous empressons de lui opposer nos bombes, nos grenades, nos machines, nos certitudes. Les Gemniens ont tout à nous apprendre, j'en suis convaincu. Nous serons parmi eux si le haut commandement des forces d'Ecce persiste dans sa volonté de les anéantir, de façon à ce qu'il ait aussi du sang humain sur les mains.

Je sais qu'on ne peut empêcher le cœur d'une mère de souffrir, mais, si je meurs, ne t'en désole pas, ma chère maman, dis-toi que ton fils a trouvé ce qu'il cherchait aux tréfonds de son être, qu'il est arrivé au bout de sa quête, qu'il a connu des instants de bonheur pur valant plusieurs existences de satisfactions éphémères. Que mes sœurs épargnent leur chagrin pour leurs propres enfants, qu'elles gardent le souvenir radieux du grand frère qui n'arrêtait pas de les taquiner, qu'elles se consacrent sans retenue à leur propre bonheur.

Cette nuit, Audrence et moi-même nous aimerons comme un homme et une femme. Les dieux de nos pères me pardonneront d'avoir consommé l'acte de chair sans avoir reçu leur bénédiction nuptiale. Ils me contemplent au fond de l'âme, ils connaissent la pureté de mes intentions, de mes sentiments. Audrence est aussi effrayée que moi, mais, en fille courageuse, elle s'efforce de ne pas le montrer. De temps à autre, elle lève sur moi un regard où brille une flamme inquiète et fervente.

Mon temps s'achève. Pas seulement celui de ce transcourrier, mais aussi et surtout celui de ma vie d'avant. Adieu, ma chère maman, j'emporte de toi une image de tendresse.

Ton Tyho.

À madame veuve Venzael.

Madame,

Les forces militaires d'Ecce viennent vous informer par ce transcourrier que votre fils Tyho Venzael, âgé de quatorze ans, est décédé au cours de la bataille décisive livrée contre les Gemniens sur le littoral de l'océan Dijenn. Il a malheureusement fait partie de ces nombreux voltigeurs qui, odieusement manipulés par les pouvoirs psychiques des créatures autochtones, ont rejoint les rangs adverses et se sont de ce fait exposés aux bombes déstructurantes destinées à anéantir l'ennemi.

Il ne reste plus rien de son corps ni de son équipement, comme vous pouvez vous en douter. Cependant, son supérieur hiérarchique direct, le lieutenant DePaul, nous ayant signalé qu'il avait servi avec

un zèle digne d'éloges tout au long des opérations de nettoyage du continent noir, vous recevrez dans quelques mois une médaille militaire commémorant ses faits d'armes. Sachez que c'est grâce à des garçons comme lui que Gemni est désormais ouverte à la colonisation et à la civilisation humaines.

Avec nos regrets sincères,

Le haut commandement des armées d'occupation de Gemni.

ŒUVRES DE PIERRE BORDAGE

À LA LIBRAIRIE L'ATALANTE

Les guerriers du silence

GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE 1994 - PRIX JULIA VERLANGER 1994

Terra Mater

La citadelle

Hyponéros

prix COSMOS 2000 1996

Wang

Les portes d'Occident (livre premier)

Les aigles d'Orient (livre II)

PRIX TOUR EIFFEL DE SCIENCE-FICTION 1997

Abzalon

Orchéron

Rohel I (cycle de dame Asmine d'Alba)

Rohel II (cycle de Lucifal)

Rohel III (cycle de Saphyr)

Griots célestes

Qui-vient-du-bruit

Le dragon aux plumes de sang

AUX ÉDITIONS J'AI LU

Atlantis

Les fables de l'Humpur

PRIX PAUL FÉVAL 2000

Les derniers hommes (feuilleton), Libro

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

Graines d'immortels

AU DIABLE VAUVERT

L'évangile du serpent L'ange de l'abîme

Achevé d'imprimer en mai 2004
par l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de
la Librairie L'Atalante

N° d'imprimeur : 41571
Dépôt légal : mai 2004

IMPRIMÉ EN FRANCE

Quatrième de couverture

Bienvenue dans ces mondes qui seront peut-être bientôt le nôtre. Tout s'y vend, tout s'y achète, jusqu'au patrimoine génétique et l'être humain qui le contient. Faites confiance au marché comme à ceux qui le gouvernent. D'ailleurs ils se sont emparés des technologies nouvelles. Tous les clonages sont possibles, la nature humaine et la vie dérivent...

Qu'importe si les sociétés se délitent, si des territoires d'exclus s'étendent d'où la violence remonte, si le pouvoir des groupes financiers convoque des armées d'adolescents pour son profit ? Il y a encore moyen de survivre dans un monde virtuel ou de prendre racine... dans un potager.

Bon séjour dans une humanité en déroute. Mais s'il reste « l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles », un monde bien ordonné commencerait-il par soi-même ?

Douze nouvelles et un préambule : le premier recueil de Pierre Bordage.